

HISTOIRE

NATURELLE ET CIVILE

DE LA

CALIFORNIE.

TOME TROISIEME

(
u

En

Ch

Miguel Venegas

HISTOIRE

NATURELLE ET CIVILE

DE LA

CALIFORNIE,

CONTENANT

Une description exacte de ce Pays, de son Sol, de ses Montagnes, Lacs, Rivières & Mers, de ses Animaux, Végétaux, Minéraux, & de sa fameuse Pêcherie des Perles; les Mœurs de ses Habitans, leur Religion, leur Gouvernement, & leur façon de vivre avant leur conversion au Christianisme; un détail des différens Voyages, & Tentatives qu'on a faites pour s'y établir, & reconnoître son Golfe & la Côte de la Mer du Sud.

Enrichie de la Carte du Pays & des Mers adjacentes.

*Traduite de l'Anglois, par M. E. **.*

TOME TROISIEME.



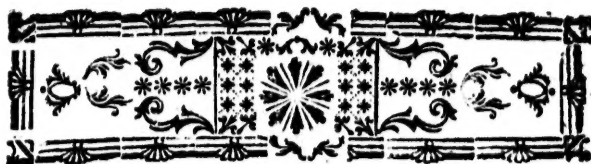
A P A R I S.

Chez DURAND, Libraire, rue Saint-Jacques,
à la Sagelle.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

7101
979.4
V455h
v.3



T A B L E

DES MATIERES

*Contenues dans le troisième
Volume.*

P A R T I E III.

S E C T I O N XVIII.

*Découverte des îles de Los - Dolores par
le père Taraval. Description des au-
tres formées par le canal de Sainte Barbe
dans la mer du Sud. Fondation de la
mission de Sainte Rose par ce Père. Ré-
volte des Coras , faute d'une garnison.*
page 1.

S E C T I O N XIX.

*Le galion des Philippines arrive pour
la première fois au cap Saint-Lucas.
L'équipage s'y rafraîchit , & les mala-
des recouvrent la santé. Les pères
Carranco & Tamarral martyrisés par
les Pericues. Le père Taraval se sauve.
Quatre missions détruites.* 18.

SECTION XX.

Tous les Missionnaires se méfiant des Indiens du nord , se retirent à Lorette. Exemple remarquable de la fidélité des Yaquis. Mesures prises par les Pères pour pacifier les Indiens méridionaux. Malheur qui arrive au galion des Philippines. Le gouverneur de Cinaloa se rend dans la Californie. Mort du père Julien de Mayorga. Les Pericues s'apaisent , & l'on établit une nouvelle garnison à Saint-Lucas. 46.

SECTION XXI.

Rétablissement de la mission du midi. Excellentes mesures prises par Sa Majesté Philippe V. pour l'avancement de la conquête. Ferdinand VI, les ratifie dans toute leur étendue. 67.

SECTION XXII.

Préparatifs faits au Mexique en exécution des ordres du Roi. Tentatives pour pénétrer dans la province de Maqui. Le père Sedelmayer se rend sur les rivières Gila & Colorado. Reconnoissement de la Californie jusqu'à ces rivières. Expédition du père, Coursay contre les Apaches. Dernières relations

DES MATIERES. vij
des missions de la Californie, de Sonora & de Pimeria jusqu'en 1752. 84.

PARTIE IV.

SUPPLÉMENT A L'HISTOIRE
DE LA CALIFORNIE.

Introduction. 133.

APPENDIX I.

Description abrégée de la côte de la Californie, par Gomara. 149.

EXTRAIT

Du douzième chapitre de l'Histoire des Indes, par François Lopez de Gomara. 150.

APPENDIX II.

Rélation du voyage du Capitaine Sébastien Viscaïno en 1602, pour reconnoître la côte extérieure ou occidentale de la Californie sur la mer du sud. 152.

EXTRAIT

Du cinquième Livre de la Monarchie des Indes, par le père Jean de Torquemada. 154.

APPENDIX III.

Relation du voyage fait en 1746 par le père Ferdinand Consag, Missionnaire

de Californie , pour reconnoître la côte orientale du golfe de Californie jusqu'au Rio Colorado , par ordre du père Christophe de Escobar & Llamas Provincial de la Nouvelle-Espagne. 254.

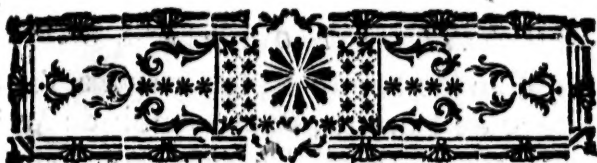
A P P E N D I X I V.

Description de la Californie , par le Capitaine Anglois Woods Rogers , avec la relation de son voyage à la mer du sud en 1710. 313.

A P P E N D I X V.

Extrait de quelques passages du voyage de l'Amiral Anson. 324.

Fin de la Table des Matières.



HISTOIRE

NATURELLE ET CIVILE
DE LA

CALIFORNIE.

TROISIEME PARTIE.

SECTION XVIII.

Decouverte des îles de Los-Dolores par le Père Taraval. Description des autres formées par le canal de Sainte-Barbe dans la mer du Sud. Fondation de la mission de Sainte-Rose par ce Père. Révolte des Coras, fautive d'une garnison.

DEUX mois après que les pères Echeveria & Tamaral furent partis pour l'expédition dont je viens de parler, le père Sigismond Taraval qu'on avoit nommé pour fonder chez les Coras la

Tom. III.

A

OIRE

mission de Sainte-Rose , arriva à l'abbaye de Lorette , dans le mois de Mai de l'année 1730. Ce Père avoit toutes les qualités requises pour une entreprise aussi difficile. Il n'avoit que 30 ans , & possédoit toutes les sciences & le sçavoir nécessaires pour se bien acquitter de cette fonction. Il étoit né à Todi dans le Milanois , de Dom Miguel de Tarayal , & de Dona Teresa de Andrade. Son père avoit servi avec beaucoup de réputation dans les armées , où il mourut de ses blessures avec le titre de Lieutenant Général auquel son mérite l'avoit élevé. Son fils prit à dix-huit ans l'habit de l'Ordre dans le Collège de Ocana , où il étoit pensionnaire. Il se rendit à Madrid pour y faire son Noviciat ; & après s'être distingué dans les sciences les plus sublimes , au Collège d'Alcala de Henarez , sous le père Alexandre Laguna , il fut finir ses études au Mexique , où ses talens distingués le firent choisir pour fondateur d'une nouvelle mission dans la Californie. Le père Provincial Jean-Antoine de Oviedo , le chargea de ramasser les matériaux

nécessaires pour une histoire de la Mission ; & c'est à son attention & à son jugement que l'on doit les particularités que je vais rapporter.

On ne put fonder cette année la mission de Sainte-Rose, le père Taraval ayant été obligé d'aller remplacer à la Conception le Père Tamaral, lequel étoit allé reconnoître les îles qui sont le long de la côte.

Il partit accompagné de quelques Indiens, le jour de la Fête de saint Xavier ; & arriva le sixième jour à une pointe de terre, ou à un Cap, sur la côte d'Anava, où commence une grande baie de plusieurs lieues de large, à laquelle il donna le nom de Saint-Xavier ; ils découvrirent de cet endroit deux îles éloignées de six à sept lieues de la côte ; & ayant fait un radeau, ils se rendirent dans la première, appelée par les naturels du pays *Asegua*, c'est-à-dire, l'île des oiseaux. Elle est très-petite, n'ayant pas plus d'un demi-mille de long, sur un peu moins d'un demi-mille de large. On n'y trouve pas un seul habitant, n'y ayant ni eau ni verdure. Il s'y rend une quan-

tité prodigieuse d'oiseaux, & c'est ce qui lui a fait donner le nom qu'elle porte. Parmi ces oiseaux, indépendamment des espèces connues, il y en a deux remarquables. L'un est un peu plus gros qu'un moineau, & entièrement noir; il vit tout le jour dans la mer, & le soir il se retire sur terre, où il creuse son nid dans la terre, comme les lapins: mais comme il n'a que quatre pieds de profondeur, on n'a pas de peine à le prendre. L'autre est de la grosseur d'une oie; il a les ailes noires, la poitrine blanche, & les serres & le bec comme un oiseau de proie. Celui-ci de même que le premier, fait son nid dans la terre, mais il a neuf à douze pieds de profondeur, & ne s'y rend jamais que par un tems calme; restant jour & nuit dans la mer pendant tout le tems qu'elle est prageuse. Les Indiens de la côte, de même que ceux des îles voisines, s'y rendent souvent pour prendre ces oiseaux.

L'autre île appelée dans la langue du pays, *Amalgua*, c'est-à-dire, l'île-du-Brouillard, est à quatre à cinq

DE LA CALIFORNIE. 9

lieux de la première. Ils y furent aussi & la trouvèrent d'une figure à peu-près triangulaire. La distance de la pointe occidentale à la septentrionale, est de deux journées de marche. Elle en a une entravers dans l'endroit le plus étroit; il y a au milieu une montagne de figure cônica extrêmement haute. Il y a des sources d'eau douce, & l'on trouve dans trois petites baies plusieurs puits que les Indiens ont creusé eux-mêmes; mais ces mouillages sont étroits, & l'on n'y est point à l'abri de la mer, qui s'élève extrêmement haut dans ces cantons. Cette île produit aussi quelques bêtes fauves, plus petites que celles de la Californie, mais qui ont le poil plus long & plus touffu que les lapins. Il y en a une toute noire, fort petite, dont le poil est plus doux que celui du castor; elle multiplie extrêmement, aussi les Indiens en tuent-ils beaucoup. Cette île est fréquentée par quantité de loups marins, & par différentes espèces d'oiseaux dont les Indiens font leur nourriture. Ils se servent au lieu de pain, de mescales, qui sont, plus

succulentes que les manfos de la Californie. On trouve sur la côte quantité de coquillages, parmi lesquels il y en a de bleus, dont la beauté surpasse tout ce qu'on peut dire. Il y a aussi dans cette mer des baleines, que les Indiens tuent souvent avec des harpons.

On découvre du haut de la montagne qui est dans l'île, deux autres petites îles situées à l'occident, à la distance de huit à dix lieues. Il y a aussi dans la grande baie de Saint-Xavier, trois autres petites îles, qui ne sont habitées que par des loups marins & des castors. Le Père donna à toutes ces îles le nom de *Los-Dolores*. Ils découvrirent plus avant vers le Nord, d'autres grandes îles qui leur parurent être éloignées de trois jours de marche de la baie. On croit que ce sont celles qui forment le canal de Sainte-Barbe, à la première desquelles le Capitaine Viscaino donna le nom de Sainte-Catherine. Elles sont si éloignées, qu'ils ne purent ni les compter, ni décrire leur situation.

Les habitans d'Amalgua ne connois-

la Ca-
te quan-
squel il
uté sur-
. Il y a
nes, que
avec des

monta-
tres pe-
t, à la
. Il y a
aint-Xa-
qui ne
s lousps
re donna
os-Dolo-
ant vers
îles qui
de trois
On croit
nt le ca-
première
ino don-
ne. Elles
urent ni
situation,
connois-

soient point ces îles, les vieux for-
ciers leur ayant défendu non seulement
d'y aller, mais même de les regarder.
On y trouva quelques Indiens, aus-
quels on persuada aisément de se
rendre à la Mission de Saint-Ignace,
pour s'y faire instruire de la religion
chrétienne. Un seul sorcier s'y opposa,
& ils le menacèrent, sans en excepter
même sa femme, de le laisser seul dans
l'île. Voyant à la fin que tout le mon-
de se préparoit à partir, il rabatit de
son opiniâtreté, & consentit à être
de la compagnie. Le mauvais tems les
obligea de relâcher dans l'île déserte
d'Asegua, où ils restèrent plusieurs
jours; mais le tems s'étant remis au
beau, ils se rendirent dans le conti-
nent, sans essuyer d'autre malheur,
que celui que je vais rapporter. Com-
me ils cotoyoient le rivage, ils ap-
perçurent sur les bancs de sable quan-
tité de loups marins. Le sorcier qui
dissimuloit son mécontentement, se
fiant sur sa dextérité, se jeta dans
l'eau & gagna les bancs à la nage,
pour en tuer un; mais ils s'enfuirent
dès qu'ils le virent approcher. Il vou-

lut rejoindre la barque , mais un goulu de mer le faisit à la vue de toute la compagnie. Cependant par un effet de l'agilité naturelle à ces peuples, il lui échappa , quoiqu'il fût blessé , & lui jetta quelques caillots de fang pour l'amuser. Mais ce poisson vorace le faisit une seconde fois avec tant de violence , qu'il l'entraîna au fond de l'eau, sans qu'il fût possible à ses camarades de le secourir.

Il n'est fait aucune mention de ces petites îles comprises sous le nouveau nom de *Los-Dolores* , dans le voyage du Capitaine Sébastien Viscaino : soit parce que sa petite escadre ne les aperçut point , pour y avoir passé dans la nuit , ou parce qu'en venant du Port de San-Diego à la nouvelle baie , à laquelle on a donné depuis le nom de Saint-Xavier , il passa fort loin de la côte. Ce même Capitaine dans le voyage qu'il fit au port de Monterey , aperçut vis-à-vis de cette baie , une île à laquelle il donna le nom de Sainte-Catherine , de même que les autres qui forment le canal de Sainte-Barbe. Le père Taraval n'en a dit

autre chose sinon qu'il les vit de loin, du haut de la montagne de l'île d'Amalgua. Ses habitans non plus que ceux du cap de Saint-Xavier, n'ont aucun commerce avec ces Insulaires; non plus qu'avec ceux qui habitent la côte qui est de l'autre côté de la baie. On a vu dans la *première Partie, Sect. VII*, la différence qu'il y a entre ce que le père Taraval dit de la croyance, de la religion & des rits des Insulaires d'Amalgua, & ce que le capitaine Viscaino rapporte des Insulaires de Sainte Catherine.

Il seroit à souhaiter que l'on connût plus exactement ces îles que découvrit le capitaine Viscaino, de même que les côtes du continent jusqu'à la chaîne de montagnes de Sainte-Lucie, que l'on voit en venant des Philippines: d'autant plus qu'il nous dépeint ces peuples comme très-sociables. Mais il a été jusqu'ici impossible de le faire, à cause de la grande distance qu'il y a entre la mission de Saint-Ignace & le canal de Sainte-Barbe.

Le tems arriva enfin que le père Taraval, par ordre du père Clément

Guillen, nouveau Visiteur, devoit fonder la mission de Sainte - Rose, qu'on lui avoit destinée dans la baie de Las-Palmas, près du cap de Californie, laquelle, de même que celle de Saint-Joseph du cap Saint-Lucas, étoit habitée par les Coras. Cette mission étoit d'autant plus nécessaire, que les Coras de ces cantons ne pouvoient être dirigés par celle de San-Jago qui étoit la plus prochaine; tant parce que la plus grande partie de cette mission étoient des Guaicuros, qu'à cause que l'humeur sauvage, turbulente & trompeuse de ces Indiens, exigeoit un plus grand nombre de Missionnaires & une résidence continuelle de leur part, pour assurer leur réduction, & prévenir les révoltes qu'ils pouvoient exciter. Cependant ces mesures ne furent point suffisantes. En conséquence, après qu'on eut fait à Lorette tous les préparatifs nécessaires, le P. Sigismond se rendit à la baie de la Paz, & de-là à la mission de San-Jago, dans la baie de Las Palmas, où il commença sa nouvelle mission, dans l'endroit où quelques années

auparavant, le père Napoli avoit jetté
 les fondemens de celle de San-Jago.
 Il trouva les Indiens de cette côte
 plus civilisés qu'il ne l'avoit cru ; ce
 qui vient en partie des soins du
 père Napoli, & partie des visites que
 les pères Carranco & Tamaral leur a-
 voient faites. Cependant, quelques
 Indiens accoutumés à vivre à la ma-
 nière des brutes, s'opposèrent si fort
 aux mesures qu'il prit, que ç'eût été
 une imprudence à lui de renvoyer les
 trois soldats qui l'accompagnoient. Il
 fit tant par ses assiduités & par son
 adresse, qu'avant la fin de l'année, il
 bâtit la plus grande partie des gen-
 tils de son district ; & ce fut à leur
 affection & à leur fidélité qu'il dû la
 conservation de sa vie, lors de la
 revolte générale de la nation. On fut
 averti de cette revolte dans les deux
 missions de Saint-Jacques & de Saint-
 Joseph, dans la même année 1733
 & au commencement de 1734. Ce-
 lui qui la suscita, fut le Gouverneur
 de San-Jago, appelé par les Indiens
 Boton. On l'avoit promu à ce poste,
 à cause du crédit qu'il avoit acquis

parmi ses compatriotes par la supériorité de ses talens, Il étoit fils d'un Mulâtre & d'une Indienne.

On avoit cru qu'en lui représentant les obligations qu'impose le christianisme, il changeroit de vie : mais on se trompa, & il se replongea dans ses premiers excès. Voyant que les exhortations qu'on lui faisoit en particulier ne servoient à rien, on crut devoir l'admonester publiquement ; & ce moyen n'ayant point réussi, le père Carranco le déposa & le fit châtier. Loin de rentrer en lui-même, il conçut tant d'animosité contre le Missionnaire, qu'il voulut engager plusieurs fois les prosélytes à l'assassiner ; & il y eût certainement réussi, s'il ne se fût tenu sur ses gardes. Il mit cependant toute la mission en feu, & ces troubles n'auroient pas cessé sitôt, sans un voyage qu'il fit chez les Communautés de Saint-Joseph del Cabo, qui étoient composées de gentils. Il y avoit parmi eux un Mulâtre nommé Chicori, qui vivoit avec plusieurs femmes, dont l'une avoit été instruite par le père Tamaral & avoit embrassé le

christianisme. Il l'avoit depuis enlevée & conduite de force à Yeneca. Le Père dissimula quelque tems pour ne point occasionner de plus grands maux; mais ayant eu occasion d'aller dans cette communauté, il reprocha avec douceur au Mulâtre l'action qu'il avoit commise. Il lui répondit avec hauteur qu'elle étoit sa femme, & que comme telle, il étoit en droit de la mener où il lui plaisoit. Le Père repliqua à cela, que si c'avoit été la seule qu'il eût eue, il ne l'auroit point gardée à la Mission, & ne se seroit point pressé de la bâtiser sitôt; mais qu'en ayant plusieurs autres, il avoit mal fait de l'enlever. Il l'exhorta à embrasser le christianisme, & lui peignit avec les couleurs les plus vives la turpitude de la vie qu'il menoit. En un mot, il mit tout en usage pour l'engager à changer de conduite. L'Indien ne devint que plus endurci; & dans la crainte que ses autres femmes ne l'abandonnassent, il résolut de tuer le Père à la première occasion, & d'engager les Californiens à massacrer tous les Missionnaires.

Tels étoient les sentimens du maître Chicori , lorsque le pervers Botton arriva dans cette Communauté, après avoir laissé les Indiens de la mission de Saint - Jacques dans une grande fermentation. Le père Tamaral qui ignoroit le complot de ces deux scélérats , se rendit du cap Saint-Lucas chez le père Carranco , pour l'aider à pacifier les troubles de la Mission , en quoi ils réussirent d'autant plus aisément, que l'incendiaire Botton étoit absent. Les Pères furent si bien se ménager , que toutes les animosités cessèrent : les Indiens rentrèrent dans l'obéissance , & la tranquillité fut de nouveau rétablie. Les choses étant ainsi pacifiées , le Père Tamaral voulut retourner à la mission de Saint-Joseph ; sur quoi quelques Indiens de Saint-Jacques lui conseillèrent de différer son voyage , lui disant que Botton & Chicori l'attendoient sur le chemin avec deux corps de troupes. Cette nouvelle désagréable fut confirmée par quelques Indiens que le Père avoit envoyés à la découverte, La-dessus le P. Tamaral envoya des messages par une

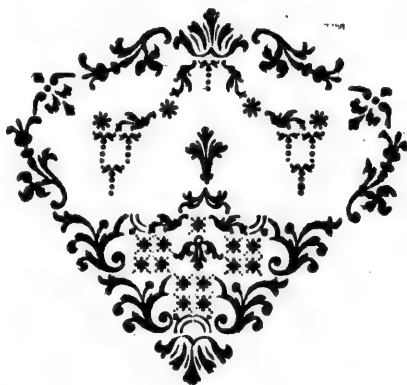
autre route aux chrétiens & aux cathécumènes de Saint-Joseph ; leur enjoignant de s'armer, & d'aller chercher l'ennemi ; mais celui-ci voyant paroître un si grand nombre de gens armés, fut se cacher. Les Paroissiens du père Tamaral ne trouvant aucune opposition, brulèrent ses berceaux, après en avoir emporté tout ce qu'ils y trouvèrent. Après cette expédition, le père Tamaral escorté par ses Indiens, parmi lesquels il y avoit encore plusieurs gentils, retourna à sa mission du cap Saint Lucas, sans trouver la moindre opposition de la part des Californiens séditeux. Les deux chefs de la conspiration, voyant que le nombre de leurs partisans étoit considérablement diminué, & que leur dessein avoit échoué, craignirent de s'attirer les deux missions sur les bras, & vinrent se soumettre.

Ils demandèrent la paix, & promirent de se mieux conduire à l'avenir. Les Pères qui ne cherchoient que leur conversion, y consentirent sans peine ; & la paix fut conclue au commencement de l'année 1734, avec de gran-

des réjouissances de part & d'autre; Mais cette paix sur laquelle on comptoit si fort, fut de très-courte durée,

On dut cette désertion des Californiens, & quantité d'autres tracasseries que les Missionnaires eurent à essuyer par l'orgueil des Indiens, & les mauvaises manœuvres de ceux qu'on avoit été obligé de corriger, au défaut d'une escorte de soldats & d'une garnison dans la baie de la Paz, ou dans quelque autre endroit entre celle-ci & le cap Saint-Lucas, à laquelle on eût eu recours en cas de besoin. Les Pères n'avoient qu'un seul soldat pour leur garde, & furent même obligés de le renvoyer lors de ces troubles, à cause de la foiblesse de la garnison, & de la nécessité où ils furent d'en envoyer dans les nouvelles missions que l'on venoit de fonder sur les frontières des Gentils. La garnison de Lorette étoit à plus de cent lieues de là, & ne pouvoit par conséquent leur être d'aucun secours; & d'ailleurs les Pericues étant plus traîtres, plus factieux & plus turbulents que les Indiens du Nord, il convenoit de les brider plus que les autres, Ce

fut pour cette raison que le père Bravo sollicita le Marquis de Valero d'établir une garnison à la Paz , pour contenir les contrées du Midi. On avoit résolu de le faire ; mais cette entreprise fut différée , pour les raisons qu'on a vues ci-dessus.



SECTION XIX.

Le Galion des Philippines arrive pour la première fois au cap Saint-Lucas. L'équipage s'y rafraîchit, & les malades recouvrent la santé. Les pères Carranco & Tamaral martyrisés par les Pericues. Le père Taraval se sauve. Quatre missions détruites.

LA paix n'eut pas été plutôt conclue avec les rebelles, qu'ils manifestèrent ouvertement le dessein qu'ils avoient de massacrer tous les Missionnaires. Aussitôt après, savoir, dans le mois de Janvier 1734, quelques Indiens du cap Saint-Lucas, qui avoient été à la pêche, coururent à la hâte au siège de la mission de Saint-Joseph, avec la nouvelle qu'il venoit d'y arriver un gros vaisseau. Là-dessus le Père envoya d'autres Indiens pour s'informer plus exactement de ce que c'étoit ; mais lorsqu'ils arrivèrent, il avoit déjà mis à la voile, quoiqu'on l'apperçût encore de terre ; & il fut

mouiller dans la baie de Saint-Barnabé, où un Parti descendit à terre avec des armes à feu pour faire aiguade. Un jeune homme de Lorette que le Père avoit envoyé, s'aboucha avec les Matelots, & apprit d'eux que le vaisseau qu'il voyoit étoit le Galion des Philippines. Il leur dit à son tour que l'on venoit de fonder une nouvelle mission dans le voisinage : ce qui leur causa beaucoup de joie ; & ils furent sur le champ en donner avis à Dom Geronimo Montero, capitaine du galion. Le vaisseau, en arrivant au cap, n'avoit de l'eau que pour deux jours, les pluies qui devoient lui en fournir dans son trajet de Manille à Acapulco ayant manqué ; & ce fut ce qui l'obligea de toucher au port qui est au cap de Saint-Lucas : mais l'ayant trouvé trop petit, il fut mouiller dans la baie de Saint-Barnabé. Le manque d'eau ne fut pas le seul malheur qui le fit relâcher. Une grande partie de l'équipage avoit le scorbut, & il ne leur restoit d'autre remède que de descendre à terre, pour s'y nourrir de pitayas, de fruits acides, & de viande

fraîche , que les Indiens échan- gent pour d'autres effets. Le père Tamaral ayant appris ces circonstances de ses Indiens , se rendit sur le rivage , & donna ordre d'y apporter du bétail , des pitahayas , & autant de fruits & de baies sauvages qu'on pourroit en ramasser. Après avoir pris ces mesures , il envoya faire ses complimens au Capitaine , lui offrant tous les secours que l'on pouvoit trouver dans une mission aussi pauvre que la sienne. Il lui fit dire aussi qu'il avoit donné ordre d'apporter de la viande fraîche & des pitahayas pour ceux qui avoient le scorbut ; & en effet ces provisions ne furent pas plutôt arrivées , qu'on les transporta à bord. Les Indiens encouragés par le Père , aidèrent les Matelots à remplir leurs pipes d'eau ; & tous ceux qui étoient descendus à terre eurent part à la charité du Missionnaire , qui les reçut avec toute sorte de bonté & de politesse. Le Capitaine lui en fit ses remerciemens , & lui envoya un présent de quelques marchandises. Ce rafraîchissement produisit un si bon effet , que tous les scorbutiques gué-

rurent par l'usage des pitahayas , des
 viandes fraîches , & le séjour qu'ils fi-
 rent à terre pendant le tems que dura
 l'aiguade. Il y en eut cependant trois
 dont la maladie avoit fait de si grands
 progrès , qu'on fut obligé de les laisser
 dans la Californie. Ces trois étoient
 Don Joseph-Francisco de Baytos , Ca-
 pitaine des Officiers de Marine , Don
 Antonio de Herrera , contre-mâitre du
 galion ; & le Père Domingo de Hor-
 bigoso , de l'ordre de Saint-Augustin ,
 qui alloit au Mexique en qualité de Pré-
 sident de l'hôpital de Saint-Thomas de
 Villeneuve , & d'agent général dans la
 Nouvelle-Espagne pour la province des
 Philippines. Ils étoient dans un état
 si déplorable , que malgré la pauvreté
 de la mission , ils voulurent y rester ,
 se confiant à la charité du père Ta-
 maral , à qui le Capitaine les recom-
 manda. Le commissaire Mathias de
 Ibarra lui recommanda aussi particu-
 lièrement le Père Horbigoso , religieux
 de son ordre. Le Capitaine écrivit aussi
 au père Tamaral , que comme il y
 avoit une nouvelle mission près du cap
 Saint-Lucas , dont les Indiens avoient

embrassé la foi catholique, il y relâcheroit dorenavant, & qu'il obtiendrait pour cet effet des ordres du gouvernement, ayant reconnu la nécessité qu'il y avoit de toucher à ce port, le seul dans le passage de Manille à Acapulco, où l'on pût faire aiguade, & y prendre des rafraîchissemens; le priant de vouloir faire dans la suite les provisions nécessaires pour cet effet. Le Père lui promit de suivre ses ordres; & après avoir fait aiguade, le galion fit voile de la baie de Saint-Barnabé par un vent très-favorable.

Les trois malades qui restèrent chez le père Tamaral, reçurent tous les secours dont ils avoient besoin. La mère la plus tendre ne sauroit donner plus de soin à un fils unique, que le Père en eut pour ses trois malades. Non seulement il consumma pour eux le peu de provisions qu'il avoit, mais il écrivit encore aux autres Missionnaires de lui envoyer ce qu'ils avoient de meilleur, pour le soulagement de ces trois malheureux étrangers. Il passa les jours & les nuits auprès d'eux dans le siège de la mission, & fit tant par

y relâ-
obtien-
du gou-
nécessité
port, le
e à Aca-
de, & y
le priant
les pro-
ffet. Le
ordres;
e galion
Barnabé

ent chez
tous les
soin. La
t donner
, que le
malades,
pour eux
oit, mais
Mission-
s avoient
ement de
s. Il passa
eux dans
tant par

ses soins & ses assiduités, qu'ils guéri-
rent tous trois de cette dangereuse
maladie. Mais Don Antonio de Her-
rera fut attaqué d'une autre qui jointe
au scorbut, le mit au tombeau. Le P.
l'enterra dans l'Eglise, aussi décem-
ment que l'endroit le permettoit, &
procéda à l'inventaire de ses effets en
présence du capitaine Baytos & du P.
Horbigofo; afin que l'on pût exécute-
ter sa volonté dans la Nouvelle-Espa-
gne. Il étoit si désintéressé qu'on ne
pût jamais le résoudre à accepter la
moindre gratification pour les soins
qu'il avoit pris du malade, quoique
ce fût sa volonté expresse. Cet exem-
ple de désintéressement est d'autant
plus admirable dans l'Amérique, que
la cupidité y est plus grande que par-
tout ailleurs, & que les hommes aveu-
glés par cette passion absurde, tra-
vaillent sans relâche à entasser richesses
sur richesses, sans sçavoir jamais en
jouir.

Le père Horbigoso fut si frappé de
ce noble désintéressement, qu'il a cru
devoir en perpétuer le souvenir dans
la relation qu'il a donnée du voyage du

galion. Il l'écrivit à la mission de Saint-Joseph. Il y régné de si grands sentimens de reconnoissance, il y donne de si grands éloges à la Société & au père Tamaral, que la modestie ne me permet point de les rapporter ici. Il suffit pour la réputation du Père de copier la dernière partie de son panegyrique. « Les Espagnols qui revien-
» nent des Philippines doivent se féli-
» citer d'avoir trouvé cette ville de
» refuge, & un Missionnaire assez
» généreux pour pourvoir à leurs be-
» soins. Il seroit même à souhaiter
» qu'on y envoyât un vaisseau pareil
» à ceux dont on se sert pour donner
» les signaux, afin que l'aiguade fût
» plutôt faite, & que les malades qu'on
» met à terre, pussent après leur gué-
» rison se rendre plus promptement au
» port de la Paz, & de - là dans la
» nouvelle Espagne. Sans cela, je crois
» que ces services, quoique très im-
» portans par eux-mêmes, souffriront
» beaucoup de délais, n'y ayant point
» dans cet endroit de bois de cons-
» truction.

Ce fut la première fois, depuis le commencement

commencement de la réduction de la Californie par le père Salva-Tierra, que le vaisseau des Philippines toucha dans cet endroit. Le père Tamaral, que le Viceroi, le marquis de Valero, avoit chargé d'aller à la découverte d'un port, & qui lors de sa mission à la Conception, s'étoit donné les peines dont on a vu le détail ci-dessus, eut enfin le plaisir de voir arriver ce vaisseau à sa mission, & de procurer aux équipages & aux passagers les rafraîchissemens dont je viens de parler,

Don Géronymo Montero, à son arrivée au Mexique, fit un rapport de son voyage au Viceroi, & l'on donna ordre que dans la suite le galion fit usage de ce port commode, n'y en ayant point d'autre sur la côte septentrionale de la mer du sud. Cependant ces mesures ne furent point généralement approuvées dans la Nouvelle-Espagne. Les uns, qui ne consultoient que leurs intérêts, regardoient d'un œil jaloux le commerce des Philippines, & désapprouvoient tout ce qui tendoit à l'augmenter. Les autres avoient aussi leurs raisons pour s'op-

poser aux progrès des missions de la Californie. Les disputes qui s'élevèrent dans ce tems là au sujet du tonnage & de la cargaison du galion , détournèrent quantité de gens de s'occuper de ce qui pouvoit intéresser le bien public. On venoit d'exprouver dans le dernier voyage la commodité de ce port , & par conséquent il étoit naturel que l'on pourvût à sa sûreté , de même qu'à celle des missions & des Missionnaires établis dans les contrées méridionales de la Californie , en y établissant une nouvelle garnison, ainsi que Sa Majesté l'avoit ordonné. On en fit de nouveau la demande au Mexique , & la circonstance où l'on se trouvoit sembloit promettre une issue favorable ; mais cette demande , quoique fondée , ne produisit aucun effet , & les Missionnaires & les missions restèrent exposés & sans défense , comme auparavant.

Il est vrai que l'on ordonna à Manille que le galion toucheroit au cap Saint-Lucas , & il le fit l'année suivante , comme on le verra plus bas : car le capitaine Montero y étant retourné avant le départ du galion ,

ou ajouta cet article à ses instructions.

Cependant le père Horbigoso & le capitaine Baytos recouvrèrent entièrement la santé par les soins du père Tamaral ; & sur l'avis qu'il en donna , il vint un vaisseau de la Paz au cap Saint - Lucas , pour les transporter à la baie de la Paz , où ils s'embarquèrent au mois d'Avril pour Matanchel , pour se rendre de-là à Mexico. Les Pères continuèrent leurs travaux parmi les sauvages indociles du sud ; le père Tamaral à Saint-Joseph , le père Carranco à Saint-Jago , le père Laraval à Sainte-Rose. Le père Clément Guillen fut nommé visiteur & supérieur de Los-Dolores , & le pere Gordon resta au Pilar de la Paz. Dans l'Eté de cette même année 1734 , le dernier fut obligé d'aller à Lorette , pour hâter les secours pour sa mission & les autres du midi ; & y laissa Don Manuel-André Romero. Les Indiens chrétiens de même que les cathécumènes , étoient très paisibles en apparence , si l'on en excepte quelques petites fermentations qu'on n'eut pas de peine à appaiser. On n'avoit aucune raison

de craindre les gentils ; mais le feu de la rébellion couvoit sous les cendres de cette tranquillité apparente , & dans l'automne de la même année , il éclata au point , qu'il détruisit entièrement quatre missions , & mit toutes les autres en danger.

Cette révolte effroyable , comme cela parut dans la suite , ne fut causée ni par des motifs particuliers , ni par aucun mauvais traitement. L'origine de la haine des Indiens contre les Pères ne fut autre que l'averfion qu'ils concurent pour une nouvelle doctrine qui les empêchoit d'avoir plusieurs femmes , & les obligeoit à vivre avec une régularité & une décence incompatibles avec la licence brutale à laquelle ils étoient accoutumés. On le scut dans la suite , & les principaux incendiaires l'avouèrent eux mêmes. Ce complot destructif fut d'abord formé chez les Communautés situées vers la côte méridionale entre Saint-Jacques & Saint-Joseph , par les suggestions de Boton & de Chicori , dont la réconciliation ne fut que feinte , ou qui reprirent bientôt après leur ancienne haine con-

tre les Pères. Pour ne point être exposés à de nouvelles réprimandes, ils résolurent de secouer pour toujours le joug des Missionnaires. Cette conspiration fut ménagée avec tant de secret & d'adresse, que plusieurs Communautés des cinq nations du nord y entrèrent, sans que les Missionnaires en eussent le moindre soupçon. Lorsqu'ils se crurent assez forts, & qu'ils se virent appuyés d'un grand nombre de nouveaux convertis, qui continuoient de venir aux missions pour assister aux exercices & y prendre leurs repas, ils consultèrent sur les moyens d'exécuter leur dessein. Ils ne craignoient que les soldats, à cause de leurs armes à feu, quoiqu'ils fussent en très-petit nombre. Le père Taraval n'en avoit que trois à Sainte-Rose, quoique cette mission n'eût été fondée que depuis peu. Il n'y en avoit qu'un à la Paz. Deux métiis invalides de la Nouvelle-Espagne composoient toute la garnison de San-Jago, & il n'y en avoit point à Saint-Joseph de Cabo. Ils se servirent d'un stratagème pour lever cet obstacle; & au com-

mencement de Septembre , ayant rencontré un soldat de la garde du père Taraval , ils tombèrent sur lui à l'improviste & le tuèrent. Quelques-uns vinrent trouver le père , & lui dirent qu'il y avoit un soldat qui s'étoit trouvé mal dans le bois , & qu'il le prioit de venir le confesser , ou d'envoyer quelques soldats pour le transporter. Ils s'acquittèrent de ce message d'une manière si grossière , & d'un air si confus , que le Père qui avoit déjà reçu quelque intelligence vague de la conspiration , comprit d'abord ce qu'ils avoient fait , & découvrit à force de les questionner , qu'ils avoient dessein de tuer le père & les soldats , en divisant leurs forces & en l'éloignant de ses Indiens. Il refusa donc d'y aller & d'y envoyer un second soldat ; & aussitôt après , il apprit qu'ils avoient égorgé le premier. Ils tuèrent quelques jours après à la Paz Don Manuel André Romero , sans qu'on en scût rien. Ces succès augmentèrent l'insolence des conspirateurs au point qu'on ne douta plus de la révolte , sur-tout dans le territoire de San-Jago. Cependant

les Missionnaires qui étoient accoutumés à ces sortes d'accidents dans les nouvelles missions, n'en furent point alarmés. Vers ce tems là, un soldat de Lorette vint à la mission de Saint-Joseph del Cabo, pour servir de garde au père Tamaral, & en même tems pour le soigner & le soigner dans une maladie dangereuse que ses travaux & ses fatigues lui avoient attirée. Ce soldat avoit apperçu quelques signes de rebellion dans le territoire de Saint-Jago, & les vit confirmés par d'autres dans celui de Saint-Joseph. Il en avertit le père Tamaral, & lui dit avec beaucoup de résolution, que le danger étoit trop grand pour rester plus longtemps dans cet endroit, & qu'il se chargeoit de le conduire sain & sauf à la Paz. Le père plein de cette intrépidité naturelle à un natif de Séville, s'efforça de dissiper ses craintes; mais il lui répondit qu'il n'étoit pas d'humeur de périr : & voyant qu'il ne vouloit pas suivre son conseil, il le laissa & prit le chemin de la Paz. Lorsqu'il fut à quelque distance de la Place, il tira un coup de fusil, comme on avoit cou-

tume de le pratiquer, mais on n'y répondit point. Là-dessus, il s'en fut au Presbytère, & appella tout haut le soldat de garde; on ne lui répondit point non plus, & ne trouva aucun Indien à qui il pût en demander des nouvelles: mais en entrant dans la maison, il apperçut quelques traces de sang, il trouva le porte-manteau vide, & les meubles & les utensiles brisés & répandus ça & là sur le plancher. Jugéant par ces signes évidents, que le soldat Romero avoit été assassiné, il s'enfuit à la mission de Notre - Dame des Douleurs, qui étoit à plus de soixante lieues de-là.

Il avertit le père Guillen qui en étoit le supérieur, du désastre dont il avoit été témoin, & du danger que couroient les autres Missionnaires. Le père ne fut point surpris de cette nouvelle, quelques communautés de sa mission ayant été attaquées par un parti de rebelles, qui avoient emmené par force plusieurs Indiens. Mais sur l'avis que lui donna le soldat, il envoya des messagers aux trois pères, pour leur dire de se retirer chez lui.

Il reçut aussitôt des lettres du père Carranco , par lesquelles il lui marquoit qu'on venoit de découvrir un complot chez les Pericues , & le prioit de lui faire savoir ses ordres. Le père Guillen lui répondit de se rendre à la Paz , & y envoya en même tems un canot monté de dix-sept Indiens d'une fidélité à toute épreuve. Mais les lettres ne lui furent point rendues , les rebelles s'étant emparés de tous les passages ; & quand même il les auroit reçues , les ordres fussent arrivés trop tard. Sur ces entrefaites , le père Carranco envoya un corps de chrétiens qu'il croyoit lui être attachés , au P. Tamaral , à la mission de Saint-Joseph , l'avertissant du complot qu'on tramoit , & le priant , vu qu'il étoit seul & sans sauve-garde , de se rendre à sa mission , pour qu'ils pussent consulter ensemble sur les mesures qu'il convenoit de prendre dans cette conjoncture critique. Le père Tamaral lui fit répondre qu'il ne s'étoit point apperçu de ce qu'il lui marquoit dans sa mission ; qu'il attribuoit ces craintes , partie à la timidité de ceux qui en avoient apporté la nou-

velle , & partie aux ruses de l'ennemi commun , qui vouloit troubler & interrompre les travaux des Missionnaires ; qu'il se confioit en Dieu , qu'il desiroit servir soit vivant ou mort : mais qu'il ne se croyoit pas digne du martyre , ni dans des circonstances assez dangereuses pour devoir abandonner sa mission ; d'autant plus que dans les derniers troubles , ses Indiens lui avoient donné des preuves évidentes de leur fidélité. On trouva dans la suite cette lettre parmi les débris des effets du père Carranco. Le père Tamaral resta donc seul dans sa mission , ayant renvoyé les Indiens qu'on lui avoit envoyés de San-Jago. Ceux-ci , à leur retour , tombèrent parmi quelques partis des rebelles , qui leur demandèrent d'où ils venoient & qui les avoit envoyés ? Ils répondirent qu'ils avoient été par ordre du père Carranco chez le père Tamaral , pour l'amener à San-Jago : car le père , ajoutèrent-ils , sçait déjà le dessein que vous avez de les tuer , & c'est le garçon qu'il a chez lui , qui les en a avertis. L'intention des rebelles étoit de tuer

d'abord le père Tamaral , qui se trouvoit sans défense , & de passer ensuite aux autres missions , dans l'espoir d'exterminer tous les pères qui étoient dans la péninsule. Mais ayant appris que le père Carranco étoit instruit de leur dessein , ils changèrent de mesures , & commencèrent par lui , afin qu'il ne pût point leur échapper , ni envoyer chercher des soldats. C'est ce qu'ils dirent ouvertement aux chrétiens de San Jago , lesquels après quelques sollicitations mêlées de menaces contre la fidélité qu'ils devoient à Dieu & aux Missionnaires , se joignirent aux rebelles , & se rendirent avec eux à San-Jago , pour ôter la vie à leur bienfaiteur.

Ils arrivèrent au siège de la mission le vendredi premier d'Octobre , entre six & sept heures du matin , au moment que le père Carranco achevoit de dire la Messe , & se retiroit dans sa chambre pour vaquer à quelques dévotions. La première chose qu'ils demandèrent fut , si les deux méfifs qui servoient de gardes au père , étoient au village. On leur dit qu'ils venoient

d'en sortir pour aller chercher deux bêtes pour l'entretien ordinaire des missions, des cathécumènes, des enfans, des vieillards, &c. Cependant, les conspirateurs étrangers, qui craignoient le père, quoiqu'il seul, se tinrent à quelque distance de la maison, tandis que quelques-uns de leurs messagers qui étoient habitans de la mission, s'y rendirent sous prétexte de rendre compte au père de leur conduite. Ils le trouvèrent à genoux; il se leva lorsqu'il les vit entrer, & les reçut avec beaucoup d'amitié. Il parut surpris de ce que le père Tamaral n'étoit point avec eux, & leur demanda s'ils avoient quelque lettre à lui remettre; ils lui répondirent que oui, & la lui donnèrent. Il commençoit à la lire, lorsque les rebelles entrèrent tout-à-coup dans la maison; deux tombèrent sur lui, le saisirent & le traînèrent entre l'Eglise & le Presbytère, le tenant par la robe, tandis que les autres le perçoient avec des flèches. Cependant le père faisoit au ciel les prières les plus ferventes, offrant à Dieu sa vie en sacrifice pour

l'expiation de ses pechés & de ceux de ses Indiens. Lorsque ces infâmes poltrons virent qu'ils n'avoient plus rien à craindre, ils achevèrent de le tuer à coup de bâtons & de pierres. Sur ces entrefaites, un d'entr'eux ayant jetté les yeux sur la maison, & voyant le petit Indien qui le servoit, qui pleuroit & se lamentoit en voyant le mauvais traitement qu'ils faisoient à son cher maître, lui dit, pourquoi cries-tu? va-t-en maintenant lui dire ce qui se passe dans les communautés. Un autre ajouta : puisqu'il aime le père, il est juste qu'il aille lui tenir compagnie. Ils le prirent par les pieds, lui brisèrent la tête contre la muraille & sur le plancher; & après qu'il fut mort, ils furent le jeter dans l'endroit où les autres continuoient d'assouvir leur rage sur le cadavre du vénérable Carranco.

Le bruit de ces procédés violents amena les Indiens de tout sexe & de tout âge. Quelques-uns blamèrent beaucoup cette inhumanité, mais ils n'osèrent aller à son secours, d'autant plus qu'ils apperçurent parmi ces

meurtriers quelques-uns des principaux de la mission qu'on avoit choisi pour escorter le père Tamaral , à son départ de Saint-Joseph. Les Indiens sont si inconstans & si volages , que ceux qui le matin avoient assisté à l'Office avec le père , ne témoignèrent pas moins de fureur & d'animosité que les autres ; si bien que tandis que quelques-uns entassoient du bois pour le bruler , d'autres traînèrent son corps sanglant & tout défiguré vers le bucher , quoiqu'ils y aperçussent encore quelques signes de vie. Ils le dépouillèrent de ses habits , bien moins pour en profiter que pour se venger par les insultes exécrables qu'ils lui firent , de la liberté avec laquelle il avoit blâmé leurs appétits brutaux. Je passe sous silence les énormités affreuses qu'ils exercèrent sur son cadavre , de même que les railleries abominables auxquelles ils se livrèrent avant de le jeter dans le feu. J'observerai seulement qu'ils firent voir par leur barbarie & leurs insultes brutales , que le grand objet de leur rage & de leur malignité étoit la doctrine que le père

venoit d'introduire , laquelle recommande sur toutes choses la chasteté & la modération. Ce fut ainsi qu'au milieu des huées , des outrages & des imprécations , les corps de Laurent Carranco & du petit garçon qui le servoit , furent jettés dans le feu. Ils pillèrent ensuite la maison & l'Eglise ; ils gardèrent les hardes & les meubles qui pouvoient leur servir , & brûlèrent tout le reste. Ils n'épargnèrent ni le Crucifix , ni les tableaux , ni les statues des Saints , ni l'autel , ni le calice , ni le missel , ni les ornemens sacrés ; tout fut jetté au feu par un effet de leur haine pour la religion. Pendant que les Indiens brûloient ainsi les corps & les ornemens de l'Eglise , les deux domestiques du père arrivèrent avec les deux bêtes qu'ils étoient allé chercher : mais sans autres armes que leurs couteaux. Les Indiens les entourèrent aussitôt , leur ordonnèrent de mettre pied à terre , & de les tuer , quoiqu'ils fussent peu en état de le faire ; mais il fallut obéir. Ils ne se furent pas plutôt acquittés de cet office , que les Indiens firent

pleuvoir sur eux une grêle de flèches ; & les jettèrent à demi-morts dans le même feu.

Après avoir exercé ces cruautés à San-Jago, les meurtriers se rendirent à la mission de Saint-Joseph du cap Saint-Lucas, mais en plus grand nombre que lorsqu'ils furent à San-Jago, parce qu'ils l'attaquèrent à l'improviste, au lieu que dans cette occasion, outre ceux qui vinrent les trouver à San-Jago, quantité d'autres accoururent à eux de toute part. Cette troupe infernale arriva chez le père, le samedi troisième d'Octobre, à huit heures du matin, jour de la Fête de Notre-Dame du Rosaire. Il étoit tranquillement assis dans sa chambre, sans se méfier d'une pareille violence, lorsqu'un parti de Californiens rebelles, composé des Indiens même de sa mission, entra chez lui, & lui demanda quelque chose qu'il savoit bien qu'il lui refuseroit, pour avoir un prétexte de lui chercher querelle. Le père reconnut aussitôt à leur désordre & aux armes qu'ils portoient, l'exécrable intention qu'ils avoient. Restez, leur dit-il, mes en-

sans

fans , avec beaucoup de douceur ; il
 y a ici de quoi vous contenter tous.
 Voyant qu'ils n'avoient aucun prétexte
 de le quereller , sans avoir recours à
 d'autre artifice , les Indiens de San-
 Jago qui avoient arrêté le père Car-
 ranco , saisirent le père Tamaral , le
 traînèrent par les pieds hors de sa mai-
 son & le percèrent de plusieurs coups
 de flèches. Les autres étant accourus ,
 jugèrent qu'il valoit mieux l'égorger
 avec un de ces couteaux dont il leur
 avoit fait présent ; de maniere que ceux
 qui peu auparavant n'avoient pas eu le
 courage de tuer deux bêtes sans dé-
 fense , enflâmés par l'esprit sanguinaire
 de cruauté , égorgèrent leur pasteur ,
 qui s'efforçoit par toutes sortes de bien-
 faits de les ramener dans le chemin de
 la vertu. Il se recommanda lui & son
 troupeau au bon Pasteur de l'espèce
 humaine , invoquant son Nom jusqu'au
 dernier soupir. Cette cruelle action fut
 suivie des mêmes insultes abominables
 qu'ils avoient exercées à San-Jago ,
 avec cette différence que la Fête dura
 plus longtemps à Saint-Joseph , parce
 qu'il s'y trouvoit une multitude de gens

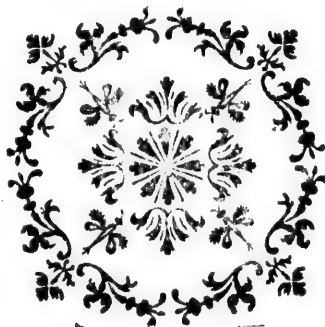
de tout âge ; & que n'avant plus rien à craindre des deux Missionnaires, ils eurent la liberté de se livrer à toutes les infamies dont ils avoient coutume de célébrer leurs victoires dans le tems de leur infidélité.

Ce fut à ce délai que le père Sigismond Taraval, Missionnaire de Sainte-Rose, qui se trouvoit alors au village de tous les Saints, fut redevable de sa vie. Pendant qu'ils égorgenoient & brûloient le père Carranco & son valet, un jeune garçon de ce village qui avoit été témoin de ce spectacle, retourna à Todos Santos, pendant que les rebelles alloient à Saint-Joseph. Il raconta à un vieux Indien tout ce qui s'étoit passé ; sur quoi il s'en fut avec lui chez le père Taraval ; & lui ayant fait répéter toute l'histoire, il ajouta : « Pre-
» nez garde à vous, père, car ils vien-
» dront bientôt vous tuer ; nous som-
» mes hors d'état de vous défendre :
» mais si vous voulez, je vous condui-
» rai dans cette île où vous serez en
» sûreté. » Peu de tems après, quel-ques Indiens de Sainte-Rose qui s'étoient trouvés présents à la mort du

père Tamaral à Saint-Joseph , vinrent avertir le Missionnaire qu'ils avoient envoyés des messagers à ceux de leurs adhérents de la Paz , qui avoient tué le soldat Romero , pour leur dire d'expédier le père Taraval & son domestique. Ce message fut l'effet de la poltronnerie des rebelles qui craignant les armes à feu , étoient bien aises que leurs camarades attaquassent les autres Missionnaires. Là dessus , le père Taraval crut qu'il étoit de son devoir de sauver sa vie & celle de ses gardes. Il prit les ornemens de l'Autel , & la nuit du 4 d'Octobre , il se retira à la Paz à l'insçu de l'ennemi ; où ayant encore pris les ornemens & les vases sacrés de la mission , il se rendit à bord de la chaloupe que le père visiteur Guillen avoit envoyée lorsqu'il reçut la lettre du père Carranco , & fit voile pour l'île du Saint-Esprit. Il arriva aussitôt après une autre chaloupe de Lorette avec des soldats & des provisions : ce qui mit le père Taraval en état de se rendre à la mission de Notre-Dame des Douleurs , pour prévenir leurs desseins sur cet établissement , & en même tems

pour prendre les mesures nécessaires pour rétablir la tranquillité dans les missions du midi. Le tems leur ayant été favorable , le père Taraval & sa compagnie arrivèrent heureusement à Notre-Dame des Douleurs, où ils trouvèrent le père Guillen accablé de chagrin à l'occasion de ces cruautés. Il n'avoit appris que la mort du père Carranco ; mais sa douleur n'eut plus de bornes , lorsqu'il sut le meurtre du père Tamaral , & la ruine totale des quatre missions de San-Jago , de Saint-Joseph , de Sainte-Rose & du Pilar de la Paz. Ils concertèrent ensemble sur les mesures qu'il convenoit de prendre dans ces circonstances critiques. Mais pendant ces conférences , les Pericues & les Coras se postèrent depuis Saint-Joseph del Cabo jusqu'au village de Tous-les-Saints , pour arrêter le père Taraval , ceux de la Paz n'ayant point trempé dans la révolte. Ayant appris qu'il s'étoit sauvé , ils tournèrent toute leur rage contre les Indiens du voisinage ; & tombant sur eux à l'improviste , tuèrent vingt-sept chrétiens & obligèrent les autres à

prendre la fuite. Ces violences furent suivies de querelles qui dégénérent en une guerre civile , & les communautés s'attaquèrent les unes les autres avec toute la fureur & l'acharnement qu'on doit attendre de ces peuples barbares & sauvages.



SECTION XX.

Tous les Missionnaires se méfiant des Indiens du nord , se retirèrent à Lorette. Exemple remarquable de la fidélité des Yaquis. Mesures prises par les Pères pour pacifier les Indiens méridionaux. Malheur qui arrive au galion des Philippines. Le gouverneur de Cinaloa se rend dans la Californie. Mort du père Julien de Mayorga. Les Pericues s'apaisent , & l'on établit une nouvelle garnison à Saint-Lucas.

SUR le premier avis que l'on eut de ces événemens tragiques , le père Guillen comme supérieur de la Californie , écrivit aux autres supérieurs de la Californie , de même qu'au Viceroy Don Jean Antonio Bizarro , pour que l'on prévînt la ruine des autres missions , au cas que les Indiens du nord suivissent l'exemple de ceux du midi ; que l'on prît des mesures pour réparer les maux qu'ils avoient faits , & que l'on s'opposât aux rava-

ges des Pericues rebelles. Mais Son Excellence ne crut pas que la révolte des Indiens , le meurtre des Missionnaires , la ruine de quatre missions & le danger dont les soldats & les Missionnaires des autres établissemens étoient menacés , valussent la peine que l'on se mît en frais pour la Californie. Le 8 de Décembre de la même année 1734 , il répondit au père visiteur Guillen , « Que sentant le danger auquel les missions étoient exposées & l'importance dont elles étoient pour la religion & le Roi , il courroit avec plaisir aux mesures que les Pères jugeroient à propos de prendre , & les appuieroit de tout son pouvoir auprès de Sa Majesté : ajoutant que s'il pouvoit obtenir un ordre pour cet effet , il tâcheroit de le faire exécuter dans toute son étendue. » Ces bonnes dispositions ne procuroient aucun secours dans la circonstance où l'on se trouvoit. Cependant la rebellion augmenta , & l'on apperçut quelques signes de trouble dans le territoire de la mission de Notre-Dame des Douleurs. Au premier

avis qu'on en eut , le Capitaine qui étoit dans les missions méridionales y accourut avec quelques soldats ; il y trouva le père Taraval qui l'informa du désastre qui venoit d'arriver , de la ruine des missions & de l'insolence des Indiens. Comme il n'étoit pas prudent d'hazarder une poignée d'hommes contre un si grand nombre d'Indiens enflés de leurs succès , d'autant plus qu'il n'y avoit pas beaucoup à compter sur les Californiens , il jugea à propos de s'arrêter à la mission de Notre - Dame des Douleurs , pour contenir les Indiens de ce district , faire face aux rebelles , & leur couper toute communication avec les autres nations ; pour que le feu ne se répandît point parmi les nations du nord , jusqu'à ce qu'on eût reçu du secours du gouvernement du Mexique : mais on l'attendit en vain.

Cependant la connoissance de ce qui venoit de se passer au midi , se répandit successivement dans toute l'étendue de la conquête ; & la nouvelle ayant passé d'une communauté à l'autre , malgré la différence des langues ,
les

les Indiens de Saint-Ignace apprirent ce qui étoit arrivé au cap Saint-Lucas, quoiqu'ils en fussent éloignés de plus de 300 lieues. Cette nouvelle enflamma les passions vicieuses de quantité de gens, qui lassés du nouveau genre de vie qu'on leur avoit fait embrasser, firent courir quantité de faux bruits sur le compte des Pères, qui avoient aboli leurs anciens usages; ajoutant que puisque les Indiens du midi avoient été en état de les détruire, eux qui étoient en plus grand nombre & plus belliqueux, en viendroient plus aisément à bout. Ces murmures séditieux se firent pareillement entendre dans les autres missions. Il est vrai qu'ils firent peu d'impression sur les principaux Indiens, & qu'ils furent assez honnêtes gens pour en avertir les Missionnaires; mais ils les prièrent en même tems de leur envoyer un renfort de soldats, les leurs étant extrêmement découragés. En effet, indépendamment du meurtre de leurs camarades qui les avoit intimidés, le bruit couroit à Lorette que la Californie entière alloit se soulever. Le

père Guillen ne se trouvant point en état de leur envoyer une garde suffisante, écrivit au commencement de l'année 1735 à tous les Missionnaires, & leur ordonna en vertu de son autorité, de quitter leurs missions & de se retirer à Lorette, pour que leurs vies fussent en sûreté sous la protection de la garnison. Ils obéirent à cet ordre sans que les Indiens s'en aperçussent, & se rendirent successivement à Lorette, selon le tems où ils reçurent ces lettres. Il est certain que cet ordre du Supérieur sauva la vie des Missionnaires ; car le feu de la rebellion se répandit avec tant de rapidité parmi ces barbares stupides, quoique plus intelligens & mieux disposés que les Pericues, que s'ils ne s'étoient retirés à tems, la Californie eût été perdue pour toujours.

Les Missionnaires s'étant donc retirés à Lorette, & les missions du nord se trouvant abandonnées, le père Guillen fit de nouveau savoir au Mexique l'état déplorable où se trouvoient les missions de la Californie, & le danger imminent qui les menaçoit de toutes

parts. Le père Bravo, Missionnaire de Lorette, envoya la barque à la rivière Yaqui avec des lettres pour le Gouverneur & les Missionnaires Jésuites, pour les avertir du danger où ils étoient, & les prier de leur envoyer soixante guerriers Indiens & quelques personnes expérimentées, avec des armes à feu, qui pussent défendre leurs vies, vu l'impossibilité où ils étoient de soumettre les Indiens, en cas que les nations du nord, celles du milieu & celles du midi se joignissent ensemble. Ces avis arrivèrent au Mexique le 13 Avril de la même année ; & quoique le Provincial de la Nouvelle-Espagne remit immédiatement les lettres au Viceroy, & lui présentât deux mémoires pour l'engager à prendre les mesures nécessaires dans cette conjoncture critique, on ne fit rien du tout. Cela l'obligea à avoir recours à Sa Majesté, à laquelle il écrivit par un vaisseau européen, qui étoit prêt à faire voile. En conséquence, le père Gaspar Rodero, ci-devant Provincial au Mexique, & dans ce tems-là agent général à la Cour de Madrid pour les provinces des Indes,

communica l'affaire à Sa Majesté. Mais sur ces entrefaites la Providence permit que l'on trouvât parmi des sauvages qui ne faisoient que d'embrasser le christianisme , un secours qu'on devoit naturellement se promettre d'une nation policée. La nation des Yaquis , qui nous avoit toujours donné des preuves de sa fidélité , ne démentit point son caractère dans cette conjoncture. Car elle n'eut pas plutôt avis de ce qui se passoit , que plus de cinq cent guerriers se rendirent en armes sur la rivière , dans le dessein de s'embarquer pour la Californie. Comme la belandre n'étoit pas assez grande pour transporter un si grand nombre d'hommes , ils choisirent parmi eux soixante soldats ; & les autres qui vouloient aussi avoir part à l'expédition , leur donnèrent leurs arcs & leurs flèches , pour qu'ils pussent armer les Indiens de la péninsule qui étoient demeurés fidèles. La belandre mit sur le champ à la voile , & fut les débarquer vers Lorette , d'où ils se rendirent à Notre-Dame des Douleurs , où ils trouvèrent le Capitaine de la garnison. Ils ne

furient pas plutôt arrivés, que la tranquillité du nord fut rétablie par une action remarquable de ces nouveaux chrétiens.

Leurs chefs n'eurent pas plutôt appris la retraite des Missionnaires, des interprètes & des soldats, & qu'ils avoient emportés les ornemens & les meubles des Eglises, qu'ils en parurent sensiblement touchés, & se donnèrent rendez-vous à Lorette par divers messages qu'ils s'envoyèrent réciproquement. Ils partirent ensuite, quelques-uns d'entr'eux portans sur leurs épaules les croix des missions de Saint-Ignace, de Notre-Dame de Guadeloupe, & de Sainte-Rosalie; & se rendirent ainsi en procession à la garnison, où ils prièrent les Pères en répandant un torrent de larmes, qu'après les avoir batisés & instruits dans la religion chrétienne, ils ne les laissassent point périr & retourner à leurs premiers crimes: leur desir sincère étant de vivre & de mourir chrétiens. Ils ajoutèrent qu'il n'étoit pas juste que la nation entiere souffrît de la faute de quelques particuliers; d'autant plus

qu'ils avoient dessein de châtier les coupables , de protéger les Pères & de les escorter jusqu'à la garnison ; & qu'au cas qu'ils ne voulussent point y retourner, ils vouloient s'établir à Lorette, étant résolus de ne point vivre sans eux. On fut touché de leurs raisons aussi bien que des marques de repentir & de sincérité dont ils les accompagnèrent ; mais on les retint quelques jours, tant pour leur donner le tems de se reposer, que pour éprouver s'ils ne cachoient point quelque trahison sous le manteau de la piété. Les Pères ne voyant aucune raison de se méfier d'eux, retournèrent à leurs missions respectives, où ils furent reçus avec des témoignages de joie inexprimables. On châtia légèrement les plus coupables, seulement pour contenter les autres, & l'on en bannit quatre qui appartenoient à la mission de Saint-Ignace, pour un tems limité : afin que dans une conjoncture aussi critique, il ne restât aucune étincelle qui pût rallumer le feu de la rebellion.

Les Yaquis auxiliaires ayant joint le Capitaine, les soldats & les Califor-

niens qui étoient demeurés fidèles , on ordonna que comme cette mission n'étoit point encore apaisée , on y laisseroit une garde suffisante , & que les autres se rendroient à la baie de la Paz pour y former un camp & entretenir une communication ouverte par mer pour les vivres & les munitions , & faire de-là des courses vers le midi. En conséquence , on fit les préparatifs nécessaires pour y transporter cette petite armée , partie par mer avec les provisions , & partie par terre avec les bestiaux. Ceux qui s'étoient embarqués arrivèrent les premiers , débarquèrent en bon ordre , se postèrent avantageusement , & observèrent la discipline la plus exacte , dont bien leur prit ; car les Indiens les attaquèrent plusieurs nuits de suite avec un courage extraordinaire : de manière qu'il y eut plusieurs personnes blessées de part & d'autre. Sur ces entrefaites , les rebelles voyant arriver le corps qui venoit par terre , qui étoit en partie composé de cavalerie , ils en furent si intimidés qu'ils n'osèrent plus se montrer. Il y eut même des

Indiens qui se présentèrent en qualité d'amis , protestant qu'ils avoient toujours été fidèles , & que comme tels , ils avoient essuyé bien de mauvais traitemens de la part des rebelles. Ils ajoutèrent que leur insolence s'étoit accrue à l'occasion du malheur qui venoit d'arriver au galion des Philippines.

Don Geronymo Montero étant arrivé à Manille à son retour d'Acapulco , & s'étant beaucoup loué de la réception qu'on lui avoit faite au cap Saint-Lucas , on donna ordre au galion d'y toucher dorenavant , en observant les signaux dont on conviendrait avec les Missionnaires. Le galion arriva heureusement au cap , quoique plusieurs de ses gens fussent malades du scorbut ; mais n'appercevant aucun signal , & ne voyant paroître personne sur la côte , on fit partir la pinasse avec treize hommes , pour donner avis au Père de la mission voisine de son arrivée. Ils furent surpris en arrivant sur la côte , que personne ne vînt les recevoir ; & quoique naturellement parlant , ils eussent dû se méfier , ils débarquèrent sans prendre aucune pré-

caution : & après avoir laissé quelques-uns de leurs camarades pour garder la pinasse, ils furent chercher le village qu'ils savoient n'être pas loin de-là. Ils donnèrent dans une embuscade, & furent tous tués à coup de flèches : après quoi les Indiens ayant couru au bateau, ils surprirent leurs camarades & s'en défirent de la même manière. Le Capitaine surpris de ne point voir revenir la pinasse, & craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque accident, détacha la chaloupe avec un nombre de gens armés. Ils la trouvèrent environnée d'un essain d'Indiens qui la dépeçoient pour en tirer le fer. Outrés de cette conduite, & plus encore de la mort de leurs camarades, les matelots & les soldats sautèrent à terre, attaquèrent les Indiens, en blessèrent quelques-uns, en tuèrent un ou deux & firent quatre prisonniers qu'ils conduisirent sur le bord. Le Capitaine les mit sous la garde d'un maître d'armes, pour les faire juger par le Viceroy ; & sans prendre ni eau ni rafraîchissement, malgré le besoin qu'il en avoit, il leva l'ancre & fit voile pour

Acapulco. La nouvelle de ce malheur s'étant répandue dans le Mexique, on convint de la nécessité qu'il y avoit de secourir les missions de la Californie, indépendamment des motifs d'humanité qui engageoient à le faire.

Le Viceroy prit quelques mesures pour soutenir cette conquête chancelante, & écrivit au Gouverneur de Cinaloa de se rendre dans la Californie avec un corps de troupes, pour punir les chefs de la révolte & intimider les autres : mais il ajouta en même tems, qu'encore qu'il dût agir de concert avec le capitaine & les soldats de la garnison, il ne prétendoit point qu'il leur fût subordonné, ni encore moins aux Missionnaires. Là-dessus, le Gouverneur écrivit à Lorette qu'on lui envoyât la belandre de la mission à Cinaloa, & qu'on suspendît toute hostilité à la Paz. Dans ces entrefaites, les soldats & les Indiens confédérés firent quelques incursions dans le pays, mais avec peu de succès, n'ayant presque rencontré personne avec qui ils pussent mesurer leurs armes, les Indiens s'étant enfuis & cachés dans les caver-

nes & parmi les rochers. Le père Guillen ayant reçu la lettre du Gouverneur, fit dire au Capitaine de retourner à la mission de Notre-Dame des Douleurs, & de s'y tenir sur la défensive ; & fit partir en même tems la belandre pour aller chercher le Gouverneur de Cinaloa & ses troupes. Celui-ci fut reçu à Lorette avec tous les honneurs qu'on devoit à son rang, & avec beaucoup de joie & de politesse de la part des Missionnaires. Mais il leur signifia aussitôt qu'il venoit dans l'intention de servir contre les Californiens, conformément aux préjugés dont on étoit alors imbu à Mexico ; & qu'il étoit peu disposé à écouter les avis des Pères, quoiqu'ils connussent mieux que lui le pays & le caractère des peuples qui l'habitent. En conséquence, il tenta de les réduire par les voies qui lui parurent les plus convenables ; mais après avoir passé deux ans dans le pays avec différens succès, il fut enfin obligé d'avouer à sa honte, que les mesures qu'il avoit prises ne valoient rien. Le père Julien de Mayorga mourut le 10 de Novembre 1736, dans un âge fort

avancé. Il avoit fondé en 1707 la mission de Saint-Joseph de Commondu, & la gouverna en paix pendant plus de vingt-neuf ans ; il n'est donc pas étonnant que les Indiens, les Pères & les soldats l'aimassent cordialement, à cause de ses vertus & de ses talens extraordinaires.

Aussitôt après la mort de ce Père, le Gouverneur changea de conduite, & commença à mettre en pratique le conseil que les Missionnaires lui avoient d'abord donné ; savoir, d'intimider les Indiens par quelque coup d'éclat, l'assurant qu'ils regarderoient ensuite sa volonté comme une loi. Ils ajoutèrent que cette méthode étoit moins dangereuse que la douceur, ou que de les attaquer par corps détachés ; & que dès qu'il les auroit une fois intimidés, ils viendroient implorer sa clémence, & l'en remercier avec la plus vive reconnoissance. Il fut donc chercher les Indiens, & eut le bonheur de les engager dans une action générale, dans laquelle ils furent entièrement défaits. Leur opiniâtreté & leur insolence s'accrurent à un tel point dans les deux

premières années, qu'au lieu de se rendre ou de faire des propositions de paix, ils continuèrent leurs hostilités, jusqu'à ce que le gouverneur les forçât à une seconde bataille, dans laquelle ils ne se conduisirent pas mieux que dans la première. Ils se soumirent peu de tems après, & implorèrent sa clémence de la manière la plus soumise; mais le Gouverneur leur refusa leur pardon: sur quoi ils lui offrirent de lui livrer les chefs de la dernière révolte, qui avoient le plus de part au meurtre des Missionnaires & des soldats. Ils tinrent leurs paroles; mais par une clémence mal entendue, il se contenta de les bannir sur la côte de la Nouvelle-Espagne. La Justice divine la désapprouva, & ne permit point que cette révolte demeurât impunie: car les Indiens méprisant la foiblesse des soldats qui les gardoient, ayant voulu se rendre maîtres de la barque, les soldats furent obligés de faire feu sur eux, & les tuèrent presque tous. Les deux scélérats, qui avoient les premiers porté les mains sur les Pères, furent du nombre de ceux qui échap-

pèrent , mais ils firent tous deux une fin tragique. L'un fut tué la première année de son bannissement , & l'autre ayant voulu grimper sur un palmier , tomba parmi des rochers , se brisa tout le corps ; & expira avec toute la méchanceté d'un apostat.

Sur ces entrefaites, Philippe V sur la représentation & la demande que lui firent les pères Pierre Ignace Attamisano , & Bernard Lozano , agens pour la province de la Nouvelle-Espagne , fit expédier une nouvelle cédule au Viceroy , lui enjoignant expressément d'établir une nouvelle garnison dans la partie méridionale de la Californie , conformément aux instructions qu'il avoit envoyées quelques années auparavant au Marquis de Casa-Fuerte , pour que , sous sa protection on pût rétablir les missions qui avoient été détruites , & protéger le christianisme : l'autorisant en même tems à prendre toutes les mesures qu'il jugeroit pouvoir contribuer à l'avancement de la conquête. Le Gouverneur de Cinaloa eut ordre , en conséquence , d'établir une nouvelle garnison à la

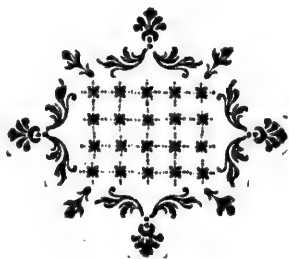
baie de la Paz ; mais dans la suite , lorsqu'on vint à sentir l'importance dont il étoit d'avoir un port pour le galion des Philippines , on jugea qu'il valoit mieux l'établir au cap Saint-Lucas. On ordonna pareillement que les soldats de la garnison ne seroient point choisis par les Pères , & ne dépendroient d'eux en aucune façon ; & en outre qu'ils ne seroient point subordonnés au Capitaine de la garnison de Lorette , mais seulement au Viceroi. La personne que le Gouverneur nomma pour capitaine , fut Don Bernard-Rodrigue Lorenzo , fil du capitaine vétérant de la garnison de Lorette , Don Etienne-Rodrigue Lorenzo , lequel étant né & ayant été élevé dans la Californie sous les yeux de son digne père , possédoit cette piété , cette prudence , ce courage & cette connoissance du pays qui dans ce tems-là étoit particulièrement requise dans le capitaine de cette garnison. Il avoit sous lui trente soldats ; il en plaça d'abord dix au nouveau camp de Saint-Joseph del Cabo ; dix à la mission de la Paz , & dix à celle de Saint-

Jago de los Coras. Mais sur le soupçon qu'on eut qu'il déferoit trop aux ordres des Pères , on le déroba peu de tems après , & l'on nomma en sa place Don Pedro Alvarez de Acevedo, L'agent de la Californie au Mexique , protesta contre cette indépendance , comme contraire aux ordres du Roi , lesquels portoient qu'on ne changeroit rien au gouvernement de cette péninsule. Cette protestation n'apporta aucun changement aux ordres du Viceroy , qui avoit été l'auteur du dernier réglement. Son Excellence fit cependant une augmentation de cinq soldats , à l'ancienne garnison de Lorette : au moyen de quoi elle se trouva aussi forte que celle qu'on venoit d'établir au cap Saint-Lucas. Il voulut en même tems que le capitaine & les soldats fussent entierement indépendans des Pères ; & en leur permettant de les escorter en cas de besoin , il ne permit ni au supérieur ni au visiteur de la Californie d'exercer aucune autorité sur eux , ni qu'ils se mêlassent d'enrôler , de renvoyer , ni de payer les officiers , les ouvriers , les soldats,

ni

ni les matelots : au moyen de quoi les Pères furent déchargés de ce soin pendant huit mois. Mais cette indépendance occasionna les plus grands désordres. On abandonna les Pères dans leurs missions, leurs visites & leurs expéditions ; on négligea la discipline militaire, on opprima les nationaux pour les obliger à pêcher des perles, & l'on commit une infinité de violences sur plusieurs particuliers de la Nouvelle-Espagne. En un mot, on commit tant de désordres dans la Californie, tout y étoit dans une si grande confusion, que peu s'en fallut qu'on ne perdît entièrement le pays, par la faute des garnisons qu'on avoit établies pour sa sûreté ; & si les Californiens ne se révoltèrent point contre les Pères, ils en furent redevables à la Providence. Ces procédés irréguliers occasionnèrent tant de plaintes, que le Viceroi fut obligé de changer de sentiment, & que se conformant au plan de ses prédécesseurs, il congédia le capitaine de la garnison du cap Saint-Lucas, qui avoit été nommé par le Gouverneur de Cinaloa ; & ordonna

qu'elle ne seroit commandée que par un lieutenant subordonné au capitaine de Lorette : que lui & ses soldats dépendroient à l'avenir du père Visiteur , & que tout seroit rétabli sur l'ancien pied.



SECTION XXI.

Rétablissement de la mission du midi. Excellentes mesures prises par Sa Majesté Philippe V. pour l'avancement de la conquête. Ferdinand VI, les ratifie toute leur étendue.

AUSSITOT après que les Pericues ou Uchities, les Guaicuros & les Coras eurent été soumis par le zèle & le courage du Gouverneur de Cinaloa, & que l'on eut établi la nouvelle garnison de Saint-Lucas, la Société nomma des nouveaux Missionnaires pour rassembler les membres dispersés de leurs Eglises, sur-tout dans les districts qui avoient été teints du sang des deux fidèles Missionnaires, pour fonder & régler les quatre missions du Pilar dans la baie de la Paz, de Sainte-Rose dans celle de Las Palmas, de Saint-Joseph près du cap Saint-Lucas, & de San-Jago de los Coras. Le père Antoine Tempis fut envoyé dans la

dernière , & fit tant par ses travaux infatigables , qu'il rassembla les Indiens , & les gouverna jusqu'à sa mort avec une assiduité exemplaire. C'étoit une personne d'une vertu solide , uniforme & sublime , qui cultiva fidèlement la vigne de son maître.

Le Viceroi par ses lettres du 23 d'Avril 1735 , & du 10 d'Avril 1737 , informa Sa Majesté Philippe V de la révolte des Indiens , & des suites qu'elle avoit eues. La Société elle-même se vit dans la nécessité d'importuner Sa Majesté sur le même sujet , & de la conjurer de sauver une mission qu'elle avoit jusqu'alors honorée de la protection royale. Ces lettres produisirent un très-bon effet.

Le rétablissement des missions que les Indiens avoient ruinées , exigeoit des dépenses auxquelles le produit de leurs terres , ni le revenu de leurs fonds ne pouvoient suffire ; & en outre elles avoient été épuisées par les charges extraordinaires qu'avoit occasionnées la révolte dont on vient de parler. Cependant malgré ces difficultés , on vint à bout de rétablir les

affaires de la Californie. Philippe V ayant appris ce qui s'étoit passé, ordonna non seulement d'établir une nouvelle garnison, mais signa encore le 2 d'Avril 1743, un ordre qui portoit que les dépenses occasionnées par la révolte seroient prises sur le trésor royal; & enfin, que le Conseil des Indes prendroit les mesures les plus efficaces pour réduire entièrement la Californie. Ce système, de même que les mesures nécessaires pour son exécution furent adoptées avec beaucoup de zèle par Don Joseph Carvaral de Lancastre, pour lors président dudit Conseil, secrétaire d'Etat & chevalier de la Toison d'or, lequel fit sur le champ examiner les mémoires qu'on avoit envoyés en Cour au sujet de la Californie. Il sentit aussitôt l'importance de cette conquête, les difficultés qui la retardoient, & les mesures qu'il convenoit de prendre pour la faire réussir. Il n'en resta pas là, & engagea Sa Majesté à expédier les ordres les plus positifs pour les mettre en exécution. En conséquence, on envoya le 13 de Novembre 1744, un

ordre au Comte de Fuen-Clara , Viceroy du Mexique , avec des lettres pour différens Particuliers , pour avoir des nouvelles informations sur différens points importans ; sur quoi le père Christophe Escobar de Llamas , provincial du Mexique , envoya une relation circonstanciée de ce qui s'étoit passé , datée du 30 de Novembre 1745 , laquelle arriva à Madrid aussitôt après l'avènement de Sa Majesté Ferdinand VI au trône d'Espagne , le 9 de Juin 1746. Ce Prince , qui avoit hérité du zèle & de la magnanimité de son glorieux père , sur le rapport de son Conseil , appuyé du Marquis de la Ensenada , pour lors secrétaire d'Etat & des Indes , expédia une nouvelle cédula plus ample que la première , & adressée au Viceroy de la Nouvelle-Espagne , que je vais insérer ici , comme un monument illustre des intentions augustes & du zèle ardent de ces deux Monarques ; de la prudence , de la pénétration & de la sagesse de leur Conseil ; de la connoissance , de la prudence , de la piété , de l'activité & des grandes vues de leurs Ministres ,

L E R O I.

Don Juan Francisco de Guemes & Horcasita , Lieutenant général de mes armées , Viceroi , gouverneur & capitaine général des provinces de la Nouvelle-Espagne , & président de mon audience royale résident dans la ville de Mexico : On envoya le 13 de Novembre 1734 , à votre prédécesseur dans ces emplois , le comte de Fuen-Clara , un ordre conçu en ces termes :

L E R O I.

« Comte de Fuen-Clara , mon
 » cousin , chevalier de l'Ordre de
 » la Toison d'or , gentil homme de
 » ma chambre , gouverneur & capi-
 » taine général des provinces de mon
 » royaume de la Nouvelle-Espagne ,
 » & président de mon audience royale,
 » résident dans ma ville de Mexico.
 » L'archevêque Viceroi votre prédé-
 » cesseur dans ces emplois , m'ayant
 » par une lettre du 23 d'Avril 1735 ,
 » & par une autre du 10 du même
 » mois 1737 , envoyé un détail de

» ce qui s'est passé dans la révolte des
» Indiens des nations appelées *Pericues*
» & *Guaicura* dans la province de
» Californie, des mesures qu'on a prises
» & des dépenses qu'on a faites pour
» les soumettre & les faire rentrer dans
» la tranquillité où elles se trouvent
» actuellement par la bonne conduite
» du gouverneur de Cinaloa. Ces Mé-
» moires ont été présentés à mon Con-
» seil des Indes pour en délibérer,
» ensemble avec l'origine, les progrès
» & l'état présent de la conquête spi-
» rituelle & temporelle de ladite pro-
» vince de Californie; & ayant, à la re-
» quête du père Attamirano de la So-
» ciété de Jesus, & agent général
» pour les provinces dans les Indes,
» & particulièrement des missions de
» son Ordre dans la Californie, ap-
» prouvé les mesures qu'on a prises &
» les dépenses qu'on a faites pour les
» réduire, comme je vous l'ai signifié
» dans ma lettre du 2 d'Avril de l'an-
» née dernière, on a jugé à propos,
» en attendant les mémoires & les
» instructions relatives à ces lettres,
» qu'on attend journellement de la
Californie

» Californie , de délibérer dans mon
 » susdit Conseil sur les mesures qu'il
 » convient de prendre pour l'entier ac-
 » complissement de la réduction & de
 » la conquête en question : laquelle a
 » été tentée depuis l'année 1523 , pre-
 » mierement par Don Ferdinand Cor-
 » tez , marquis del Valle , premier vi-
 » ceroi de ces provinces ; & depuis ,
 » par quelques-uns de ses successeurs
 » & par divers particuliers en diffé-
 » rens tems. Et quoiqu'il en ait cou-
 » té de grandes sommes à mon trésor
 » royal , cependant cette entreprise
 » n'a jamais eu d'effet, à cause des mal-
 » heurs qu'on a éprouvés , & des dif-
 » ficultés insurmontables qu'on a ren-
 » contrées , quoiqu'on fût porté à cette
 » conquête par l'appât flatteur de la
 » pêche des perles. Sur le rapport qui
 » m'a encore été fait de la docilité des
 » naturels du pays , & de l'inclination
 » qu'ils ont d'embrasser notre sainte
 » religion , & un genre de vie civilisé
 » ainsi que l'ont confirmé les mission-
 » naires Jésuites , entr'autres les pères
 » Jean Marie de Salva-Tierra & Eu-
 » sèbe François Kino , dans l'année

» 1698 , & plus particulièrement le
» père François Piccolo dans l'année
» 1716 : lesquels m'ont représenté que
» par le zèle infatigable des religieux
» de la Société de Jesus , les seuls qui
» se soient dévoués à ce service recom-
» mendable , & à l'aide des contribu-
» tions des fideles , ces missions & ces
» conversions étoient déjà fort avan-
» cées ; j'ai fourni de mon trésor royal
» un subside annuel de 13000 piaftres
» depuis l'année 1703 , dans la vue
» principalement de défrayer les dé-
» penfes d'un corps de soldats pour
» les missions , & payer les officiers &
» l'équipage de la barque destinée
» à transporter les Missionnaires de la
» côte de Cinçloa dans la Californie :
» sur quoi mondit Conseil des Indes
» ayant revu & examiné avec la plus
» grande diligence & la plus exacte
» ponctualité les différens articles rela-
» tifs à ce chef , de même que les rap-
» ports des auditeurs , en présence du
» fufdit père Pierre-Ignace Attamirano
» & autres personnes judicieufes de
» cet Ordre , & verfées dans ces con-
» versions: Oûi le rapport de mon Sol-

» liciteur sur le tout, on m'a représenté
 » dans mon Conseil du 12 de Mai de
 » cette année, qu'il étoit de la der-
 » nière importance que l'on prît im-
 » médiatement les mesures les plus
 » efficaces pour faire rentrer ladite pro-
 » vince de Californie dans le sein de
 » l'Eglise, & sous ma domination: que
 » cette entreprise avantageuse, quoi-
 » que vigoureusement appuyée du zèle
 » catholique de mes glorieux prédé-
 » cesseurs, & par les vicerois de ces
 » provinces, avoit si souvent échoué,
 » qu'on n'étoit pas maître d'un pied
 » de terre dans cette vaste contrée,
 » & que pour y réussir plus efficace-
 » ment, il falloit établir pour base fon-
 » damentale de cette conquête la con-
 » version des Indiens à notre sainte
 » religion, en la confiant aux missio-
 » naires Jésuites, qui ont fait de si
 » grands progrès parmi eux & parmi
 » toutes les nations infidelles dont ils
 » ont pris la conduite dans toute l'é-
 » tendue de l'Amérique; & en outre
 » fonder dans tous les ports que l'on
 » rencontreroit dans les contrées voi-
 » sines, une colonie espagnole avec un

» fort & une garnison , & dans le cen-
» tre de chaque province , une ville
» espagnole pour tenir en bride les
» Indiens & servir de retraite aux Mis-
» sionnaires en cas de révolte. Et com-
» me le transport des familles de ce
» royaume dans ces colonies espagnoles
» occasionneroit bien des difficultés &
» des dépenses , indépendamment du
» besoin qu'on peut en avoir pour
» d'autres établissemens , on a trouvé
» à propos que ces émigrations se fis-
» sent de la ville de Mexico & des
» provinces voisines ; sur quoi nous at-
» tendons les rapports & les informa-
» tions que nous avons demandés pour
» nous déterminer là-dessus. Le Con-
» seil m'a encore représenté que pour
» réduire plus promptement les Indiens
» des Californies , il seroit à propos
» que les missionnaires Jésuites en-
» trassent dans la province du côté op-
» posé à celui par lequel y font entrés
» ceux qui s'y trouvent actuellement ,
» c'est-à-dire , par la partie du nord
» où cette province confine avec le
» continent ; vu qu'on a découvert ,
» & qu'on assure que la province de

» Californie n'est point une île , com-
 » on le croit communément , mais une
 » terre ferme , qui confine du côté du
 » nord avec celle du Nouveau-Mexi-
 » que : car au moyen de ces mesures ,
 » les peuples qui l'habitent se trouve-
 » roient enfermés ou comme isolet ,
 » sans aucun passage ou communica-
 » tion dans les terres des autres sau-
 » vages Indiens ; au moyen de quoi ,
 » les Missionnaires s'avançant le long
 » de leurs différens départemens vers
 » le centre du pays , on abrégeroit
 » beaucoup la réduction totale de
 » la province. Mais pour exécuter
 » ce projet , on croit qu'il est d'une
 » grande conséquence qu'il y ait deux
 » Missionnaires dans les missions de
 » tous les départemens d'Indiens qu'on
 » a déjà réduits , & qu'il est absolu-
 » ment nécessaire de pousser la con-
 » quête dans les contrées contiguës aux
 » Indiens qu'on n'a pas encore soumis ,
 » vu qu'indépendamment des avanta-
 » ges communs à tous , un des Missio-
 » naires venant à passer dans les terri-
 » toires des Infidèles pour les conver-
 » tir , les cantons habités ne seroient

» point privés des instructions nécessaires, & auroient toujours chez eux
» une personne intelligente & en état
» de veiller sur tous les mouvemens
» qui tendent à la trahison ou à la ré-
» volte, ce qu'on auroit toujours à
» craindre, si ces peuples étoient abandonnés à eux-mêmes.

» Il convient encore d'établir sur
» toutes les frontières des pays qu'on
» a réduits, une garde de soldats tant
» pour la sûreté des Missionnaires &
» des Indiens, que pour escorter les
» Missionnaires dans les territoires des
» Infidèles, lesquels soient toujours
» sous la direction des Religieux, &
» n'agissent que par leurs ordres, de
» peur que par des châtimens indiscrets
» ou des courses imprudentes, ils n'alarment les Indiens. On espère par
» cette méthode de faire de grands
» progrès dans les districts où l'on a
» établi des missions. On juge encore
» à propos pour hâter la conquête de
» cette province avec le secours des
» missions, qu'on les étende vers le
» midi, mais dans un sens opposé,
» pour qu'elles se rencontrent avec

» celles du nord ; & pour que les me-
 » sures susdites puissent aisément se pra-
 » tiquer dans les missions du même
 » ordre établies dans les montagnes
 » des Pimas & dans la province de So-
 » nora , on doublera les Missionnaires
 » dans tous les districts convertis , qui
 » confinent avec les Infidèles , en leur
 » donnant la garde spécifiée ci-dessus.
 » Au moyen de quoi les Missionnaires
 » établis dans les montagnes des Pimas
 » continuant à réduire les nations des
 » Cacomaricopas & des Yumas , qui
 » confinent avec la rivière du nord ,
 » qu'on appelle aussi *Colorado* , près de
 » l'endroit où elle se jette dans le golfe
 » de Californie : les Jésuites espèrent
 » suivant les premières relations qu'ils
 » qu'ils ont données , de trouver un
 » accueil favorable chez ces nations ,
 » & fondant un village des Indiens con-
 » vertis sur les bords du même Colora-
 » do , ils pourront aisément passer sur
 » l'autre côte de la Californie , où après
 » avoir réduit les Hoabonomas & les
 » Bajiopas , qui sont des peuples très-
 » dociles & très-traitables , ils pour-
 » ront y fonder un autre village pour

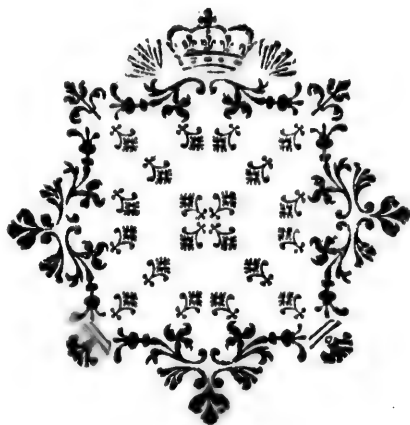
» assurer le passage des deux côtés de
» la rivière , & établir une communi-
» cation avec la terre ferme ; s'avan-
» çant de-là vers le midi , à travers la
» Californie , jusqu'aux anciennes mis-
» sions. Quant à la garde que l'on
» demande pour les Pimas monta-
» gnards , on juge que le détachement
» posté à Terrenate , ou l'autre qui
» est à Pitiqui suffiront , vu qu'il paroît
» par le rapport de Don Augustin de
» Vildosola , gouverneur de la pro-
» vince de Cinaloa , que tous les deux
» ne sont point nécessaires : cependant
» pour plus grande sûreté , on pourra
» faire passer le détachement de Pitiqui
» à Terrenate , & envoyer celui-ci aux
» missions des Pimas montagnards ; au
» moyen de quoi , on pourra fournir
» une garde convenable aux nouvelles
» & aux anciennes missions de la Ca-
» lifornie , sans qu'il en coûte davan-
» tage à mon trésor royal. Le même
» Conseil m'a encore représenté qu'en-
» core que les dépenses des Mission-
» naires ayent augmenté , on doit se
» souvenir que par une cédula de 1702
» on donna ordre d'assister les Missio-

» naires de la Californie dans tout ce
 » qui pouvoit contribuer à leur sou-
 » lagement & aux progrès de l'ouvrage
 » qu'ils avoient entrepris ; & par un
 » autre de 1723 , que les religieux
 » actuellement en place , ou qui passe-
 » roient dans la suite dans la Califor-
 » nie , eussent le même salaire que
 » ceux de leur ordre , & fussent payés
 » régulièrement & ponctuellement ;
 » on ne les a point exécutés jusqu'ici ,
 » & que cependant ces missions n'ont
 » occasionné aucune dépense , & n'ont
 » reçu ni appointement ni salaires :
 » les quinze missions qui sont actuel-
 » lement dans la Californie s'étant sou-
 » tenues sans qu'il m'en ait rien coûté ,
 » par les libéralités de plusieurs parti-
 » culiers , obtenues par le zèle & les
 » bons offices des religieux de l'ordre.
 » Comme donc les moyens qu'on pro-
 » pose sont peu dispendieux , eu égard
 » à l'avantage prodigieux qui doit en
 » résulter , il convient que tous ces
 » ordres ou tels autres qu'approuve-
 » ront les Jésuites , lesquels connois-
 » sent mieux le pays , & desquels j'at-
 » tends de plus amples informations ,

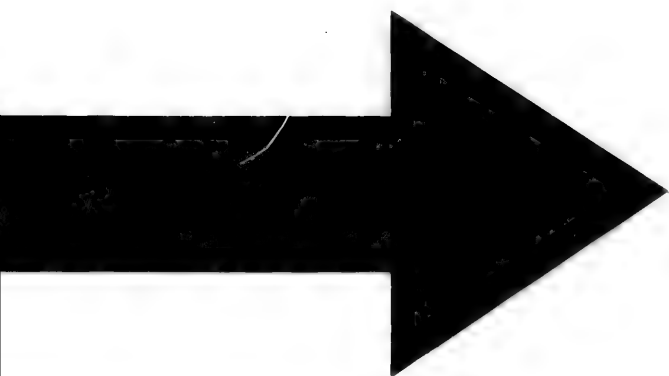
» soient exécutés ; & que dès à présent
» même on leur fournisse de mon
» trésor royal les sommes nécessaires
» pour l'exécution de cette entreprise ,
» & que l'on augmente le nombre des
» missionnaires Jésuites : étant néces-
» faire qu'il y en ait deux dans cha-
» que district conquis , qui confine
» avec les Indiens infidèles.

» Enfin , pour assurer la subor-
» dination , on remettra la paye des
» Soldats aux Missionnaires , pour
» qu'ils la reçoivent de leurs mains :
» Voulant , au cas qu'un soldat soit
» d'un caractère turbulent , ou se con-
» duise mal , que les Missionnaires
» puissent le renvoyer , & en prendre
» un autre à sa place , vu que faute
» de ces précautions & de quelques
» autres , dont quelques habiles Mis-
» sionnaires m'ont instruit relative-
» ment à ces provinces , les soldats par
» leur mauvaise conduite , ont extrê-
» mement retardé la réduction des In-
» diens , qu'il est nécessaire de tenir
» dans la crainte & le respect , pour
» les empêcher de tramer aucun com-

» plot, les traitant néanmoins avec
» douceur, pour dissiper leurs soup-
» çons & leur méfiance, leur faire
» goûter les instructions qu'on leur
» donne, & les civiliser.







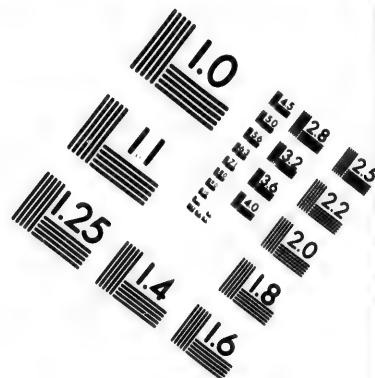
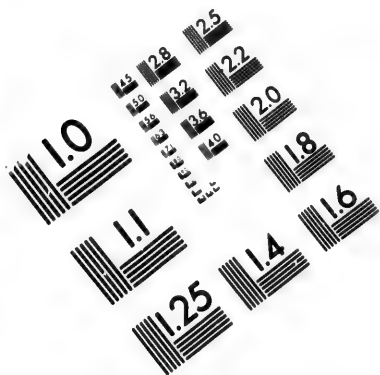
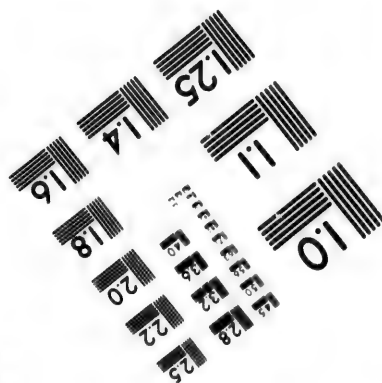
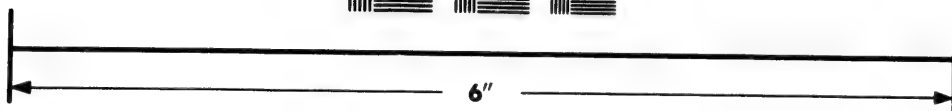
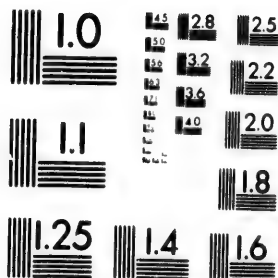


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER N.Y. 14580
(716) 972-4503

18 20 22 25
28 32 36 40

10

SECTION XXII.

Préparatifs faits au Mexique en exécution des ordres du Roi. Tentatives pour pénétrer dans la province de Maqui. Le père Sedelmayer se rend sur les rivières Gila & Colorado. Reconnoissement de la Californie jusqu'à ces rivières. Expédition du père Coursai contre les Apaches. Dernières relations des missions de la Californie, de Sonora & de Pimeria jusqu'en 1752.

LES ordres que je viens de rapporter causèrent beaucoup de satisfaction à plusieurs habitans du Mexique, qui les regardèrent comme un témoignage authentique de la piété, de la prudence & de la magnanimité du Monarque, & de son attention pour le bien public.

J'ai déjà observé que le père Eusèbe-François Kino fut reconnoître toute la contrée du nord entre la province de Sonora & les rivières Gila & Colorado, & la partie occidentale

du golfe de Californie , & qu'il trouva la côte entièrement peuplée d'Indiens la plupart infidèles ; qu'il lia amitié avec plusieurs nations de ces vastes contrées , à l'exception des Apaches : qu'il en forma des villages , qu'il bâtit des églises , qu'il batifia plusieurs milliers d'Indiens ; qu'il en disposa un plus grand nombre à recevoir la foi , & qu'il demanda un renfort de Missionnaires pour cueillir la moisson qui étoit mûre pour la faux de l'Evangile. On a vu encore que Philippe V pourvut à l'entretien de huit Missionnaires qui devoient être employés dans la province de Pimeria , & dans ceux de ses districts qui avoient déjà été réduits par le père Kino ; mais que par les obstacles qui ne sont que trop ordinaires au Mexique , lorsqu'il s'agit de dépenses de cette nature , on n'accorda des assignations que pour quatre Missionnaires. Après la mort du père Kino , arrivée en 1710 , les progrès immenses que ce père avoit faits par son zèle infatigable pour réduire ces nations , n'aboutirent à rien. Le père Jean - Antoine Baltasard , des

mémoires duquel je me suis servis dans la *troisième Partie, Section V*, & dont je vais encore me servir, se plaint du défaut de payement, dès l'année même qui suivit la mort du père Kino. Tout ce que le père apprit dans sa visite des missions de Sonora & de Pimeria, relativement à la matière que je traite, fut, que le père Augustin de Campos, Missionnaire de Saint-Ignace & compagnon du père Kino, lui survécut vingt-cinq ans, pendant lesquels il l'imita dans ses travaux & son zèle pour sa mission.

Dans l'année 1720, il arriva des nouveaux Missionnaires à la Conception de Caborca & à Tibutama, lesquels s'étant rendus chez les communautés de Saint-Edouard de Baipia, de Saint-Louis de Bacapa, & de Saint-Marcel dans les contrées du nord, trouvèrent une grande défection parmi les Indiens; les petites églises bâties par le père Kino ruinées, & la culture des plaines fertiles dans lesquelles ils avoient été instruits par cet homme admirable, entièrement négligée. Ces nations sont connues

aujourd'hui sous le nom de *Papagos*, sans que j'aie pu en sçavoir la raison. La dépravation étoit encore plus grande à Guebavi & à Saint-Xavier du Bac, aucun Missionnaire n'y ayant été depuis vingt ans. L'Evêque de Durango Don Benito Crespo, visita ce diocèse immense avec des fatigues inconcevables; & s'apercevant qu'il manquoit d'ouvriers à Pimeria, & qu'il importoit extrêmement de réduire cette province, il pria Sa Majesté d'y nommer trois Missionnaires de plus: sur quoi elle donna les ordres nécessaires pour cet effet. L'an 1731, trois Jésuites s'y rendirent avec quantité de présens que l'Evêque leur donna pour distribuer aux Indiens; au moyen de quoi, on forma dans la haute Pimeria sept missions, dont voici les noms.

1. Notre Dame des Douleurs avec deux villages.
2. Saint - Ignace aussi avec deux villages.
3. Tributama avec neuf villages,
4. Caborca avec quatre villages.
5. Suamca avec plusieurs communautés.

6. Guebavi avec des fermes espagnoles & un nombre considérable d'Indiens,

7. Saint-Xavier du Bac avec quantité d'Indiens.

Le Marquis de Villa-Puente, qui mourut à son retour de Rome, au collège impérial de Madrid, dans le mois de Février 1739, laissa par son testament une somme pour fonder deux autres missions dans la province de Pimeria. Cependant elles n'étoient point encore fondées en 1749, faute de Jésuites dans la province du Mexique, la guerre ayant empêché qu'on n'y en envoyât de la Vieille-Espagne.

Tel étoit l'état de Pimeria sous les sept missions actuellement existantes, & les deux autres qu'on avoit dotées, lorsque dans l'année 1742 il arriva au Mexique un ordre de Philippe V, lequel enjoignoit au Viceroy de recommander à la Société la réduction de la province de Maqui, & de lui fournir du trésor royal tout ce qui seroit nécessaire pour l'exécuter. Les Supérieurs de la Société eussent bien voulu obéir aux ordres de Sa Majesté, mais

mais ils manquoient de sujets pour une expédition aussi scabreuse & aussi éloignée. La province de Maqui confine avec la partie du royaume du Nouveau-Mexique qui est au nord - ouest. Ses habitans avoient été entièrement convertis & réduits par le zèle des Franciscains ; mais ils apostasièrent en 1680 , & après avoir massacré les personnes qui les instruisoient , ils se révoltèrent avec les autres Indiens du Nouveau-Mexique. Cependant les Pères vinrent à bout de rétablir la tranquillité & la religion dans ce royaume : mais malgré tous les soins qu'ils se donnèrent , ils ne purent vaincre l'opiniâtreté des Moquinos , lesquels pendant plusieurs années refusèrent l'offre qu'on leur fit d'aller chez eux. Mais l'espérance qu'on eut de les réduire , joint à l'importance dont il étoit d'assurer le Nouveau-Mexique contre leurs invasions , fut cause qu'en 1723 on donna ordre au marquis de Casa-Fuerte de tenter de réduire les Maqui. Le Viceroy s'aboucha avec l'Evêque de Durango , lequel fut d'avis qu'on devoit confier cette entreprise difficile à la Société.

L'Evêque n'avoit point encore fait sa visite , & ne connoissoit par conséquent point le pays. Les Franciscains pouvoient y entrer du Nouveau-Mexique du côté de l'occident , sans autre obstacle que l'ignorance & la brutalité des Indiens. Mais les seuls endroits par où les Jésuites pouvoient y entrer étoient Sonora & la haute Pimeria. Il est vrai que Maqui est situé au nord des missions de Tibutama , Guebavi & autres de Pimeria ; mais la distance entre Tibutama & la rivière Gila est de 80 lieues , & le pays qui est entre deux , est habité par des Indiens avec lesquels on avoit à la vérité fait la paix , mais dont la plupart étoient des vrais infidèles. Viennent ensuite les Apaches , ennemis implacables des Espagnols & de tous les Indiens qui ont quelque liaison avec eux. Au-delà sont les Maqui , lesquels habitent un pays d'une vaste étendue mais montagneux. Les Jésuites ne pouvoient donc pénétrer directement dans cette province , & par conséquent l'expédition ne pouvoit se faire qu'à travers le pays des Sobaypuris , ou des

Pimas qu'on appelle aujourd'hui *Papagos*, lesquels s'étendent le long de la rivière Gila, jusqu'au pays des Cocomaricopas qui sont des infidèles, & continuellement en guerre avec les Nijoras, qu'ils vendent après qu'ils les ont faits prisonniers aux Pimas, & ceux-ci aux Espagnols. On doit encore se souvenir qu'indépendamment du grand nombre de millions que dirigeoient les Jésuites, dont la plûpart étoient sur les frontières des infidèles, le Viceroi marquis de Valero, les avoit chargé cinq ans auparavant, savoir, en 1718, de réduire la province de Nayarith, laquelle est enclavée dans la Sierra-Madre, & à deux cens lieues de la capitale du Mexique. Leurs travaux eurent un si heureux succès, que le chef de cette nation vint rendre hommage au Viceroi, orné du manteau, du thali, des bracelets, du collier, de la couronne de plumes, & des autres ornemens affectés aux anciens Rois de Chichimeca. Il ne convenoit donc point de différer une réduction aussi importante, de peur qu'ils ne changeassent d'avis, & qu'ils ne se révolta-

sent. Il est vrai que les Franciscains furent aussi employés aux missions de Junta de los Rios , qui sont à deux cens & cinquante lieues au nord-est du Nouveau-Mexique, & qui venoient d'être fondées par le duc de Linares, viceroi du Mexique. Elles étoient également importantes , étant voisines du Mississipi & de la Louisiane. Ces obstacles & plusieurs autres que je passe sous silence, suspendirent les desseins qu'on avoit sur Maqui. Mais sur le nouvel ordre qu'on reçut en 1742 de réduire ce pays , on chargea le père Ignace Keler , missionnaire de Sainte-Marie Suamca, de tenter l'entreprise. Ce Père avoit été plusieurs fois dans les années précédentes jusqu'à la rivière Gila , pour voir ses néophites & pour entretenir l'amitié qu'il avoit liée avec les Indiens qui étoient ennemis des Apaches. Il partit au mois de Septembre 1743 de sa mission avec une foible garde ; un Juge espagnol dont il s'étoit attiré l'inimitié pour avoir protégé les Indiens, n'ayant pas voulu lui en donner une plus forte : ce qui fut cause que l'entreprise échoua. Le

Père arriva sur la rivière Gila, & continua pendant plusieurs jours sa marche vers le nord, jusqu'à certaines communautés dont il ne connoissoit ni la langue ni les habitans. Les Indiens n'eurent point le courage de les attaquer dans le jour; mais ils tombèrent sur eux à la faveur de l'obscurité de la nuit, dans le dessein de les piller, & ils eurent toutes les peines du monde à sauver quelques chevaux pour faire leur retraite, & il y eut un soldat qui fut tué d'un coup de flèche. Le père vouloit cependant continuer sa marche, mais les Indiens qui l'accompagnoient commençant à le laisser, il fut obligé de retourner à sa mission. L'année suivante 1744, on donna ordre au père Jacob Sedelmayer, missionnaire de Tibutama, comme moins exposé aux insultes des barbares, de continuer cette découverte; on lui marqua de prendre des guides, d'envoyer des messages aux Maqui, & au cas qu'il y trouvât des Missionnaires françois, d'exhorter les habitans du pays à leur obéir & de se retirer; & s'il n'y en avoit point,

de reconnoître exactement le pays ; d'en lever la carte , & de faire un journal de son voyage , mais sans trop s'exposer.

Le père partit de sa mission dans le mois d'Octobre ; & après avoir fait quatre-vingt lieues , il arriva sur la rivière Gila , où il trouva six mille Pápagos & à peu près le même nombre de Pimas & de Cocomaricopas , qui habitoient dans différentes communautés. Comme il avoit déjà lié amitié avec eux , il en fut très bien reçu. Il trouva chez eux plusieurs haches & quantité de couteaux que le père Kino leur avoit distribués. Il leur fit part du dessein qu'il avoit d'aller à Maqui ; sur quoi ils lui offrirent de lui montrer le chemin & de l'accompagner. Mais bientôt après ils commencèrent à témoigner de la répugnance pour cette entreprise , & refusèrent à la fin de s'en mêler. La vraie raison qui les obligea d'en agir ainsi , vint en partie de Tibutamás qu'il avoit amenés , & qui manquant de courage , n'étoient pas bien-aisés de le suivre dans un voyage aussi long ; & en partie des Cocomar-

ricopas, qui s'emparèrent des petits présens qu'il avoit apportés pour les Nijoras & les Maquis. Ils craignirent encore que les Espagnols ne se liguassent avec ces deux nations: ce qui, en cas de guerre, les eût mis hors d'état de se défendre, étant situés entre deux; outre que les Cocomaricopas étoient sans cesse en guerre avec les Nijoras. Ajoutez à cela que les Maquis insultoient quelquefois leurs frontières, quoique dans d'autres tems ils vinssent les voir en qualité d'amis. Bien des gens trouveront peut-être ces précautions trop sensées pour des nations aussi sauvages; mais il faut reconnoître en même tems qu'il n'y a point de nation qui n'ait sa politique & ses raisons d'état, & que les hommes se gouvernent bien ou mal, selon que leur esprit est plus ou moins cultivé. Quoi qu'il en soit, le Père tenta toutes sortes de moyens pour poursuivre sa marche, mais il rencontra par-tout des difficultés insurmontables, à moins que d'agir à force ouverte, ce qui étoit contraire aux ordres qu'il avoit reçus, & incompatible avec sa profession.

Mais pour que son expédition ne fût point entièrement infructueuse , du consentement des Cocomaricopas , il reconnut exactement le pays qu'ils habitoient de part & d'autre de la Gila ; il pénétra dans l'intérieur des terres , & s'en retourna sur le Rio Colorado , & dans le pays des Yumas qui étoient ennemis des Cocomaricopas , quoique suivant les apparences , ils fussent une branche de leur nation ; car les Interprètes qui accompagnoient les Pères entendoient parfaitement leur langue. Je n'ai pu avoir ni la relation originale du voyage du père Sedelmayer , ni la carte qui l'accompagnoit. Elles m'eussent été fort utiles pour la composition de la carte qui est à la tête de cet ouvrage : mais on en trouve la substance dans le Théâtre de l'Amérique , & parmi les papiers du père Baltazard , dont j'ai parlé ci-dessus , dont le fonds est le même , ayant été écrits par des gens qui avoient eu ces mémoires , & qui en ont fait un très-bon usage. Il consiste par les uns & les autres que les Apaches habitent près de la source de la Gila , & qu'à quel-
que

que distance au-dessous, cette rivière se joint avec l'Azul que l'on croit sortir des montagnes & qui arrose la contrée agréable & fertile des Nijoras, jusqu'à son confluent avec la Gila. A douze lieues de-là vers le nord-est, est la rivière de l'Assomption, qu'on a découverte depuis peu, laquelle est composée de deux rivières; savoir, le Salado & le Verde, qui dans leur cours vers la Gila arrosent une plaine agréable & fertile, habitée par les Cocomaricopas, lesquels sont séparés des Pimas par un désert, quoiqu'ils leur soient unis par les liens du sang. Leur royaume est borné à l'occident par un pays désert & montagneux, qui confine avec les communautés des Yumas, qui vivent le long du Rio-Colorado, mais au-dessous du confluent avec la Gila. Les Cocomaricopas traversent ce désert pour se rendre sur le Colorado, quoique le chemin soit plus court par leur confluent.

Ils conduisirent le père Sedelmayer à travers ce désert; mais il ne paroît pas qu'il ait vu le confluent de ces rivières, comme le fit le père Kino, qui

lui donna le nom de Saint-Denys. Il n'a point connu non plus les Achedomas, qui, suivant le père Kino, habitent sur sa rive opposée, au nord de sa jonction avec le Colorado. Les Yumas, quoique leur idiome diffère très peu de celui des Cocomaricopas qui habitent sur la Gila, sont leurs ennemis déclarés : mais il y a sur la rive occidentale du Colorado quelques communautés de Cocomaricopas alliées avec celles de la Gila, lesquels habitent une vallée de trente-six lieues de long, fertile & agréable pendant l'espace de neuf lieues, laquelle produit des haricots, des citrouilles, des melons, & d'autres plantes potagères, par le soin qu'ils ont de l'arroser. Ils virent dans cet endroit quelques Indiens qui traversoient la rivière en bateaux avec leurs familles & des provisions, dans lesquels il trouva la politesse & la libéralité que le père Kino leur attribue. Les Yumas parurent d'abord surpris de cette visite, n'en ayant reçu aucune depuis le tems de ce Missionnaire. On comprit par ces relations, qu'en établissant sept

à huit missions le long de la Gila, deux chez les Cocomaricopas du Colorado, une chez les Sobaypuris, & une autre à Saint-Ambroise de Bufanio, conjointement avec celles qu'on avoit déjà fondées dans la haute Pimeria, on pouvoit entièrement réduire les nations des Pimicas, des Papabotas ou Papagos.

Les Pères résolurent unanimement de tenter cette réduction, d'autant plus qu'elle ouvroit un passage chez les Maquis, & qu'elle servoit de barrière contre les hostilités continuelles des Apaches. En conséquence, ils jugèrent à propos que le père Sedelmayer se rendît au Mexique, ce qu'il fit avec plaisir, quoique ce voyage fût de cinq cens lieues. Il eut le plaisir en arrivant dans cette capitale, de voir que le Provincial dressoit le rapport que Sa Majesté avoit demandé touchant les missions de Pimeria & de la Californie, & que ses sentimens & ses projets s'accordoient avec les siens, avant même de l'avoir entendu, mais plus encore lorsqu'il lui eut montré la solidité de ses propositions, par

l'exposé qu'il lui fit des découvertes qu'il venoit de faire. Le Provincial, à l'aide des rapports qu'on lui avoit fait touchant la Californie, & des nouvelles qu'il reçut au sujet de Pimeria, dressa son rapport avec toute la clarté possible & avec la candeur que méritoit l'intention du Monarque. Comme ce rapport ou ce mémoire entroit dans plusieurs détails dont j'ai déjà suffisamment parlé, je me contenterai d'en donner ici un extrait.

Le Provincial observe d'abord qu'on ne peut fonder aucune colonie espagnole sur la côte de la Californie, ni dans l'intérieur du pays, & que les Pères n'ont pu y réussir pendant l'espace de cinquante ans, à cause de la stérilité extrême du pays dont il décrit les qualités; & que dans la nécessité où ils sont de nourrir la plus grande partie des habitans, ils n'ont pas assez des productions de leurs terres, ni des contributions des missions qui sont sur la côte opposée, ni de celles qu'on tire par les quatre rivières de Cinaloa; Que quoique le sol de Monterey & du cap Mendocino, soit plus

fe
ré
ca
fu
qu
ce
na
po
les
de
de
qu
sec
ré
ori
eff
par
fio
da
pa
nu
on
cri
est
pre
tée
n'a
&

fertile ; il feroit difficile de tenter la réduction du côté du nord , tant à cause de fa stérilité , que du défaut de sujets ; & que c'est la raison pour laquelle les quinze missions , à commencer de celle de Saint-Ignace , confinant avec les pays des infidèles , n'ont point de station fixe. Que d'ailleurs les missions ne peuvent trop s'éloigner de la garnison , ni s'étendre le long de la côte occidentale de la mer , parce qu'elles ne pourroient recevoir aucun secours , qu'après avoir préalablement réduit les nations qui sont sur la côte orientale du golfe ; & que pour cet effet , il étoit nécessaire de commencer par s'assurer le transport des provisions de la côte opposée de Caborca dans le continent de la Nouvelle-Espagne , qu'on n'avoit jusqu'alors reconnue que très-superficiellement , & dont on n'avoit fondé ni les ports ni les criques. Il observe encore que la côte est fort escarpée , qu'on n'y trouve presque point d'eau , qu'elle est habitée par les Seris & les Tepocas qu'on n'a point encore entièrement réduits ; & que la ville de Caborca étant à vingt-

deux lieues dans le pays , il falloit une seconde barque , la première étant employée à transporter de Matanchel & d'Yaqui à Lorette & à la Paz , les appointemens , les provisions nécessaires pour la mission , & les productions de Cinaloa ; & que par conséquent , il n'étoit pas possible qu'on s'en servît à faire ce transport dans la partie intérieure du golfe qui est extrêmement orageuse. Il observe en troisième lieu , qu'il est nécessaire d'augmenter la garnison de Lorette , trente soldats ne suffisant point pour garder des établissemens aussi éloignés , la première mission que l'on devoit fonder se trouvant près de cinquante lieues au nord de Saint-Ignace ; que tout étoit possible au Roi , mais que cela l'engageroit à de grandes dépenses. Les choses étant telles qu'on vient de le dire , il veut qu'après avoir secouru la Californie , on réduise la haute Pimeria , comme une contrée de facile accès , unie , bien peuplée , & très-fertile entre le Gila & le Colorado. Car , comme la basse Californie ne peut subsister sans Cinaloa , de même la haute ne peut

se p
faci
qu'
No
Ap
ré
tou
la
la d
deu
cél
les
ven
aug
tan
fior
Mi
pèr
rop
tre
da
vet
fui
ét
ve
au
nu

se passer de Pimeria. Cette conquête faciliteroit celle de Maqui , au cas qu'elle ne réussit point du côté du Nouveau-Mexique , contiendrait les Apaches , ou du moins rendroit leur réduction plus aisée. Pour cet effet , tout ce qu'il demandoit , eu égard à la Société , étoit qu'on lui accordât la démission qu'elle avoit faite des vingt deux missions qui étoient dans le diocèse de Durango , d'autant plus que les Indiens étoient parfaitement convertis & réduits en villages ; que l'on augmentât le nombre des Jésuites , tant pour pouvoir desservir les missions restantes , que pour doubler les Missionnaires sur les frontières ; que le père Général permît à quantité d'Européens qui desiroient avec passion d'être employés aux missions , de passer dans la Californie ; qu'il fît de nouveau reconnoître le golfe par les Jésuites , pour s'assurer si la Californie étoit véritablement contiguë à la Nouvelle-Espagne , vu qu'on en doutoit au Mexique , quoique la chose fût tenue pour certaine en Europe.

Le Père observoit que les missions

établies étant éloignées de près de six cens lieues du Mexique , les trois cens piaſtres qu'on leur avoit accordés ne ſuffiſoient pas , ſur-tout au commencement , vu qu'il en coûtoit la moitié de cette ſomme pour le tranſport des proviſions ; qu'on ne pouvoit point employer la garniſon de Pitqui dans l'expédition qu'on ſe propoſoit de faire ſur le Colorado : & qu'encore que les nations Yaqui & Maya fuſſent pour lors tranquilles , cependant , que comme les meſures qu'on avoit priſes pour les pacifier leur avoient déplu , il pouvoit fort bien ſe faire qu'elles ſe révoltalſſent de nouveau après que la garniſon ſeroit partie. Cette garniſon confine au midi avec les Yaquis , au nord avec les Seris & les Tepocas , qui ſont ou infidèles ou imparfaitement réduits ; & quoique le père Salva-Tierra les ait civilifés , & que les Miſſionnaires en aient batifé pluſieurs , ils ſont encore ſi jaloux de leur liberté & de leurs coutumes , que les Miſſionnaires n'ont encore pu les leur faire oublier ; de ſorte qu'on ne peut les incorporer avec les miſſions qu'à force

ouverte. D'ailleurs la stérilité du pays & le défaut d'eau ne permettent point d'y établir des missions ; & par conséquent, il faut que Sa Majesté donne ordre à ses ministres de les engager par des présens à se rendre dans les villages, ou dans une mission que l'on fondera dans quelque canton fertile. Mais il est impossible de savoir si l'on peut faire l'un ou l'autre sans le secours d'une garnison. La suppression de la garnison de Terrenate auroit encore des suites plus dangereuses : car si malgré cette garnison qui a été établie par le Viceroi comme chef de la conquête, les Apaches ont porté l'insolence au point d'envahir la province de Sonora, que ne feroient-ils point si on laissoit cette province sans défense, depuis le Colorado jusqu'à la garnison de Coro de Guachi de Fronteras ? Cela étant, il convient que cette garnison, qui jusqu'ici a été ambulante & sans poste fixe, réside constamment chez les Sobaypuris, dans la mission de Sainte-Marie de Suamca, pour qu'on puisse instruire ces Indiens qui sont en très-grand nombre,

les conduire contre les Apaches , & détacher , s'il le faut , douze ou quinze soldats pour protéger la mission de Saint-Xavier du Bac. Enfin le Provincial étoit d'avis que l'on établît une nouvelle garnison sur les bords de la rivière Gila, dans le territoire des Apaches, qui au lieu de cinquante soldats , fut composée de cent : étant nécessaire , vu qu'elle est dans leur pays & non sur nos frontières , qu'elle fût plus forte , afin qu'il restât quelques soldats dans la garnison pour faire le service & cultiver les terres , tandis que les autres iroient chez l'ennemi pour l'engager à la paix ou le chasser du pays. Au moyen de ces mesures , tous les domaines du Roi se trouveroient enfermés comme dans un cercle , on contiendrait les Apaches , on faciliteroit la réduction des territoires de Maqui , de même que celle du pays qui est entre deux ; & l'on pousseroit la conquête jusqu'au Nouveau-Mexique ; on mettroit à couvert les nations qui habitent le long de la Gila & du Colorado , les Sobaypuris , les Pilmas , les Papagos , les Cocomari-

copas & les Yumas ; on ouvreroit la porte au christianisme de l'autre côté de ces deux rivières : & ce qui n'est pas d'une moindre conséquence , on frayeroit un passage par terre dans la Californie. Il est vrai que l'établissement de cette garnison coûteroit plus que les moyens qu'on propose ; mais tout considéré , on y gagneroit beaucoup , vu que dans peu de tems la plus grande partie des garnisons qui existent actuellement deviendroit inutile , & qu'on pourroit par conséquent les épargner : car cette garnison seule feroit ce que toutes les autres ensemble ne peuvent faire, ainsi qu'on en est convaincu par l'expérience.

Tels furent les principaux articles du mémoire du Père , dont Sa Majesté renvoya l'examen au Viceroi , avec ordre d'agir comme il jugeroit à propos. On trouvera sans doute étrange qu'il ne dise rien en faveur de la Californie ? mais il est bon d'observer , qu'en établissant une nouvelle mission sur la côte du golfe dans le voisinage du Colorado , & en la secondant comme il faut , sur la côte opposée de

Caborca, on eût facilité la communication par terre entre les missions des deux côtes, de même que le commerce de la mission avec la côte de Caborca, pour en tirer des vivres ; sans compter que cette communication des deux côtes du golfe, auroit contribué à réunir les peuples qui habitent sur ses bords, & qu'on eût reconnu par mer les divers canaux, les îles, les rochers, les bancs de sable, les basses & les passages dangereux de Sal-fi-Puedes, & la plupart des Seris & des Tepocas. On auroit civilisé les habitans, & on les eût disposé à rentrer dans la foi par le commerce qu'on auroit eu avec eux ; & ils se seroient soumis au joug de l'Evangile, si au lieu de les chasser par force de leur côte, on eût lié un commerce régulier avec eux, ainsi que le desiroit le père Salva-Tierra, comme on peut le voir *Part. III. Sect. IX.* Ajoutez à cela que les Missionnaires du nord de la Californie, ayant une ou deux barques de plus, un plus grand nombre de soldats à leurs ordres, & pouvant recevoir leurs pro-

visions en droiture de l'autre côte , sans en attendre de Lorette , ce qui expose à des longs délais & à des grandes dépenses , eussent pû pénétrer par où ils auroient voulu , jusqu'au Rio Colorado d'un côté , & au fameux port de Monte-Rey de l'autre. Ensuite de quoi , après qu'ils auroient réduit le pays qui est derrière eux , qui est-ce qui les eût empêchés d'établir à Monte-Rey , ou des Philippines , ou de la Nouvelle-Espagne , une colonie ou une garnison nombreuse ? Quelle facilité n'auroient pas eu les Missionnaires , les soldats & les habitans de la colonie , d'aller de-là au Rio Colorado ou à la Gila , dans le pays des Apaches , des Maquis , ou dans le Nouveau-Mexique ? Mais le Provincial se contenta de proposer la conquête de Pimeria , comme la plus aisée & la moins coûteuse , encore qu'on dût en tirer moins d'avantages que de la simple colonie de Monte-Rey , & de la garnison de cens soldats sur la Gila , dans le pays des Apaches. C'est ainsi que pensoit l'illustre Don Martin Elizacoechea , Evêque de Mechoacan , qui

lorsqu'il occupoit le Siège de Durango, visita son diocèse avec des travaux infinis. Le père Jean-Antoine Baltazard qui avoit parcouru tout ce pays en qualité de visiteur, ajoute qu'en prenant les mesures qu'on vient de dire, outre les avantages susdits, on eût pu, ainsi que le desiroient les pères Kino & Sedelmayer, bâtir une ville dans ces contrées éloignées, laquelle eût cimenté ces conquêtes avec les autres domaines que Sa Majesté possède. Car le pays est si fertile & rempli de tant de riches mines, que la garnison qu'on y auroit établie fût devenue en peu de tems une ville nombreuse, où chaque habitant eût été soldat. D'ailleurs, pourquoi les Apaches envoyant les différens avantages des établissemens qu'on avoit faits dans leur pays, n'auroient-ils pas accepté la paix, ainsi que l'avoient fait les Cochimies autrefois si brutaux & si outrageux, surtout si on les eût traité avec douceur & avec humanité ? Ajoutez à cela l'exemple des Espagnols, qui auroient été obligés de mener une vie vertueuse sous les yeux des Magistrats, sur-tout

Si Sa Majesté eût fait des loix pour réprimer les vices & les abus qui auroient pû se glisser parmi eux.

Pendant que l'on envoyoit ces mémoires à Madrid , & que l'on attendoit au Mexique la résolution de Sa Majesté , le père provincial Escobar , fit tenir par le père Jean-Antoine Baltazard , visiteur général des missions , des lettres circulaires à tous les Missionnaires , par lesquelles on leur marquoit d'envoyer un état abrégé de leurs missions , de leur commencement , de leur progrès & de leur condition actuelle , pour qu'on pût l'envoyer à Sa Majesté. Il leur ordonnoit encore de reconnoître de nouveau par mer les côtes du golfe de Californie , & de pénétrer s'ils le pouvoient jusqu'à la rivière Gila. Les Missionnaires de la Californie dressèrent leurs rapports en conséquence ; & c'est d'eux dont je me suis servi dans la compilation de cet ouvrage. J'ajourerai à ce que j'ai déjà dit , que dans l'année 1745 , les missions , les villages & les Missionnaires de cette péninsule étoient tels que je vais les décrire,

I. Notre - Dame de Lorette , au vingt-cinquième degré trente minutes; garnison royale , & lieu de débarquement. — Le Missionnaire, le père Gaspar de Truxillo.

II. Saint-Xavier. — Le père Michel del Barco. *Ses villages ou villes sont :*

1. Saint-Xavier , au vingt cinquième degré 30 minutes.
2. Sainte-Rosalie , 7 lieues à l'ouest
3. Saint-Michel, huit lieues nord.
4. Saint-Augustin , dix lieues sud-est,
5. Notre-Dame des Douleurs , deux lieues est.
6. Saint-Paul , 8 lieues nord-ouest.

III. Notre-Dame des Douleurs du sud , autrefois Saint-Jean-Baptiste Malibat ou Liqui. — Le père Clément Guillen. *Ses villages sont :*

1. Notre - Dame des Douleurs , au vingt-quatrième deg. trente min.
2. La Conception de N. D.
3. L'Incarnation du Verbe.
4. La Sainte Trinité.
5. La Rédemption.
6. La Résurrection.

IV. Saint-Louis de Gonzague —
Le P. Lambert Hotel. *Ses villages sont*
1. Saint

1. Saint-Louis de Gonzague , au vingt-cinquième degré.

2. Saint-Jean Népomucène

3. Sainte-Marie Magdelaine , dans la baie du même nom.

V. Saint-Joseph de Commondu — Sans Missionnaire , à cause de la mort du père François-Xavier Wagner , le 12 d'Octobre 1744. Déservie *par-interim* par le père Druet. *Ses villages sont :*

1. Saint-Joseph , au vingt-cinq. deg.

2. Un autre village , une lieue à l'ouest.

3. Un autre , sept lieues *nord*.

4. Un autre , dix lieues *est* , sur la côte.

VI. Sainte-Rosalie Mulege. — Le père Pierre-Marie Nascimben. *Ses villages sont :*

1. Sainte-Rosalie , au vingt-cinquième degré cinquante min.

2. La Sainte-Trinite , six lieues *sud-sud-est*.

3. Saint-Marc , huit lieues *nord*.

VII. L'Immaculée Conception — Le père Jacob Druet.

Village. L'Immaculée Conception , au vingt-sixième degré.

Tome III.

K

Elle renferme six autres villages à 8 lieues de la Métropole, dont on ignore les noms.

VIII. Notre-Dame-de-Guadeloupe.
— Le père Joseph Crasteige. *Ses villages sont :*

1. N. D.-de-Guadeloupe au vingt-septième degré.
2. La Conception de Notre-Dame six lieues *sud*.
3. Saint-Michel, six lieues *sud est*.
4. Saint-Pierre & Saint-Paul, huit lieues *est*.
5. Sainte-Marie, cinq lieues *nord*.

IX. Saint Ignace. — Le pere Sébastien de Sistiaga. *Ses villages sont :*

1. Saint-Ignace, au vingt-huit. deg.
2. Saint Borgia, huit lieues.
3. Saint-Joachim, trois lieues.
4. Saint-Sabas, trois lieues.
5. Saint-Athanase, cinq lieues.
6. Sainte-Monique, sept lieues.
7. Sainte-Marthe, onze lieues.
8. Sainte-Lucie, dix lieues.
9. Sainte-Nymphe, cinq lieues.

X. Notre-Dame des Douleurs du nord. — Le père Ferdinand Confeg.
Cette mission étoit réunie à celle de

Saint-Ignace, & déservie par les pères Sistiaga & Confag; il y avoit dans son district, qui est à trente lieues de Saint-Ignace, & par la latitude de 29 d. cinq cens & quarante - huit Indiens batifés.

XI. Sainte-Marie-Magdeleine commencée au nord par le même père Confag, lequel écrivit à ce sujet au père Provincial Joseph Barba; mais il ne put trouver de siège convenable, quoique les Indiens convertis fussent aussi bien disposés & aussi réguliers que ceux de Saint Ignace.

XII. San-Jago-del-Sur. — Le père Antoine Tempis. *Ses villages sont:*

1. San-Jago, au trente-trois. deg.
2. Le mouillage de Sainte-Marie de la Luz.
3. Le mouillage de Saint-Borgia.

XIII. Nuestra-Sonora-del-Pilar-de la Paz. On n'envoya aucun état au Mexique de cette mission, non plus que des autres qui avoient été rétablies au midi, qui étoient :

XIV. Sainte-Rose dans la baie de Las-Palmas.

XV. Saint - Joseph du cap Saint-

Lucas , siège d'une garnison royale.

XVI. Saint-Jean-Baptiste commença dans le nord. On desiroit d'en fonder une seconde au nord , au village de Saint-Jean-Baptiste ; & en conséquence , le père Confag fit plusieurs voyages pour préparer les esprits des Indiens : mais on manqua de fonds , de soldats & de Missionnaires.

Pendant que le père Confag étoit ainsi employé , il reçut ordre de se disposer à aller reconnoître les côtes du golfe. On le choisit à cause de ses talens. Les difficultés étoient d'autant plus grandes , qu'il manquoit des choses nécessaires pour une pareille entreprise. Mais comme le Père l'observe , ce service étoit si important , qu'il fallut tout surmonter. Les missions voyant que cette entreprise étoit également avantageuse à la chrétienté & à Sa Majesté , quoiqu'elles fussent alors dans la détresse , fournirent aux dépenses qu'exigeoient les barques , les matelots , les provisions & les autres choses indiquées par ceux qui connoissoient le danger qu'il y a d'aller sur mer , & de reconnoître des côtes habitées

par
un
tier
& c
pèr
Do
du
Lon
dan
la c
hui
bar
lou
tain
voy
prit
le f
apr
côte
dats
mis
le C
se re
mais
con
con
qu'u
fut

par des sauvages. On embarqua aussi un certain nombre de Cochimies chrétiens, auxquels on fournit des habits & des armes. Les préparatifs finis, le père Consag partit de Lorette avec Don Bernard Rodrigue la Larrea, fils du Capitaine Don Estevan Rodriguez Lorenzo, dont on a si souvent parlé dans cette histoire; & étant arrivé sur la côte de Saint-Charles par le vingthuitième degré de latitude, il s'embarqua avec sa suite sur quatre chaloupes le 9 de Juin 1746. Le Capitaine ne l'accompagna point dans ce voyage, mais lui procura un canot, & prit toutes les mesures nécessaires pour le faire réussir. On apprit peu de jours après, que les Indiens sauvages de la côte avoient massacré le Père, les soldats, les matelots & les Indiens, & mis les chaloupes en pièces. Là-dessus, le Capitaine voulut armer un canot & se rendre sur la côte de Saint-Charles; mais les Pères ne voulurent point y consentir que la nouvelle n'eût été confirmée, soupçonnant que ce n'étoit qu'une fiction des Indiens; & la chose fut telle en effet.

Le père Confag escorté par ses soldats, fut reconnoître le pays jusqu'au Rio-Colorado, comme on peut le voir dans son *Journal original* qui est à la fin de cet ouvrage. Je l'ai rapporté pour contenter la curiosité du Lecteur & pour animer les autres à ces sortes d'entreprises, en leur montrant que ceux qui employent leurs talens pour le bien de la société, ne manquent jamais de recevoir les honneurs qu'ils méritent. On peut encore voir dans le Théâtre de l'Amérique, l'extrait qu'on a fait de ce Journal; il est très-curieux. Tout ce que j'observerai à présent, ou plutôt que je répéterai, est qu'on se convaincquit par ce voyage, à ne pouvoir en douter, que la Californie est une péninsule contiguë au continent de la Nouvelle-Espagne, & qu'à l'extrémité du golfe, est le Rio-Colorado qui les sépare l'une de l'autre.

Pendant que la Société, pour obéir aux ordres du Roi, s'employoit à ces expéditions difficiles, le Viceroi prenoit de son côté d'autres mesures. On admit la démission des vingt-deux missions qui étoient dans le diocèse de

Du
qu'
fou
trav
trin
bol
Phi
Th
par
qu'e
qui
vrag
che
plai
abo
quo
à l'
une
à q
Su
qu'
pos
d'un
ran
le p
la p
Son
mes

Durango , lesquelles n'étoient plus qu'un fardeau pour la Société , ne lui fournissant aucune occasion pour ce travail , qui consiste à répandre la doctrine de l'Evangile. La garnison ambulante de Terrenate fut fixée à Saint-Philippe de Jesus-Guevavi , suivant le Théâtre de l'Amérique , où il en est parlé sous ce nom , & où l'on suppose qu'elle fut érigée avant l'année 1748 , qui est celle où l'on imprima cet ouvrage au Mexique. Guevavi est situé chez les Sobaypuris , dans une belle plaine , parfaitement bien arrosée , & abondante en bois & en pâturages ; quoiqu'elle n'ait rien de remarquable à l'égard de ses autres productions , à une petite distance des Apaches , & à quelques lieues de la mission de Suamca , où le père Escobar vouloit qu'on l'établît. Cette garnison est composée d'un capitaine , d'un lieutenant , d'un enseigne , d'un sergent & de quarante-sept soldats. Ce qui contribua le plus à hâter cette entreprise , fut la plainte générale de la province de Sonora , laquelle étoit dans des alarmes continuelles , à cause des dépré-

dations des Apaches ; & elles étoient si fréquentes depuis l'année 1740 , & si manifestes , qu'on donne aujourd'hui le nom d'Apache à tout infidèle ou apostat qui agit en ennemi déclaré. Les Apaches dont il s'agit ici , sont ceux qui sont compris dans l'espace circulaire de terrain qui s'étend depuis la rivière Chigagua , par la garnison de Janos-Fronteras , Anterrenate ou Guevavi , jusqu'à la Gila. Ils confinent au nord avec le Maqui & le Nouveau-Mexique , à l'orient avec la garnison de Passo , & au midi avec la garnison de Chigagua. C'est dans ce circuit de trois cens lieues que résident les Apaches par petites communautés établies dans les vallées & les gorges des montagnes. Leur pays est de difficile accès à cause de l'âpreté des montagnes & de la disette d'eau. Si l'on en croit le rapport de quelques prisonniers qu'on avoit rachetés , ils sont extrêmement sauvages & brutaux ; ils ont très-peu de terres cultivées , & leur pays n'est pas fort fertile. Ils sont très cruels envers ceux qui ont le malheur de tomber entre leurs mains , & il y a
parmi

parmi eux quantité d'apostats. Ils vont tout nus, mais ils font leurs courses avec des chevaux extrêmement vites, qu'ils ont volés dans d'autres cantons, & n'ont pour toute selle qu'une peau de bête - fauve. Ils font avec ces peaux des petites bottes ou des fouliers d'une seule pièce, lesquels servent à reconnoître leurs pistes lorsqu'ils s'enfuient. Ils attaquent leurs ennemis de loin & avec des grands cris, pour leur inspirer la terreur; ils ont naturellement très peu de courage, mais le peu qu'ils en ont augmente au moindre succès à un point inconcevable. Ils comptent plus sur la ruse que sur la valeur; & lorsqu'ils sont battus, ils se soumettent aux conditions les plus honteuses: mais ils n'observent leurs traités, qu'autant que leurs intérêts le demandent. Sa Majesté a ordonné qu'on leur accorde la paix, lorsqu'ils la demandent, & même qu'on la leur offre avant de les attaquer: mais ils regardent ce procédé généreux comme une marque de faiblesse. Ils sont armés d'arcs & de flèches, de

même que les autres Indiens. Ils n'ont d'autre objet dans leurs courses, que de piller tout ce qu'ils trouvent, surtout les chevaux qu'ils montent, & dont ils font leur nourriture, étant très-friands de leur chair.

Ces peuples pendant l'espace de quatre-vingts ans ont été la terreur de la province de Sonora, n'y ayant aucune des cantons qui ait été à couvert de leurs violences. Nos gens ont remporté de tems en tems quelques avantages sur eux, mais ils n'ont rien décidé, l'action n'ayant point été générale. Dans les dernières années, l'insolence de ces sauvages est montée à son comble, à l'occasion de quelques stratagèmes qui leur ont réussi par l'indolence & le peu d'union des Espagnols. Le capitaine Escalante, qui avoit servi en cette qualité dans la Californie, perdit la vie dans une de ces escarmouches : la même chose arriva au dernier capitaine de la garnison de Coro de Guache de Fronteras, Don Jean - Baptiste de Aufa, fameux par sa valeur & sa conduite.

&
gra
Ap
par
apr
qui
une
dan
mon
ils r
vien
ils e
avec
ces f
Les
tout
tain
bliss
les
pres
d'ab
men
sion
vinc
on a
Apa
de l

& sa mort fut suivie de celle d'un grand nombre de soldats. Les Apaches pénètrent dans la province par les passages les plus difficiles; & après s'être chargés de butin, ils font quinze, dix-huit à vingt lieues dans une nuit. Il est également difficile & dangereux de les poursuivre dans leur montagnes; & dans les pays de plaine ils n'ont point de route fixe. Lorsqu'on vient à pénétrer dans leur pays, ils en donnent avis à leurs camarades avec des feux ou de la fumée; & à ces signaux, ils courent tous se cacher. Les dommages qu'ils ont causés, surtout depuis la mort du brave capitaine Aufa, dans les villages, les établissemens, les fermes, les pâturages, les bois & les mines passent toute expression; de manière qu'on a été obligé d'abandonner plusieurs mines extrêmement riches. Des vingt-quatre missions qu'ont les Jésuites dans les provinces de Sonora & de Pimeria, il y en a vingt d'exposées aux incursions des Apaches; & tel est pareillement le sort de la paroisse de Nacofari, & d'une

partie de la garnison de Saint-Jean-Baptiste, capitale de la province, les deux seules qui soient desservies par des prêtres séculiers. De-là vient la difficulté de communiquer aux Indiens les instructions dont ils ont besoin : car outre qu'ils ne sont pas sûrs de rester toujours fixes dans les mêmes communautés, ils ne peuvent se rendre sans danger aux sièges des missions, ce qui oblige de fermer les yeux sur plusieurs de leurs irrégularités, & met les Missionnaires dans l'impossibilité de civiliser les communautés qu'ils ont converties à la foi, & de leur faire mener une vie conforme aux préceptes du christianisme.

L'an 1747, le Viceroi s'étant abouché avec le marquis d'Altamira, secrétaire de la guerre, résolut de porter un coup aux Apaches, dont ils ne pussent plus se relever. Il donna ordre en conséquence, que chacune des garnisons de la Nouvelle-Biscaye, de Passo, du Nouveau-Mexique, de Janos, de Fronteras, de Terrenato ou Gueyavi, envoyât trente soldats ;

que l'on joignît à ce corps la milice espagnole & autant d'Indiens armés qu'on pourroit en trouver & que tous entraissent à la fois dans le pays des Apaches, & fussent les chercher dans leurs repaires. Les Jésuites de Sonora non seulement encouragèrent les Indiens des missions à se joindre à cette expédition, mais leur fournirent encore des chevaux, des provisions & de l'argent. Cependant le Gouverneur du Nouveau-Mexique n'arriva point au tems marqué, ayant été obligé de tourner tout-à-coup ses armes contre quelques Indiens du voisinage dont on decouvrit heureusement la conspiration, au moment qu'ils étoient sur le point de l'exécuter. Ceux qui étoient les plus éloignés, malgré la répugnance qu'ils avoient d'entrer seuls dans le pays ennemi, se joignirent & y pénétrèrent bien avant, sans rencontrer un seul Indien. Car les Apaches ayant eu avis de cette expédition, se tinrent si bien sur leur garde, qu'ils s'enfuirent à l'approche des troupes; & pendant que celles-ci rodoient dans le pays

sans aucun succès , ils tombèrent sur la province de Sonora qui se trouvoit alors sans défense , tuèrent , saccagèrent , pillèrent & détruisirent tout ce qui tomba sous leurs mains. Ce ne fut pas tout : les Indiens tâchèrent de pénétrer jusqu'à Maqui , mais le défaut de provisions les obligea d'abandonner cette entreprise.

Ce fut ainsi qu'échoua l'expédition que l'on projettoit pour réduire les Apaches. Ces dépenses furent perdues , les contributions de Sonora employées à des usages étrangers , la province resta sans défense & plus exposée que jamais , l'ennemi devint plus hardi , & nos gens se dégoutèrent d'entreprendre à l'avenir de pareilles expéditions. Cependant on fit en 1748 des nouveaux préparatifs pour une nouvelle campagne , & on ajouta aux soldats & à la milice espagnole trois cens Apatas , & le même nombre de Pimas que les Pères équipèrent du mieux qu'il leur fut possible. Les troupes se donnèrent rendez-vous à Coro de Guachi de Fronteras , où elles furent extrê-

me
qui
ven
tem
mar
de
tun
ver
mé
qua
des
con
con
car
la
avo
que
que
pu
des
foi
la
la
pr
tes
la
re

niement incommodées par les pluies qui régnerent dans les mois de Novembre & de Décembre, qui étoit le tems qu'elles devoient se mettre en marche. Elles visitèrent les montagnes de Chigagua où les sauvages ont coutume de se retirer ; mais loin d'y trouver aucun Apache, elles ne purent pas même découvrir des traces qui marquassent qu'ils y eussent été, la fonte des neiges les ayant effacées. Ils rencontrèrent en s'en retournant, une communauté où ils tuèrent quelques ennemis & firent dix prisonniers. Voilà à quoi se réduisit une expédition qui avoit fait tant de bruit dans l'Amérique. Cependant la Providence fit ce que toute la prudence humaine n'avoit pu faire. Quelques Apaches effraïés des préparatifs extraordinaires que faisoient les Espagnols, se rendirent à la garnison de Janos, pour demander la paix & la permission de s'établir près de la mission. Sur ces entrefaites, il en vint d'autres à Fronteras dans la même intention, lesquels demandèrent que le Père voulût bien les inf-

truire. Quoiqu'ils fussent en petit nombre , & qu'il y eût peu à compter sur eux , on les reçut cependant sans hésiter , afin qu'ils pussent engager les autres à suivre leur exemple.

Un mois avant la dernière expédition , savoir au mois d'Octobre 1748 , le père Sedelmayer fit un autre voyage sur la Gila , & de-là dans le pays des Papagos & chez les Pimas , qui habitent cette rivière. Il se rendit de-là chez les Cocomaricopas , & ensuite chez les Yumas leurs ennemis , qui habitent sur la rive occidentale du Colorado : il retourna sur la rive orientale , qu'il parcourut jusqu'à quelque distance de son embouchure dans le golfe où il trouva d'autres communautés d'Yumas. Ces Indiens parurent surpris de voir le Père & les gardes qui l'accompagnoient , ne se souvenant plus du père Kino qui avoit été chez eux environ quarante ans auparavant. Ils avoient grande envie d'escamoter quelques provisions qu'il portoit avec lui , mais ils n'osèrent le faire. Le Père vouloit traverser la ri-

vière; mais comme la rive occidentale étoit habitée par les Quiquimas qui sont les ennemis des Yumas, ils furent fâchés de ce qu'il vouloit aller chez eux, & refusèrent de le seconder. Ces difficultés jointes à d'autres qu'il eut à essuier d'une grande partie de son escorte, l'obligèrent de retourner à la mission de Tibutama.

Le Père se propoisoit d'y retourner dans le mois de Février 1748: il attendoit pour faire ce voyage avec plus de sûreté, le gouverneur de Sonora, pour concerter avec lui sur les mesures qu'il falloit prendre; mais je n'ai pu savoir s'il réussit ou non, vu qu'on n'en a rien appris en Europe.

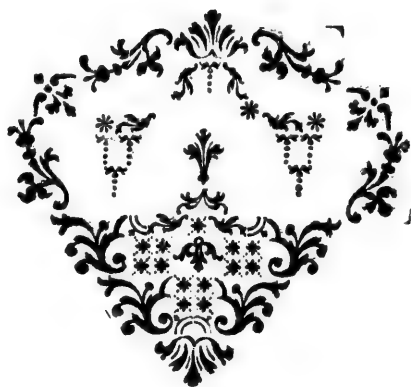
Vers le même tems, les Seris & les Tepocas infideles, qui habitent les montagnes situées le long de la côte du golfe, animés par l'exemple des Apaches, recommencèrent leurs hostilités dans cette province avec une hardiesse extraordinaire: ce qui obligea le Viceroy à prendre des mesures nécessaires pour les chasser de leurs montagnes & les incorporer avec les ancien-

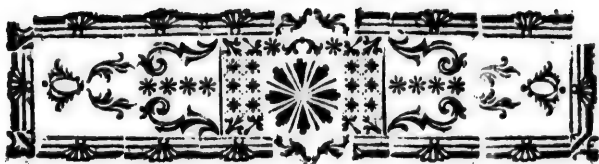
nes missions. La chose fut mise en délibération, au commencement de la même année 1749; car le père Baltasard envoya ses papiers en Europe dans le mois de Mai, & dit, que vu les mesures que prenoit le Viceroi pour leur émigration, on espéroit de les réduire, de les civiliser, & d'en former des communautés. Ces ordres étoient très-sages & très prudents, mais il paroît qu'elles n'eurent point leur effet; car le père Sigismond Taraval, dans une lettre qu'il écrivit à Guadaluara en 1751, dit que cette même année les Seris avoient massacré dans la dernière mission de Caborca, les pères Thomas Tello & Henri Rohen; & cependant on ne sçavoit à Guadaluara, ni la révolte des Seris, ni le meurtre de ces religieux. Le père Thomas Tello natif de la ville d'Almagro, s'étoit rendu du Mexique à la mission dans l'année 1750, ayant été donné pour collègue au père Rohen à Caborca, en conséquence de l'ordre que Sa Majesté avoit donné d'établir deux ministres dans chaque

mission.
toin
de R
la m
tail
pen
un
fit
ces
nue
bili
lieu
l'E
dan
pri
du
vag
les
ra
&
da
La
va
C
co
fi
la

mission frontière. Le père Jean - Antoine Baltasard dans une lettre du 17 de Février 1752, dit qu'il envoya par la même occasion en Europe, un détail de ce qui s'étoit passé à Pimeria pendant les deux dernières années; & un autre d'un second voyage qu'on fit dans la Californie en 1751. Mais ces lettres ne me sont point parvenues, & je me trouve dans l'impossibilité d'en faire part au public. Il y a lieu d'espérer que les Ministres de l'Evangile qui ont répandu leur sang dans la Californie, adresseront des prières ferventes au ciel pour la réduction entière de ces malheureux sauvages qui sont encore enveloppés dans les ombres de la mort, & qu'il veillera à l'établissement, à la propagation, & à la sûreté de la religion chrétienne dans ces contrées éloignées du globe. La porte est maintenant ouverte à l'Evangile du côté de Pimeria & de la Californie. Au nord sont des vastes contrées habitées par des nations infidèles qui n'ont jamais ouï parler de la religion chrétienne. Les promesses

du salut sont offertes à l'espèce humaine ; & rien n'est plus digne de l'humanité & des préceptes de l'Evangile, que de tirer cette multitude infinie d'hommes de leurs erreurs & de leurs vices, pour les faire entrer dans les sentiers de la vertu & de la religion.





HISTOIRE

DE LA

CALIFORNIE

QUATRIEME PARTIE.

S U P P L E M E N T

A L'HISTOIRE DE LA CALIFORNIE

INTRODUCTION.

POUR rendre l'histoire de la Californie que je publie aujourd'hui, aussi complète & aussi utile aux Espagnols qu'il est possible, j'ai ajouté à ce que j'ai dit au commencement de la *pre-*

mière Partie de la situation géographique, les relations les plus authentiques qu'on ait eues jusqu'ici de ses côtes orientale & occidentale, qui ont occasionné tant de disputes; de même que celles de ses îles, de ses terres & de ses mers adjacentes, à cause de la connexion naturelle & politique qu'elles ont avec la Californie. Il est aisé d'en sentir la raison. Cette péninsule, considérée en elle même, est le pays le plus stérile, le plus désagréable & le plus pauvre qu'il y ait au monde; mais nonobstant ces circonstances défavorables, la Cour d'Espagne a tenté d'en faire la conquête, dès le tems même que Cortez découvrit le nouveau-monde, avec des dépenses infinies; & les Jésuites sont enfin venus à bout de la réduire. Notre Souverain a pris depuis peu les mesures les plus efficaces pour achever ce qui manquoit à cette entreprise, ainsi qu'on a pu le voir dans les Parties précédentes. On me demandera peut-être d'où vient que la Californie est d'une si grande importance pour la couronne d'Espagne & pour les Jésuites espagnols, &

si'ou
téré
quē
hab
inf
& l
qui
rédu
plus
de

Il
du
que
je m
trièr
mièr
avan
rend
sa
con
vre
inf
rap
que
que
gno
rice
dan

Si où vient qu'ils y prennent tant d'intérêt ? Pourquoi l'on préfère sa conquête à celle de tant d'autres pays, habités comme elle par des sauvages infidèles, dont le climat est plus doux & le sol plus riche & plus fertile, qui coûteroient infiniment moins à réduire, où l'on pourroit attirer un plus grand nombre d'âmes dans le sein de l'Eglise ?

Il est de mon devoir de répondre du mieux qu'il me sera possible à ces questions raisonnables ; & c'est ce que je me propose de faire dans cette quatrième Partie. Pour répondre à la première, je dis que c'est la situation avantageuse de la Californie, qui la rend si estimable, & qui fait préférer sa conquête à celle de toute autre contrée de l'Amérique. Quoique pauvre & malheureuse, sa situation la rend infiniment plus importante, tant par rapport à la propagation de la foi, que par rapport au bien de l'Etat. A quoi j'ajouterai que si la nation espagnole a agi suivant les règles de la justice & de la prudence, en faisant pendant deux siècles tant d'expéditions &

de dépenses pour conquérir cette péninsule, elle a aujourd'hui des motifs plus puissans pour tenter cette entreprise, indépendamment des premiers qui subsistent encore.

La preuve de ce que j'avance est fondée sur plusieurs passages de le première Partie de cet ouvrage, & partie sur ce que je vais dire dans celle-ci. La Californie a une connexion essentielle avec les provinces qui lui sont contiguës, & qui appartiennent au continent de la Nouvelle-Espagne. Les côtes de l'Amérique sur la mer du sud, depuis le cap de Corrientes & même depuis Acapulco, en tirant vers le nord, ne sont point sûres tant que la Californie est entre les mains des sauvages, & n'est point soumise à la couronne d'Espagne. Les habitans de ces côtes ne peuvent aller à la pêche des perles dans le golfe de Californie, ni les provinces comprises depuis Acapulco jusqu'au Rio-Colorado, entretenir aucun commerce maritime. Il est vrai que les Pirogues des Californiens ne sont pas fort redoutables, mais leur pays a plusieurs fois servi de re-
traite

trait
qui
nom
blé
& ré
ces
quel
à éra
forts
son
que
via su
trem
qu'il
conje
quelc
le mo
vi
l'emp
grand
La
impo
du R
On a
ont
prov
d'Of
mais

traite à des Pirates & à des Corsaires
 qui ont infesté ces mers, pris grand
 nombre de vaisseaux espagnols, trou-
 blé le commerce de la mer du sud,
 & répandu l'alarme dans ces provin-
 ces éloignées. Que seroit-ce donc, si
 quelque Puissance Européenne venoit
 à établir des colonies & à bâtir des
 forts dans la Calitornie? L'amiral An-
 son dit lui-même dans son voyage,
 que s'il avoit pu s'emparer de Baldi-
 via sur la côte du Chili, il auroit fait
 trembler l'empire du Perou tout vaste
 qu'il est. Quoique ce ne soit là qu'une
 conjecture, on ne peut nier que si
 quelque Puissance étrangère trouvoit
 le moyen de se fortifier dans la Cali-
 nie & d'y conserver sa supériorité,
 l'Empire du Mexique courroit un très-
 grand danger.

La Californie est encore également
 importante pour étendre les domaines
 du Roi dans l'Amérique septentrionale.
 On a vu que les Missionnaires Jésuites
 ont non seulement réduit les riches
 provinces de Culiacan, de Cinaloa,
 d'Ostimuri, d'Yaqui & de Sonora;
 mais qu'ils ont encore pénétré jusqu'à

la baie & la haute Pimeria , même jusqu'aux rivières Gila & Colorado , & reconnu les provinces de Maqui , lesquelles confinent avec le Nouveau-Mexique. Il ne reste plus qu'à réduire les Papagos , les Guaimas , les Tepocas & les Seris qui habitent à l'extrémité de la côte de la Nouvelle-Espagne sur le golfe de Californie , & qui , comme on l'a déjà rapporté , se sont révoltés dernièrement , ont massacré leurs Missionnaires , & se sont joints avec les Apaches infidèles. La réduction de ces Indiens sera toujours très-difficile , tant qu'on voudra entrer chez eux par terre : au lieu qu'elle est fort aisée , en passant de la Californie sur leurs côtes , ainsi que le père Salva-Tierra l'a suffisamment prouvé.

Pour pousser les missions & les établissemens espagnols vers le nord de l'Amérique d'une manière sûre & régulière , il faut non seulement les joindre avec les autres au Nouveau-Mexique ; mais encore les étendre depuis celui-ci au-delà des rivières Gila & Colorado , jusqu'aux extrémités des côtes connues de la Californie sur la

mer du sud, c'est-à-dire, jusqu'aux ports de San-Diego, de Monte-Rey, aux montagnes neigées, au cap Mendozino, au cap-Blanc, à Saint-Sébastien, & jusqu'à la rivière découverte par le marquis de Aguillar au quarante-troisième degré. Quelle seroit la rapidité de cette conquête, si les Missionnaires pouvoient aller tout d'un tems de chaque côté du golfe de Californie, réduisant les nations d'entre deux jusqu'aux rives du Colorado, & s'avancant de-là jusqu'aux côtes, aux ports, aux caps & aux rivières susdites de la mer du sud? Que seroit-ce, si dans le même tems on étendoit les missions du nord de la Californie qui sont sur la mer du sud, depuis la côte de Saint - Xavier & les îles de Los-Dolores qui sont au vingt-huitième degré, & que le père Taraval a reconnues dernièrement, jusqu'aux ports de San-Diego, de Monte-Rey & aux autres, où les Missionnaires de Californie & de Pimeria, après s'être joints sur la Gila & le Colorado, finiroient leur voyage?

La distance immense qu'il y a de

Mexique à ces deux rivières & aux provinces qu'elles arrosent, & sur-tout aux pays qui sont dans les environs de Monte-Rey & du cap Mendozino, fait qu'il est impossible d'envoyer par terre aux Missionnaires & aux autres Espagnols, les hardes, les utensiles & les vivres dont ils ont besoin. Il est donc nécessaire d'ouvrir une communication per mer, en bâissant des forts près de tous les ports situés sur la côte de la mer du sud, entre le trentième & le quarantième degrés de latitude, aussi bien que dans le golfe de Californie jusqu'à l'embouchure du Rio-Colorado qui est par le trente-troisième degré de latitude. Sans cette communication par mer, il est impossible de faire subsister les missions qui sont dans ces provinces éloignées, ni encore moins d'y établir des colonies Espagnoles, des villes; des villages & des fermes. Or, comment pouvoir le faire, si l'on abandonne la conquête de la Californie? Comment découvrir des ports ou faire des voyages dans le golfe de Californie, ou sur les côtes de la mer du sud? Et

supposé même que l'on vînt à bout de faire ces établissemens, en entrant du côté de Pimeria & de Sonora dans les provinces situées à l'ouest du Rio-Colorado, comment pourroient-ils se soutenir eux-mêmes, lorsque toute la péninsule de la Californie est habitée par des infidèles & des Indiens sauvages ? Voilà donc comment la Californie, par sa situation, a été & sera toujours d'une très grande importance pour la conservation & l'avancement de la religion chrétienne, & l'augmentation des domaines de la couronne d'Espagne dans l'Amérique.

Quelques-uns trouveront peut être que c'est une chose assez indifférente que les domaines de Sa Majesté s'étendent jusqu'au Rio-Colorado & au cap Mendozino ; & qu'il y a de l'extravagance à entreprendre une pareille conquête pour un motif aussi trivial. Je réponds en premier lieu, que lorsqu'il s'agit de grandes entreprises, il faut d'abord former un plan général, en attendant qu'on puisse le mettre en exécution. Il est rare qu'une nation qui agit autrement, retire les avan-

tages qu'elle eût pu se promettre dans la suite du tems, si elle eût tenu une conduite opposée. En second lieu, l'expérience a fait voir que depuis cent ans les missions des Jésuites & les domaines de Sa Majesté dans l'Amérique septentrionale, se sont étendus depuis Cinaloa qui est par le vingtième degré, jusqu'aux fleuves Gila & Colorado qui sont au trente-cinquième. On a déjà réduit la Sierra, ou les montagnes de Topaia & de Tarahumara & Nayarith, les anciennes missions de Parral, Parras, Tepehuanes, Cinaloa, &c. & trois cens lieues de pays dans la Californie, depuis le cap Saint-Lucas jusques environ le trentième deg. de latitude; tout cela s'est fait depuis le milieu du dernier siècle, & sans le moindre secours de la part du gouvernement.

Si la conquête & la conservation de la Californie ont été & sont essentielles à l'avancement & à la sûreté de la religion catholique, & des domaines d'Espagne dans les autres provinces de l'Amérique, elles ne sont pas moins avantageuses aux îles Philippines & à

leur commerce avec la Nouvelle-Espagne. Il n'est pas nécessaire de former tant de systèmes politiques pour le commerce & la navigation de la mer du sud, que le Cardinal Alberoni se l'imagine; il suffit d'un seul galion qui fasse tous les ans un voyage de Manille à Acapulco, & de celui-ci à Manille : mais sans ce commerce, on ne sauroit conserver ces îles riches, peuplées & commodés, quoiqu'on puisse encore en tirer un meilleur parti. On a vu que ce vaisseau est obligé de relâcher dans quelque port, qu'il ne peut le faire que dans la Californie, & que faute de ce port, quantité d'Espagnols ont péri dans ce long voyage, même en tems de paix; enfin, que ce galion a été pris plusieurs fois par l'ennemi, qui s'étoit posté dans la Californie, vis-à-vis de laquelle il est nécessairement obligé de passer. Si donc les îles Philippines méritent d'être conservées, peut-on douter encore qu'il ne faille conquérir la Californie? Mais indépendamment de ces motifs, il y en a d'autres aussi forts & également intéressans pour la

religion & pour l'Etat. Les Russes ou Moscovites, dont l'Empire s'étend jusqu'à l'extrémité septentrionale de l'Asie, & même jusqu'à la mer du sud; s'efforcent non seulement de civiliser les naturels de ces pays, mais bâtissent actuellement des forts, fondent des colonies, & ont déjà établi des chantiers & des arsenaux dans plusieurs cantons, & y ont construit des vaisseaux. Ils ont reconnu leurs côtes, ils ont été jusqu'aux îles du Japon, ils ont traversé la mer du sud, & débarqué dans divers endroits de l'Amérique espagnole.

Dans un voyage fait en 1741, les Russes ont débarqué sur cette côte, par la latitude de 55 degrés 36 min. à 12 lieues du cap-Blanc, qui est l'endroit le plus septentrional de la Californie que l'on connoisse jusqu'aujourd'hui. N'est-il pas naturel de croire que dans un second voyage ils viendront jusqu'à ce cap; & même, si les Espagnols abandonnent la Californie, jusqu'à celui de Saint-Lucas? On peut fort bien supposer que ceux qui aujourd'hui vont reconnoître le pays & les

les
lon
fur
nal
cap
nal
trop
très
pag
côt
ext
emp
me
nou
il c
riva
gre
P
Ang
ver
le n
fon
ge
Si j
péc
ver
vin
qui

les côtes , y établisont demain des colonies. La dernière garnison espagnole sur les côtes de l'Amérique septentrionale de la mer du sud , est celle du cap Saint-Lucas à l'extrémité méridionale de la Californie , & au midi du tropique du cancer ; encore est - elle très foible & mal affermie. Mais l'Espagne n'a pas une seule place sur la côte septentrionale , quoiqu'elle soit extrêmement étendue. Comment donc empêcherons-nous les Russes d'y former des établissemens , à moins que nous ne les prévenions ? Conviendrait-il qu'ils devinssent nos voisins & nos rivaux , & qu'ils établissent une église grecque dans la Californie ?

Personne n'ignore les peines que les Anglois se sont données pour trouver un passage dans la mer du sud par le nord de l'Amérique & la baie d'Hudson. Ils firent pour cet effet un voyage dans le printems de l'année 1753. Si jamais ils réussissoient , qui les empêcheroit de pousser leurs conquêtes vers le midi , & de s'emparer des provinces du Nouveau-Mexique , de Maqui , des rivières Gila & Colorado , de

Pimeria, des Papagos & des Apaches ; même de la partie septentrionale de la Californie , qui confine avec nos missions & nos garnisons au nord de l'Amérique ? Nous avons appris par les nouvelles publiques que les Anglois avoient dessein de traverser la mer du sud en revenant des Indes orientales , de bâtir des places , & de fonder des colonies sur la côte de l'Amérique , au-dessus de la Californie , vers la baie d'Hudson ; c'est-à dire , dans les endroits que les Russes ont été reconnoître. Quiconque connoît la disposition actuelle de la nation angloise , & qui a ouï parler du zèle & de l'ardeur avec laquelle quantité de personnes distinguées par leur rang, ont adopté le projet de découvrir un passage du côté du nord-ouest, ne regardera point ce projet comme romanesque ; & je ne serois point surpris qu'on le tentât un jour. Si cela arrivoit , je demande en quel état seroient nos possessions ? La foi des traités suffiroit-elle pour les garantir ? La Jamaïque, la Géorgie, la Caroline , la Virginie , la Nouvelle-York , la Pensylvanie , la

Terre-Neuve & les autres provinces de cette nation dans l'Amérique, ont été découvertes par les Espagnols, & ont fait pendant longtems partie de nos domaines: elles sont actuellement entre les mains des Anglois, & il ne leur est pas plus difficile de s'établir sur les côtes septentrionales de la Californie, à moins que nous ne les prévenions en faisant sans délai la conquête de ce pays. Qu'on me permette de le répéter encore; de tout tems, mais sur-tout aujourd'hui, la conquête de cette province, quoique pauvre & stérile, a été regardée comme extrêmement importante pour la Religion & l'Etat, & comme préférable à celle des contrées les plus heureuses de l'Amérique.

On se souviendra que j'ai déjà décrit la situation de la Californie même, de Sonora, de Pimeria & des autres provinces contiguës à cette péninsule & au continent de la Nouvelle Espagne. Il ne me reste plus qu'à y joindre les mémoires les plus authentiques qui nous restent touchant les deux côtes de cette péninsule; & c'est ce que

je vais faire dans *le premier appendix* à cette quatrième *Partie*, qui contient une description abrégée de celle qu'en a donnée Gomora, le voyage du capitaine Sébastien Viscaïno dans l'année 1603, le dernier reconnoissement du golfe de Californie jusqu'au Rio-Colorado, en 1746, par le père Ferdinand Confag; & enfin la description du fameux navigateur anglois le capitaine Woods Rogers. Vient ensuite la description que l'on a donnée de la Californie dans le voyage de l'amiral George Anson, où il est parlé du commerce des Philippines & de celui qu'il croit que ces îles font avec la Californie. Cela me donnera occasion de relever plusieurs méprises pernicieuses, & de former dans l'esprit de mes lecteurs les idées les plus salutaires pour le bien de la Religion & de l'Etat, sans aucun égard pour l'intérêt temporel de la Société.



APPENDIX I.

*Description abrégée de la côte
de la Californie, par Gomara.*

P O U R que le lecteur soit instruit de ce que l'on sçavoit de la côte extérieure de la Californie avant le voyage du capitaine Viscaino , je vais lui communiquer la description succinte qu'en a donnée François Lopez de Gomara, écrivain exact , judicieux & intelligent , dont Antoine de Herrera a suivi la géographie. Il observera seulement que ce qu'il appelle *Punta-de-Balenas*, est la pointe de la Californie , ou le cap Saint - Lucas que l'on appelloit ainsi dans ce tems-là , tant dans les livres que dans les cartes.



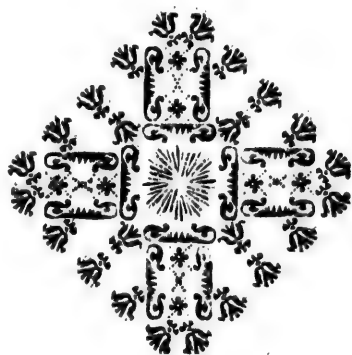
EXTRAIT

Du douzième chapitre de l'Histoire des Indes, par François Lopez de Gomara.

LA distance depuis Mira - Florez , jusqu'à la Punta-de-Balenas , par la route de Puerto-Escondido , Balen , Puerto-de - Fuego , la baie de Canoas , & l'île-des-Perles , est de plus ce 220 lieues. La Punta-de-Balenas est sous le tropique , à 80 lieues du cap de Corrientes : entre ces deux caps est la mer de Cortez , qui ressemble à la mer Adriatique , & est d'une couleur rougeâtre. Il y a cent lieues de la Punta-de-Balenas à la baie del Abad ; & cent de plus , depuis la dernière jusqu'au cap del Enganno , quoique quelques - uns en comptent davantage.

Il y a environ 50 lieues du cap del Enganno à celui de la Cruz , & 110 lieues de celui-ci au port de Sardinias qui git par le trente-sixième degré. On trouve sur cette côte la baie de Saint-Michel, celle de Los-Fuegos, & Costa;

Blanca. De Sardinas à Sierra-Nevadas ou aux Montagnes-neigées, il y a 150 lieues, par le chemin de Puerto-de-Todos-Santos, Cabo-de-Galera, Cabo-Nevado, & Bahia de los Pinos. Les Montagnes-neigées gissent par le 40^e degré, & sont la contrée la plus éloignée de ce côté, qui soit marquée sur les cartes. Cependant la côte s'étend encore l'espace de 510 lieues vers le nord, en y comprenant la terre de Labrador & le Groenland.



APPENDIX II.

*Relation du voyage du capitaine
Sébastien Viscaino en 1602 ,
pour reconnoître la côte exté-
rieure ou occidentale de la Ca-
lifornie sur la mer du sud.*

LES trois volumes de la Monarchie des Indes , par le père Jean de Torquemada , savant Franciscain , ayant été publiés à Séville en 1715 , & imprimés à Madrid en 1725 , avec des nouvelles additions , j'aurois pu y renvoyer le lecteur , sans grossir mon ouvrage de la relation du voyage du capitaine Sébastien Viscaino ; mais les copies de la première édition sont devenues extrêmement rares , parce qu'on en a perdu une grande partie sur mer , de manière que Don André Gonzalez de Barcia , conseiller privé , & officier de la Trésorerie , ayant voulu le faire réimprimer , il ne put en

trouver que trois exemplaires à Madrid ; & c'est sur ces exemplaires , qu'on le réimprima au collège impérial des Jésuites , le père Martin de Raxas ayant bien voulu le prêter pour cet effet. Cependant depuis cette seconde impression , l'Histoire de la Monarchie des Indes est devenue très-rare , & la relation du capitaine Viscaino est absolument nécessaire pour avoir une connoissance exacte de la Californie. Quelques Lecteurs y trouveront ce qu'ils ont déjà vu dans l'ouvrage du père Torquemada , mais je n'ai pas cru devoir priver les autres qui ne l'ont point , du plaisir de le lire ; persuadé qu'ils seront bien-aîsés de trouver ici tout ce qu'on a publié touchant la Californie : d'autant plus que cet ouvrage n'est pas fait seulement pour les Européens , mais encore pour les Américains qui commercent dans ces contrées & dans ces mers éloignées , & qui ne sont pas à même d'avoir des livres.

Je desirois extrêmement de trouver le Journal du capitaine Sébastien Viscaino , & les représentations du Con-

feil à Sa Majesté Philippe III , sur-tout les cartes & les plans de ce voyage & de ces découvertes , pour en faire part au public. Je priai en conséquence , quelques-uns de mes amis de vouloir les faire chercher dans la secrétairerie du Conseil des Indes, mais je n'ai pu satisfaire l'intention que j'avois de lui être utile.

EXTRAIT

Du cinquième Livre de la Monarchie des Indes par le père Jean de Torquemada.

Sous le règne de Philippe III , & durant la viceroyauté de Don Antoine de Mendoza dans la Nouvelle-Espagne , la première fois que l'on découvrit la navigation aux îles de Luçon , que nous appellons Philippines , à l'aide de quelques vaisseaux construits à la Nativité , ville de la Nouvelle-Espagne sur la côte de la mer du sud : ces vaisseaux s'étant trouvés à leur retour par le quarantedeuxième degré de latitude , apper-

curent une pointe de terre à laquelle ils donnèrent le nom de Cabo-Mendozino (cap de Mendoza) en l'honneur du Viceroi qui les avoit envoyés ; & il leur parut en rangeant la côte, que de-là à la Nativité, il n'y avoit qu'une terre ferme continue. A leur retour dans la Nouvelle-Espagne, ils firent part de cette découverte au Viceroi, lequel donna ordre de reconnoître exactement la côte jusqu'au cap Mendozino, & cela à ses propres dépens. Mais la personne qu'il nomma pour cet effet ne put aller plus loin que le cap de San-Jago, aujourd'hui appelé la Magdeleine, lequel git par le vingt-cinquième degré de latitude, les vents de nord-ouest qui régnèrent continuellement, l'ayant empêché de continuer sa route. Sa Majesté fut informée que d'autres Vicerois, en exécution des ordres de son père, avoient tenté la même découverte, & s'étoient même mis en mer, ainsi qu'on le verra plus bas. Sa Majesté trouva encore parmi ses papiers, une relation que quelques étrangers avoient donnée à son père, laquelle contenoit un dé-

tail de quantité de particularités remarquables qu'ils avoient observées dans ce pays, où le mauvais tems les avoit jetés de la côte de Terre-Neuve. Ils ajoutoient qu'ils avoient passé de la mer du nord dans celle du sud, par le détroit d'Anian qui est au-delà du cap Mendozino; & qu'ils étoient arrivés dans une ville peuplée & opulente, bien fortifiée, parfaitement bien policée, & dont les habitans étoient extrêmement polis & affables; & plusieurs autres particularités qui donnèrent envie de la connoître. Il apprit encore que les vaisseaux, en revenant de la Chine dans la Nouvelle-Espagne, avoient essuyé de très-mauvais tems près du cap Mendozino, & qu'il convenoit par conséquent pour la sûreté de la navigation, de reconnoître la côte depuis cet endroit jusqu'à Acapulco, pour voir si l'on n'y trouveroit point quelque port où ils pussent relâcher, d'autant plus qu'ils appartiennent ordinairement à Sa Majesté. Ces raisons jointes à quantité d'autres, furent cause qu'il ordonna au comte de Monte-Rey, viceroy de la Nouvelle-

Esp
dée
soin
I
vou
lui
reco
lui
bes
cess
pris
mo
fair
gén
Viss
cet
pou
mez
més

cair
à la
Ca
per
cet
dit
tér
Sa

Espagne , de veiller à ce qu'on fît cette découverte à ses dépens & avec tout le soin & toute la diligence possibles.

Là-dessus , le comte de Monte-Rey voulant exécuter ce que Sa Majesté lui avoit si expressément ordonné , eut recours à des personnes capables de lui donner les instructions dont il avoit besoin , pour prendre les mesures nécessaires pour réussir dans cette entreprise. Après qu'on fut convenu des moyens , on fit les préparatifs nécessaires , & l'on nomma pour capitaine général de cette expédition Sébastien Viscaino , lequel avoit déjà été en cette qualité dans la Californie ; & pour amiral , le capitaine Toribio-Gomez de Corvan , deux personnes qui méritoient une entière confiance.

Car le général Sébastien Viscaino étoit dans ce tems-là employé à la pacification & à la conquête de la Californie , & connoissoit mieux que personne autre de la Nouvelle-Espagne cette côte ; y ayant été , comme on l'a dit , en 1594 ; & d'ailleurs il avoit intérêt que la découverte se fît comme Sa Majesté l'avoit ordonné , vu qu'il

la faisoit à ses dépens. Pour mieux assurer le succès de cette entreprise, on conféra le poste d'Amiral au capitaine Toribio-Gomez, homme très versé dans la marine, lequel après avoir longtemps fait la course pour Sa Majesté, avoit été nommé capitaine des Pataches, & chargé de plusieurs affaires de conséquence, comme cela paroît par les papiers & les certificats qu'il présenta au Viceroi pour constater ses services. On l'envoya aussitôt dans les provinces de Honduras & de Guatimala, pour y chercher deux vaisseaux, ayant pour aides Sébastien Melendez, officier de terre, & le pilote Antonio Florez. Le viceroi envoya aussi l'enseigne Juan de Acevedo Texeda à Acapulco, avec ordre de faire les préparatifs nécessaires pour le voyage, & d'y faire construire une petite frégate. Le Général eut ordre de détailler dans un mémoire la quantité de vivres, de munitions, de matelots & de soldats dont il avoit besoin, & on les lui fournit ponctuellement. Trois Carmes Déchaux, savoir, le père André de l'Assomption, le père Antoine de l'Ascen-

sion , & le père Thomas d'Aquin , eurent ordre de l'accompagner. Et à cause , comme dit Cicéron , qu'on ne réussit jamais dans les grandes entreprises par la force & l'activité seules du corps , à moins qu'elles ne soient dirigées par des conseillers sages , prudents & éclairés , le Viceroi nomma le capitaine Alonso Estevan Peguero , lequel joignoit à beaucoup de valeur une expérience consommée , & qui avoit servi dans les guerres de Flandre & sous Magellan ; & le capitaine Gaspar de Alarçon , natif de Bretagne , homme distingué par sa prudence & son courage ; & pour les affaires de mer , plusieurs pilotes & maîtres de vaisseaux , auxquels il joignit le capitaine Jérôme Martin , lequel fut à ce voyage en qualité de cosmographe , pour lever la cartes , les plans & les vues des pays qu'on découvroit , pour faciliter l'intelligence des mémoires qu'on enverroit à Sa Majesté. Les choses étant ainsi disposées , le Viceroi donna ordre à Don François de Valverde , trésorier du Mexique & de la marine , d'envoyer à Acapulco l'argent nécessaire

pour payer les soldats , lesquels étoient tous gens choisis , & tirés des meilleures compagnies de la Nouvelle-Espagne. On leur donna pour enseigne Jean-François Suriano , & pour sergent Michel de Legar.

Lorsqu'ils furent sur le point de partir , le Viceroi les fit tous assembler , & leur recommanda l'affaire pour laquelle on les envoyoit , de vivre en paix & en amitié ensemble , d'obéir & de respecter leurs supérieurs , & surtout les religieux , sur lesquels il fondeoit la réussite du voyage qu'ils alloient entreprendre. Le 7 de Mars 1601 , les religieux & les capitaines se rendirent de Mexico à Acapulco où ils devoient s'embarquer le 20 du même mois.

Tout étant prêt pour le voyage , le Général fit proclamer un ordre pour que chacun eût à se rendre à bord de son vaisseau ; après quoi la Capitane , l'Amirante & la frégate firent voile d'Acapulco à quatre heures après midi , le samedi 5 de Mai de l'année 1602 , avec une barque longue , pour reconnoître les baies & les

criques.

criques , d'où les gros vaisseaux ne pouvoient approcher. Lorsqu'ils furent environ à deux lieues du port , ils firent route par le nord-ouest , pour se rendre sur la côte occidentale. Il régne pendant toute l'année sur cette côte , un vent de nord-ouest , lequel retarda leur voyage depuis qu'ils furent sortis d'Acapulco jusqu'à ce qu'ils furent arrivés au cap Saint-Sébastien , qui est derrière le cap Mendozino : de manière qu'ils furent neuf mois sur mer , où ils essuyèrent des fatigues inconcevables.

Comme le vent étoit contraire & extrêmement fort , ils ne purent marcher qu'à la bouline , ce qui fatigue beaucoup les équipages , outre que si le vent est frais & dans la même direction que les courans , le vaisseau est obligé de dériver. Mais lorsque le vent paroïssoit rendre leur route tout-à-fait impraticable , il leur devint tout-à-coup favorable ; au moyen de quoi , l'escadre arriva au port de la Nativité le dimanche 19 de Mai à cinq heures du soir. Ils furent obligés d'y relâcher , parce que les vaisseaux man-

quoient de lest , la cargaison n'étant point proportionnée ni à leur port , ni à leurs dimensions. D'ailleurs la Capitane faisoit eau , & il fallut boucher les voies , ce que l'on fit avec toute la diligence possible , tandis que les vaisseaux se pourvurent d'eau , de bois , de vivres , en quoi ils ne trouvèrent aucune difficulté , vu qu'ils étoient sur la côte de la Nouvelle-Espagne & parmi des chrétiens. Ce fut dans ce port que l'on construisit les vaisseaux qui découvrirent les îles Philippines & le cap Mendozino. Les gallions de la Chine avoient coutume de s'y rendre , avant que l'on eût découvert Acapulco. Le port est très-bon , on y trouve quantité de bois , & le pays qui est aux environs abonde en bestiaux & en toutes sortes de provisions. Cependant ils n'y restèrent qu'autant de temps qu'il le falloit pour se ravitailler ; ils en partirent le 22 , ils continuèrent leur route avec les mêmes difficultés qu'auparavant , & arrivèrent le 26 , jour de la Pentecôte au cap de Corrientes. Ils reconnurent le pays & la côte , & vinrent mouiller

le 2 de Juin vers midi aux îles de Mazathan. Ce sont deux îles de moyenne grandeur, peu éloignées l'une de l'autre, entre lesquelles & le continent est une bonne rade dans laquelle se jette une grande rivière de la Nouvelle-Galice. Ce fut dans cet endroit que le fameux navigateur anglois, Thomas Cavendish carena ses vaisseaux en attendant le retour de la flotte de la Chine qu'il vouloit enlever. La capitane & l'amirante mouillèrent dans cette rade pour attendre la frégate qui s'étoit séparée d'elles aussitôt après qu'elles furent sorties du port de la Nativité ; mais elle y étoit arrivée avant elles. Le Général, l'Amiral, les Religieux & les Capitaines descendirent dans une de ces îles, & y trouvèrent une quantité infinie d'oiseaux marins dont les petits n'étoient point encore en état de s'envoler. Ces oiseaux vivent de pelamides, de sardines & d'autres petits poissons. Ils sont à peu près de la grosseur d'une oie, & ont le bec environ d'un pied & demi de long, les jambes longues comme la cigogne, & les pates & le bec faits

comme ceux de l'oie. Ils ont une grosse poche dans laquelle ils mettent le poisson qu'ils prennent pour leurs petits, & vont le dégorger sur le rivage.

Ils y trouvèrent aussi quantité de chèvres sauvages & de bêtes fauves, & un fruit qui fit grand bien aux malades à leur retour, comme je le dirai dans son lieu. Les peuples qui habitent le continent sont chrétiens, & par conséquent amis des Espagno's; & le pays lui-même est appelé la province d'Acaponeta ou de Chametha, C'est ici que commence le golfe de Californie le long de la côte de la Nouvelle-Espagne, & à 30 à 40 lieues de ces îles vers Cinaloa & Culiacan, le Rio-Grande, aujourd'hui appelé *la Toluca*, se décharge dans la mer, & est ici appelé la rivière de *Rarito*.

Les vaisseaux ayant trouvé la frégate, firent voile le même jour, pour traverser le bras de mer qui est entre ces îles & le cap Saint-Lucas qui est à l'extrémité du continent de la Californie, environ à 60 lieues de distance l'un de l'autre, & ils décou-

E
vri
lifor
à-vi
il s'
fure
uns
toit
de
par
qu'e
de
qu'a
lui
men
res
lard
au
tan
don
est
frég
joie
L
de
fut
Co
&
app

vriront le 9 de Juin vers le soir la Californie. Comme ils louvoyoient vis-à-vis de ce cap pour chercher un port, il s'éleva un brouillard si épais, qu'ils furent un jour & demi sans se voir les uns les autres. L'Amiral lui-même n'étoit qu'à cinquante pas d'une chaîne de rochers, dont il n'échappa que parce que le brouillard se dissipa, ce qu'on peut regarder comme un coup de la Providence, vu qu'il ne dura qu'autant de tems qu'il le falloit pour lui faire appercevoir le danger qui le menaçoit. Cela arriva vers les sept heures du matin, le soleil raréfia le brouillard à neuf heures, le jour s'éclaircit, au moyen de quoi l'Amiral & la Capitane s'étant apperçus l'un l'autre, on donna ordre de gagner une baie qui est près de ce cap, où l'on trouva la frégate à l'ancre, ce qui causa une joie inexprimable à tout le monde.

L'escadre entra dans cette baie le jour de la Fête de saint Barnabé, ce qui fut cause qu'on lui en donna le nom. Comme elle mouilloit près du rivage & qu'on ferloit les voiles, nos gens apperçurent sur la côte un grand nom-

bre d'Indiens nuds, armés d'arcs, de flèches & d'épieux, qui par les cris qu'ils pouffoient & le sable qu'ils jetoient en l'air, paroïssent vouloir défier les gens de l'équipage. La-dessus le Général fit mettre les chaloupes en mer, & donna ordre à quelques foldats de prendre leurs armes, de se rendre à terre, & de savoir des Indiens la raison pour laquelle ils crioient ainsi & jetoient le sable en l'air. Le Général, l'Amiral, les trois Religieux & quelques Officiers montèrent sur les chaloupes avec leurs arquebuses & leurs mèches allumées. Lorsque les chaloupes furent près du rivage, les Indiens furent si épouvantés de voir un si grand nombre de gens armés, qu'ils s'enfuirent sur une éminence, dans le dessein de se défendre en cas que ces étrangers voulussent les attaquer. Nos gens débarquèrent, mais les Indiens s'enfuirent lorsqu'ils les virent approcher; sur quoi le père Antoine de l'Ascension s'avança tout seul, & fit tant par ses signes & par ses gestes, qu'ils s'arrêtèrent; & les ayant atteints, il les embrassa tous de la ma-

D
nière
leur
seoir
de n
quit
fait.
don
corb
bua
le m
étoi
mén
que
lage
entr
rent
trou
autr
assis
bra
ils l
ave
ret
nau
qu
Gé
le
un

nière la plus cordiale. Ils mirent bas leurs armes , lui firent signe de s'asseoir avec eux , & de dire aux autres de ne point approcher qu'ils n'eussent quitté leurs armes comme ils avoient fait. Le père Antoine leur obéit , & donna ordre à un nègre d'apporter une corbeille de biscuits qu'il leur distribuait. Ils parurent bien-aisés de voir le nègre & lui firent entendre qu'ils étoient liés d'amitié avec un peuple de même couleur que lui , & qu'à quelque distance de là il y avoit un village habité par des nègres. Sur ces entrefaites , le Général & l'Amiral mirent leurs armes à terre , & vinrent trouver le père Antoine avec les deux autres religieux. Les Indiens restèrent assis & acceptèrent les colliers, les brasselets & les autres bagatelles dont ils leur firent présent , mais cependant avec quelques signes de défiance , & se retirèrent ensuite dans leurs communautés extrêmement satisfaits. Après que les Indiens se furent retirés , le Général & sa suite furent reconnoître le pays , & trouvèrent près du rivage un étang d'eau douce fort bonne &

fort claire ; mais voyant approcher la nuit, ils se retirèrent parmi des rochers qui étoient sur le bord de la mer. Ils trouverent dans cet endroit une grande quantité de pélamides & de sardines qui s'y étoient retirées pour éviter les gros poissons qui les poursuivoient, & que la mer en se retirant, avoient laissées sur le rivage. Elles servirent de nourriture cette nuit-là & le lendemain aux gens de l'escadre. Ils trouvèrent encore sur la côte des monceaux de nacres de perles si lisses & si luisantes, que lorsque le soleil donnoit dessus, on ne pouvoit voir de spectacle plus magnifique ; par où l'on peut concevoir les avantages infinis qu'on peut tirer de la pêche des perles. Le Général fit dresser une tente au-dessus de ces rochers, sous laquelle on éleva un autel où les religieux dirent la messe pendant tout le temps qu'ils séjournèrent dans cet endroit.

L'escadre mouilla pendant quelques jours dans cette baie, pour attendre le changement de la lune, radoubler les vaisseaux, & prendre du bois & de l'eau. Comme chaque vaisseau avoit
ses

ses filets, les chaloupes furent sans cesse à la pêche, y ayant dans cette baie une quantité prodigieuse de soles, d'écrevisses de mer, d'huitres à perles, &c. Le sol est très-fertile, sain, situé dans un bon climat, uni & susceptible de culture. On y trouve des lapins, des lièvres, des daims, des lions, des tigres, des ramiers & des cailles. Il produit entr'autres arbres, des figuiers, des lentisques, des pitahayas, &c. & quantité de pruniers, qui au lieu de résine ou de gomme, distillent un encens très-fin & très-odoriférant. Quant aux prunes, celles que j'ai vues étoient petites, vertes, & n'avoient point le goût des nôtres; quoique ceux qui ont été dans la Californie les vantent beaucoup. Mais ce qu'il y a de plus avantageux, est, qu'on pourroit y pratiquer des salines, y ayant un lac d'eau salée, formé par la mer lorsqu'il régné des vents de sud-est; & qui dans ce tems-là étoit rempli d'un très-beau sel. Les Indiens vinrent dans la tente où l'on disoit la messe, & firent présent au Général & aux soldats de peaux de lions, de

tigres & d'autres bêtes-fauves, de bonnets de coton & de filets artistement travaillés. Ces Indiens vont nuds, & pendent à leurs cheveux tout ce qui leur paroît avoir quelque éclat. Quelques-uns ont le poil rouge, ils se barbouillent le corps de blanc & de noir, ils sont gais, dociles, polis, & d'un très-bon naturel.

Ce fut dans cette baie que les Anglois qui prirent la Sainte-Anne il y a quelques années, à son retour des Philippines, débarquèrent l'équipage à terre. Après en avoir enlevé tous les effets, ils y mirent le feu, & le vaisseau brula jusqu'à la ligne d'eau. La mer ayant jetté le reste de la carcasse à terre, les Espagnols montèrent dessus, jettèrent le lest dans la mer; & ayant relevé le maître-mât, ils se rendirent heureusement à Acapulco. Il paroît que ces Espagnols enlevèrent une femme indienne dont ces peuples regrettent encore aujourd'hui la perte. Ce fut-là la raison pour laquelle ils témoignèrent si peu d'empressement de lier amitié avec les gens de l'escadre, dans la crainte qu'ils ne

sui
feu
po
po
rie
pri
les
l'E
tie
aux
bie
mis
Gén
les
min
à p
bai
oue
ten
dan
min
lais
la
rela
ven
réf
lon
dan

suivissent l'exemple de leurs prédécesseurs. Je rapporte cette circonstance, pour qu'on ait soin à l'avenir de ne point tomber dans la même faute, rien n'étant plus capable d'aliéner l'esprit de ces peuples, & de décréditer les Espagnols qui vont leur prêcher l'Evangile. On leur distribua une partie des vivres que le Roi avoit fourni aux soldats: ce qui leur fit autant de bien que de plaisir. Le tems s'étant mis au beau dans ces entrefaites, le Général fit embarquer les provisions & les effets, & l'escadre leva l'ancre à minuit pour continuer sa route. Mais à peine fut-elle à trois lieues de la baie, qu'il s'éleva un vent de nord-ouest si violent, que la frégate ne put tenir la mer, & fut obligée de rentrer dans la baie, où la capitane & l'amarante la suivirent, pour ne pas la laisser seule. L'escadre mit trois fois à la voile, & trois elle fut obligée de relâcher à cause de l'impétuosité du vent & de la violence des vagues. On résolut à la fin de laisser la barque longue que la capitane remorquoit dans le lac d'eau douce qui étoit dans

la baie, pour qu'elle pût manœuvrer plus à son aise. Le vent s'étant appaisé, & la mer étant devenue un peu plus calme, l'escadre mit pour la quatrième fois à la voile le 5 de Juillet, & fit tant à force de louvoyer, qu'elle avança quelque peu; mais la frégate ne put suivre les deux vaisseaux, & fut obligée de ranger la côte, pour venir prendre le vent.

Cependant la capitane & l'amiral gagnèrent la haute mer pour essayer de faire route, & perdirent enfin la Californie de vue. La frégate resta derrière, & l'équipage s'estima fort heureux de pouvoir rentrer dans la baie. Ces deux vaisseaux s'imaginant qu'elle continueroit sa route en rangeant la côte, poursuivirent la leur, toujours en louvoyant; mais ils se déterminèrent enfin à retourner sur leurs pas, pour voir s'ils ne la découvroient point. Ils arrivèrent le 8 du mois vis-à-vis certaine montagne, où le calme les surprit au point qu'ils ne purent faire une lieue dans l'espace d'une semaine; ce qui fut cause qu'ils l'appellèrent *la Sierra del Enfado*, ou la mon-

tag
tan
éto
avo
soit
que
cou
me
noi
pen
dér
Mag
Jag
qu'
de
terr
clua
jugé
moi
sur
se t
que
elle
moi
dan
qu'
rou

tagne de l'ennui. Il ne manquoit pourtant point de vent ; mais les courans étoient si forts , que ce que l'un leur avoit fait gagner , l'autre le leur faisoit perdre. Il y eut cela de particulier, que lorsque le vent se calmoit , le courant cessoit , & que lorsqu'il commençoit à souffler , ce dernier reprenoit sa première rapidité. A la fin cependant , il s'éleva un vent frais & modéré qui les poussa vers le port de la Magdeleine, autrement appelé San-Jago ; mais le brouillard devint si épais, qu'on ne se voyoit point à la distance de six pas. La capitane s'approcha de terre pour reconnoître ce port , concluant que l'amirante la suivroit ; & jugea à propos d'y entrer le 20 dudit mois. L'amirante craignant de donner sur quelque banc ou quelque rocher, se tint éloignée de terre , de manière que lorsque le brouillard fut dissipé, elle ne vit plus la capitane , ni la moindre apparence qu'il y eût un port dans ce parage. Là dessus , elle crut qu'elle étoit devant , & continua sa route, sans la rencontrer : mais heu-

reusement ces deux vaisseaux se rencontrèrent dans l'île de Cerros.

La capitane , ainsi qu'on vient de le dire , entra dans le port de la Magdelaine , dans la croyance que l'amiral viendrait la joindre. Le lendemain , le Général envoya quelques soldats sur une haute montagne , d'où l'on découvroit une vaste étendue de mer , avec ordre s'ils la voyoient , de faire de la fumée. Ils l'apperçurent en effet , & firent de la fumée pendant tout le jour ; mais celle-ci s'imaginant que c'étoient les Indiens qui la faisoient , ainsi qu'ils ont coutume de le pratiquer lorsqu'ils découvrent quelques vaisseaux , pour avertir les habitans de se rendre sur la côte ; elle continua sa route , la cherchant dans toutes les baies , îles ou ports qu'elle rencontra. Le Général employa plusieurs autres moyens pour la trouver , mais aucun ne lui réussit. La capitane se trouvant ainsi seule le jour de la Fête de la Magdelaine , le père Commissaire & le père Thomas dirent la messe à terre ; & à cause de la Fête , ils donnèrent à la baie le nom de cette Sainte.

Elle
sieur
Elle
un
les
dan
dem
ses
dier
che
gra
arm
très
abo
leur
app
est
qua
pro
il y
l'on
ne
qui
cep
cha
pes
sur
fré

Elle est très-spacieuse, & contient plusieurs criques & plusieurs mouillages. Elle a deux entrées, & la mer forme un bras qui s'avance fort avant dans les terres. Les Espagnols trouvèrent dans cette baie une chaussée d'environ demi-lieue de long, faite avec de grosses pièces de charpente, que les Indiens avoient construite pour leur pêche. Il y avoit dans les environs un grand nombre d'Indiens tout nuds & armés d'arcs & de flèches. Ils étoient très-bien faits & très-sociables. Ayant abordé les Espagnols, ils leur offrirent leurs armes en signe de paix : ils leur apportèrent ensuite de l'encens, lequel est fort commun dans le pays, y ayant quantité d'espèces de pruniers qui le produisent. Au-dedans de cette baie, il y en a une autre plus petite, où l'on trouve d'excellentes moules. Ils ne purent trouver d'autre eau que celle qui étoit dans les creux des rochers ; cependant comme la leur étoit fort chaude, ils en remplirent quelques pipes. Ils étoient extrêmement inquiets sur le sort de l'amirante & de la frégate.

On a dit ci-dessus que la frégate retourna dans la baie de Saint-Barnabé sans avoir aucune nouvelle de la capitane ni de l'amirante. Le vent s'étant calmé, elle fut les chercher une seconde fois, & étant arrivée près de terre, elle apperçut une grande baie où elle entra, croyant de les y trouver. C'étoit une des entrées de la baie dont on a parlé. Nos gens y trouvèrent quantité d'Indiens qui leur firent un très-bon accueil, & qui offrirent à ceux qui furent à terre, leurs arcs & leurs flèches en signe de paix. Mais n'ayant point trouvé les vaisseaux qu'ils cherchoient, ils s'en retournèrent par le même chemin, & donnèrent à cette baie le nom d'*Engannosa*, c'est-à-dire, de trompeuse, parce qu'ils avoient été trompés dans leurs espérances. On l'appelle aujourd'hui le port du Marquis (el Puerto del Marques) ou de Saint-Jacques. Ils continuèrent leur route, toujours en rangeant la côte, & ayant rencontré l'autre partie de la baie de la Magdelaine, ils y entrèrent & y trouvèrent la capitane. Le Général, aussitôt après l'arrivée de la frégate,

donna ordre de mettre à la voile , pour aller chercher l'amiral , dans la croyance qu'elle l'avoit devancé. En conséquence , la capitane & la frégate sortirent de la baie le dimanche matin 28 de Juillet , & pour que la frégate pût suivre , la capitane eut ordre de la remorquer.

Lorsqu'ils furent environ à cinq lieues de la baie de la Magdelaine , il s'éleva un vent de nord-ouest violent , qui leur causa beaucoup d'inquiétude ; d'autant plus qu'ils se trouvoient vis à-vis d'une baie dont l'entrée étoit entourée de brisants : ce qui fit qu'au lieu d'y entrer , ils gagnèrent la pleine mer pour aller chercher l'amirante. La côte qui est au bas de cette baie , est unie & fort agréable ; & l'on apperçoit seulement quelques montagnes dans l'intérieur du pays. Le 30 de Juillet , ils découvrirent une baie qui leur parut être formée par l'embouchure d'une rivière. Le Général envoya la frégate pour la reconnoître ; mais l'entrée s'étant trouvée remplie de brisants , on assembla le Conseil , & l'on résolut de retourner pour avertir le Général des



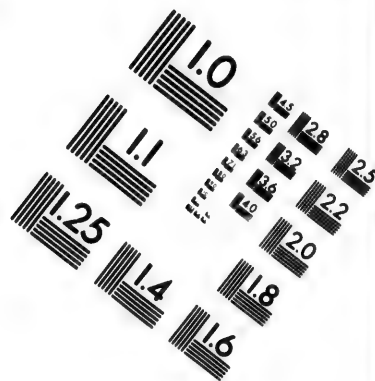
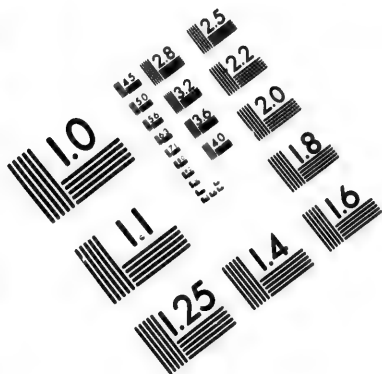
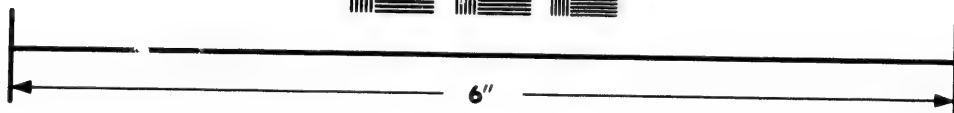
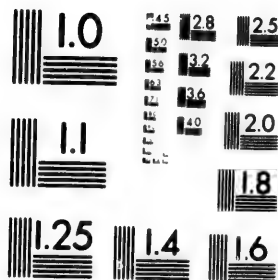


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



obstacles que l'on rencontroit. Cette baie à laquelle on a donné le nom de Saint-Christophe, avoit déjà été reconnue par l'amirante, laquelle avoit mouillé à deux lieues de-là. Le capitaine Peguero fut la reconnoître avec la chaloupe, & trouva que c'étoit une rivière, & que ces brisants étoient causés par le choc du courant de la rivière avec les vagues de la mer. Il y avoit deux brasses d'eau dans l'endroit où étoient ces brisants; & le Capitaine y eût été, si la nuit n'eût pas été si proche. Il retourna donc à bord pour plus grande sûreté, & fit le rapport que l'on vient de lire. On donna à cette baie le nom de Saint-Christophe, parce qu'on fut la reconnoître le jour de la Fête de ce Saint. Ils partirent la même nuit, & arrivèrent à la baie des Baleines, d'où la capitane & la frégate continuèrent leur route, pour aller chercher l'Amiral & de l'eau fraîche dont elles avoient très-grand besoin. Elles apperçurent de loin une grande baie, où le Général envoya la frégate, dans l'espoir d'y trouver une aiguade; mais lors-

qu'elle fut plus près, elle trouva quantité de basses qui en fermoient l'entrée; sur quoi elle fit un signal à la capitane de ne point approcher, & les deux vaisseaux continuèrent leur voyage.

Cette baie avoit déjà été reconnue par l'amiral qui lui donna le nom de baie des Baleines, à cause de la multitude qu'il y en a, & qui y sont attirées par quantité d'espèces de poissons. On y trouve aussi une quantité prodigieuse d'oiseaux, qui, de même que les baleines, se nourrissent du petit poisson. Le pays qui est autour de cette baie est extrêmement peuplé, & ses habitans sont polis & affables au-delà de ce qu'on peut dire. Ils sont aussi très-bien faits, & ont le teint plus beau que les autres Indiens qui habitent cette côte. Les Indiens leur présentèrent des huîtres à perles dans des filets artistement faits. Ils avoient grande envie d'aller à bord, mais la mer étoit si haute qu'il n'osèrent point s'exposer à la nage, ni les gens de l'Amiral descendre à terre, à cause de la petitesse de la chaloupe.

Cependant l'enseigne Acevedo & un autre soldat sautèrent par-dessus le bord, & se rendirent à terre à la nage pour voir le pays. Les Indiens les voyant arriver, leur tendirent des longues perches d'où pendoient des filets remplis de coquilles de perles. Ils regardoient les Espagnols comme des Dieux, & n'osoient les toucher. Ces peuples leur donnèrent à entendre qu'il y avoit des bois & de l'eau dans les environs, que le pays étoit très-grand & très-peuplé, & qu'il y avoit plusieurs grandes villes, où on trouvoit à acheter quantité de choses dont on commerçoit avec les peuples qui étoient dans l'intérieur du pays. Ces gens leur parurent être des pêcheurs, dont tout le commerce consistoit à vendre le poisson qu'ils prenoient dans les villes voisines.

L'amiral y resta deux jours en attendant le beau-tems, pour pouvoir envoyer quelques hommes armés à terre pour y prendre de l'eau & du bois, dont il avoit besoin; & pendant tout ce tems-là, les Indiens se tinrent continuellement sur le rivage, appelant

les gens qui étoient à bord. La mer continuant d'être toujours agitée, l'amiral mit à la voile pour aller chercher quelque'autre endroit où il pût suppléer à ses besoins. Il partit le 2 de Juillet, & continuant sa route, il arriva à l'île de Saint-Roch, laquelle est éloignée d'environ huit à dix lieues de cette baie. Il y a au milieu de l'île une chaîne de montagnes appelée *les Sept-enfans*, (Siete-Infantes) parce qu'elle est composée de sept montagnes différentes.

La capirane & la chatte étant parties de la baie des Baleines, découvrirent le 8 d'Août une baie qui leur parut devoir favoriser leurs desirs, & elles furent y mouiller. Mais quelques soldats étant allés à terre pour chercher du bois & de l'eau, ils trouvèrent le pays si inculte & si stérile, qu'ils retournèrent à bord sans avoir rien fait. Nos gens se voyant ainsi frustrés de leur attente, continuèrent leur voyage, & arrivèrent la veille de l'Assomption dans une île peu éloignée de la terre où l'amiral avoit mouillé, & fait reconnoître la côte. Mais la ca-

pitane voyant une autre île deux lieues plus loin, s'y rendit sans toucher à la première, lui donna le nom de l'Assomption, & l'amiral y arriva le 5 d'Août. Cette île est de moyenne grandeur; son terrain est pierreux, sablonneux & couvert de mouettes. Il y a dans quelques criques un nombre infini de loups marins aussi gros que des veaux, & une si grande quantité de poissons, que deux soldats s'étant amusés à pêcher à la ligne, en prirent dans une heure de tems assez pour charger la chaloupe; ils étoient tous sains & fort savoureux: les sardines sur-tout étoient fort grosses & fort bonnes. Le père Antoine célébra la messe dans cet endroit le jour de la Transfiguration de notre Sauveur. Après la messe, le sergent Michel de Legar se rendit à terre avec quelques soldats, pour chercher de l'eau & du bois; & trouva vis-à-vis de l'île où la capitane avoit mouillé, un lac rempli de très-bon sel, & tout auprès quelques puits creusés dans le sable, dont l'eau étoit douce ou saumâtre. L'amiral ayant tenu conseil & voyant la diffi-

culté qu'il y avoit d'y faire aiguade , à cause de l'éloignement , continua sa route pour l'île de Cerros , dans l'espoir de rencontrer la capitane. Il partit de cette île le 9 d'Août , après que le père Antoine en eut levé la carte.

J'ai dit ci-dessus que la capitane & la chatte étant arrivées , vis-à-vis de l'île de l'Assomption , furent mouiller à une autre qui en étoit éloignée de deux lieues , la veille de l'Assomption de N. D. qu'elles nommèrent l'île de Saint-Roch. Le lendemain le Général ordonna à l'enseigne Alarçon d'aller à terre avec quelques soldats pour faire aiguade. L'enseigne Martin de Aguilar fut avec lui , & découvrit avec des peines infinies les puits & les salines que les gens de l'amiral avoient trouvés auparavant , & en outre quelques marques qui firent connoître qu'ils y avoient été , ce qui lui causa beaucoup de joie. La mer étoit si grosse , qu'ils trouvèrent à peine dansces puits de quoi remplir quelques tonneaux. Pendant que les Espagnols étoient dans cet endroit , les Indiens accoururent en foule sur le rivage , & échangèrent avec eux

divers presens. La capitane & la chatte, après avoir pris l'eau, le sel & le bois dont elles avoient besoin, firent voile pour l'île de Cerros, dans l'espoir d'y trouver l'amiral. Chemin faisant, elles passèrent vis-à-vis d'une haute montagne, éloignée d'environ douze lieues de la mer, dont elles ne jugèrent point à propos d'approcher. L'amiral étant arrivé dans cet endroit, il s'éleva un vent de nord-ouest si violent, qu'il fut une semaine entière sans pouvoir doubler le cap formé par cette montagne; & à force de louvoyer, il approcha de quelques rochers qui s'étoient éboulés de ce cap & du continent. On ne voyoit sur cette montagne ni herbe ni verdure, mais quantité de veines de différentes couleurs, qui formoient le plus beau coup d'œil du monde. Quelques soldats, & un matelot péruvien qui avoient travaillé aux mines, assurèrent que cette montagne merveilleuse étoit entièrement composée de mines d'or & d'argent; & si le vent & la côte l'eussent permis, l'amiral y auroit envoyé quelques personnes, pour s'assurer de
la

la vérité du fait. Le vent s'étant enfin calmé, ils doublèrent le cap, & firent route vers la montagne, ou l'île de Cerros, entre la terre ferme & la petite île de la Nativité de Notre-Dame; & le 19 d'Août, ils vinrent mouiller sous l'île de Cerros.

La capitane & la chatte plus heureuses que l'amiral, doublèrent ce cap sans aucune difficulté, & vinrent mouiller dans un bon port auquel ils donnèrent le nom de Saint-Barthelemi, lequel est à trois lieues en-deçà de l'île de Cerros. Le Général envoya l'enseigne Alarçon & quelques soldats à terre pour faire aiguade, à quoi ils ne purent réussir, le pays étant très-sec & très-stérile. Ils trouvèrent sur la côte une espèce de résine, mais de si mauvaise odeur, qu'ils ne jugèrent pas à propos d'en prendre. Ils prétendirent que c'étoit de l'ambre; mais quoique ce fût, il y en avoit assez pour en charger un vaisseau.

L'amiral eût été reconnoître ce port, si la nuit ne l'en eût empêché. Le Général voyant qu'on ne pouvoit y faire aiguade, donna ordre de faire

route, & en partit la nuit du 24 d'Août. Ils doublèrent l'île de la Nativité, mais sans la voir, & arrivèrent le lendemain près de l'île de Cerros, qu'ils prirent pour la terre ferme, & ils furent sur le point de la cotoyer. Il plut néanmoins à celui à qui les vents & les flots obéissent, qu'ils fussent plus de neuf jours sans pouvoir doubler le cap de Saint-Augustin. Lassés enfin de louvoyer, le Général ordonna de ranger la terre, pour se mettre à l'abri du vent de nord-ouest, & vint mouiller dans cet endroit. Il envoya la chatte avec le cosmographe Jérôme Martin, pour lever la carte du pays, & lui en faire le rapport. Ce fut ainsi que le dernier d'Août, il vint mouiller au midi de l'île de Cerros.

On a vu ci-dessus que l'Amiral vint aussi y mouiller le dix-neuf d'Août. Le lendemain qui étoit le jour de la Fête de saint Bernard, l'amiral Toribio Gomez, le père Antoine & le capitaine Peguero accompagnés de quelques soldats, s'étant rendus à terre pour chercher de l'eau & du bois, trouvèrent un sentier où ils aperçu-

rent des traces d'hommes , lequel les conduisit à une éminence couverte de glayeuls du plus beau vert du monde ; ils virent tout auprès quelques marques d'un ruisseau qui n'avoit tari que depuis peu de tems. Ce même sentier les mena dans une vallée raboteuse , où ils trouvèrent plusieurs puits d'eau saumâtre , mais dont on pouvoit faire usage en cas de besoin. Ayant continué de suivre ce sentier , ils arrivèrent enfin à une éminence escarpée , qui étoit l'endroit le plus élevé de l'île. Curieux de savoir où ce sentier les conduiroit , ils le suivirent jusqu'à la mer près du cap de Saint-Augustin que la capitane n'avoit pu doubler , ainsi qu'on l'a vu ci-dessus. Voyant qu'ils ne trouvoient point d'eau , ils creusèrent des nouveaux puits , remplirent leurs pipes , & les transportèrent à plus de demi-lieue. Après avoir employé douze jours à ce pénible ouvrage , l'Amiral & son conseil résolurent de tourner l'île pour chercher la capitane. Ils mirent en conséquence à la voile le 31 d'Août , & tirèrent vers le midi ; mais à peine avoient-

ils fait une lieue, qu'un matelot découvrit un vaisseau à l'ancre tout près de l'île. On apperçut aussitôt après l'équipage qui ferloit les voiles, comme s'il n'avoit fait que mouiller. Ils comprirent que c'étoit la capitane, & ils en eurent une joie inexprimable. Le père Thomas d'Aquin qui étoit à bord de la capitane, apperçut l'amiral, ce qui mit l'équipage au comble de sa joie. On ne peut exprimer les démonstrations d'amitié qu'ils se donnèrent réciproquement, après que les vaisseaux se furent joints. On demanda aux gens de l'amiral de la part du Général, le nom du parage où ils étoient; & ils répondirent que c'étoit l'île de Cerros, qu'ils y étoient depuis douze jours, & qu'ils revenoient de croiser pour les chercher. L'équipage de la capitane fut d'autant plus surpris de cette nouvelle, qu'il avoit pris cette île pour la terre ferme; mais son admiration augmenta, lorsqu'il vint à réfléchir sur les voies que la Providence avoit prises pour les réunir. Comme la capitane manquoit d'eau & de bois, les deux vaisseaux

retournèrent ensemble dans l'endroit où l'amiral avoit mouillé. Le Général fit immédiatement après dresser une tente, pour célébrer le service divin. Ayant été voir les puits où l'équipage de l'amiral avoit fait aiguade, il trouva tant de difficultés, qu'il envoya l'enseigne Juan-Francisco, & le sergent Michel de Legar avec douze soldats dans l'intérieur de l'île, pour voir si on ne trouveroit point quelque source ou quelque ruisseau près du rivage. Après bien d'allées & de venues, le sergent rencontra à deux lieues de distance, un petit ruisseau d'eau douce qui se rendoit à la mer: sur quoi le Général envoya les équipages à l'aiguade, ce qu'ils firent; & l'on dressa une espèce de chapelle où les Religieux officièrent.

Pendant que l'on faisoit aiguade, & que les équipages se reposoient, le Général donna ordre à la chatte de faire le tour de l'île, & de reconnoître une baie qui étoit entre la Terre ferme & le pays contigu au port de Saint-Barthelemi; & au père Antoine de l'Ascension & au cosmographe, de

l'accompagner. Ils mirent à la voile ; & il parut par les observations qu'ils firent , que le pays pendant l'espace de trente lieues , de même que les montagnes qui étoient fort hautes & couvertes de bois de pins & de cédres , étoient extrêmement peuplées ; mais que ses habitans n'étoient point sociables , puisqu'au lieu de répondre aux avances des Espagnols , ils s'étoient ensuis sur les montagnes , les menaçant de tomber sur eux s'ils ne se retiroient. La chatte fut ensuite reconnoître la baie qui lui parut être un bras de mer , lequel s'étendoit bien avant dans le pays du côté de l'orient. Elle fut ensuite reconnoître la petite île de la Nativité , entre laquelle l'amiral avoit passé ; mais cette île est un désert qui ne produit autre chose qu'une espèce de fenouil sauvage.

Après avoir exécuté les ordres du Général , la chatte retourna à sa première station , où après avoir embarqué l'eau , on donna ordre de mettre à la voile. L'escadre partit de cette île le 9 de Septembre pour celle de Lenizas , faisant route au nord-ouest

vers la terre ferme où elle arriva le 11. Elle trouva la côte unie & agréable, & ayant apperçu une baie elle fut y mouiller, & lui donna le nom de Saint-Hyppolite. Le Général envoya quelques soldats de l'amiral & de la capitane à terre, sous les ordres du capitaine Peguero & de l'enseigne Alarçon, pour reconnoître le pays, leur ordonnant de porter des filets, pour pouvoir pêcher à leur retour.

Ils trouvèrent le pays très-fertile & très-agréable, & un grand-chemin battu qui conduisoit dans l'intérieur des terres. Ils rencontrèrent aussi une grande hutte couverte de feuilles de palmier, qui pouvoit contenir cinquante personnes à leur aise. Ils rapportèrent à bord quantité d'excellens poissons, appelés *Pexes-reyes*, qui sont de la grosseur dupoisson blanc de Mechoacan, & ont le goût de la sardine. Le Général donna ordre de continuer le voyage, & en conséquence l'escadre mit à la voile entre huit & neuf heures du soir.

Quatre lieues plus loin au nord-ouest de la baie de Saint-Hippolyte, il y en a une autre qui porte le nom

de Saint-Côme & de Saint-Damien, que l'amiral fut reconnoître pendant qu'il cherchoit la capitane. Elle est à l'abri des vents du nord-ouest, & l'on trouve près du rivage un lac d'eau douce. Le pays est uni & paroît assez fertile.

L'escadre en continuant sa route, apperçut des grands feux tout le long de la côte, ce qui lui fit juger qu'il y avoit quantité d'Indiens dans ces cantons. Le vent du nord-ouest est ordinairement accompagné le long de cette côte de très-mauvais tems, & il devint dans ce tems-là si violent, que l'escadre fut obligée de venir ranger la côte au pied de quelques montagnes fort hautes & noirâtres, au sommet desquelles il y avoit des grandes plaines. Ils appellèrent ces montagnes *les Tables de Saint-Cyprien* (Mesas de San-Cypriano.) Au sud-est de cette chaîne de montagnes, il y avoit quelques rochers blancs fort escarpés, sur lesquels étoient quantité d'Indiens. Le Général donna ordre à la chatte d'approcher de terre, pour voir quelle espèce de peuple c'étoit, & au cosmographe de dessiner la vue du pays. La
chatte

chatte fut surprise par le calme, lorsqu'elle fut au pied de la montagne. Le lendemain, les vaisseaux s'approchèrent de terre, mais sans pouvoir la découvrir: & le vent de nord-ouest ayant renforcé, la mer devint si haute, qu'ils furent obligés de rester pendant vingt-quatre heures à la cape, & peu s'en fallut que l'amiral ne coulât à fond.

Ils continuèrent leur route le lendemain matin du mieux qu'il leur fut possible; mais à midi le vent devint plus fort qu'il ne l'avoit été la nuit; & vers le soir, il s'éleva un brouillard très-épais, ce qui dans ces mers est un présage assuré du mauvais tems. Le Général voyant le danger où étoit l'amiral, changea de route & fut chercher un endroit où l'on pût mouiller, mais on ne le trouva point. Le lendemain, le tems se remit au beau, & il s'éleva un vent de terre qui leur fit regagner ce qu'ils avoient perdu pendant l'orage; & ils arrivèrent près des Tables-de-Saint-Cyprien où la terre forme un cap, près duquel la chatte les avoit laissés. Ils furent de

Tome III.

R

nouveau accueillis dans cet endroit ; d'un vent de nord-ouest très-violent accompagné d'un brouillard épais : ce qui obligea les vaisseaux à faire voile toute la nuit, de manière que le mariage joint à l'obscurité de la nuit fut cause que la capitane & l'amiral se perdirent de vue.

La raison pour laquelle le vent est si violent au cap del-Enganno, est que l'air se trouve extrêmement resserré, en passant entre le cap & l'île Ceniza qui git environ huit lieues est-nord-est de la terre ferme, où est le cap del-Enganno; laquelle est partagée dans le milieu, & forme deux hautes montagnes rondes de même hauteur. L'amiral le découvrit après qu'il se fut séparé de la capitane, mais pour lors le brouillard l'empêcha de l'apercevoir.

La capitane se voyant seule, mit tout en usage pour retrouver l'amiral, & se hazarda même à doubler le cap del-Enganno, rangeant la côte le plus près qu'il lui fut possible, & elle rencontra la chatte; mais n'apercevant point l'amiral, elle craignit qu'il n'eût

fai
ou
du
né
de
d'
de
ren
gno
pay
le f
y t
& d
rap
vé
laq
Sain
env
con
tité
ent
équ
& d
avo
bai
tue
l'al
qu

fait naufrage. Ayant trouvé au nord-ouest des Tables de-Saint-Cyprien & du cap del Enganno un port, le Général donna ordre aux deux vaisseaux de s'y rendre; ils y entrèrent le 3 d'Octobre, & lui donnèrent le nom de baie de Saint-François. Ils trouvèrent chez une communauté des oignons & des cornes de chèvres. Le pays est uni & fertile, & il paroît par le fumier & par d'autres indices qu'on y trouve, qu'il y a quantité de bétail & de bêtes-fauves. Les gens de la chatte rapportèrent encore qu'ils avoient trouvé un peu plus loin, une petite île à laquelle ils avoient donné le nom de Saint-Jérôme; sur quoi le Général envoya quelques matelots pour la reconnoître. Ils y trouvèrent une quantité prodigieuse d'oiseaux, l'île étant entièrement couverte de bois; & les équipages y firent provision de merlus & d'autres poissons. Il parut qu'il y avoit au-delà de cette île, une grande baie & un courant également impétueux, tant dans la haute que dans la basse mer. Le Général soupçonnant qu'il pouvoit y avoir une rivière au

fond , s'y rendit avec deux vaisseaux ; dans le dessein , s'il s'y trouvoit un bon port , d'y attendre quelques jours l'amiral , lequel étoit nécessairement obligé de passer par-là. La chatte y entra la première fondant la route , & ne trouva que trois brasses d'eau à l'entrée de la crique , de manière que la capitane n'osa la suivre ; mais la chatte passa la barre , & trouva un très - bon port. L'enseigne Alarçon s'étant rendu à terre avec douze soldats , pour prendre de l'eau & du bois , trouva près de la crique plusieurs Indiens , qui pêchoient avec des canots faits avec une espèce de jonc épais & pliant qui croît dans l'eau douce. Les Indiens vinrent joindre les Espagnols avec de grandes démonstrations d'amitié , leur donnèrent du poisson , & leur indiquèrent plusieurs puits d'eau douce dont ils buvoient eux-mêmes. Ces puits étoient dans un bois de saules & d'osiers entremêlés de ces joncs dont ils faisoient leurs canots. Ce rapport fit beaucoup de plaisir aux équipages ; le Général fit dresser une tente pour dire la messe , & en attendant l'amiral , fit

porter à bord du bois , de l'eau & quantité de poisson. Ils auroient pu se passer du dernier , car les Indiens leur en apportent tous les matins ; & ils aimoient si passionnément les Espagnols , qu'ils étoient continuellement avec eux. Ils ne voulurent pas même retourner chez eux , sans en avoir demandé la permission au Général & aux Religieux. Les Espagnols à leur tour , leur firent quelques petits présens de peu de valeur , que les Indiens ne pouvoient se lasser d'admirer ; & le bruit s'en étant répandu dans le pays , il accourut une foule d'Indiens de toutes parts. Ils mangeoient avec nos gens , & prononçoient leur langue , de même que s'ils fussent nés dans l'Espagne même. Ils imitoient tout ce qu'ils leur voyoient faire , & répétoient à l'instant tous les mots qu'ils prononçoient. Les femmes étoient habillées de peaux de bêtes-fauves , se comportoient avec beaucoup de décence , & nourrissoient pour la plupart deux enfans à la fois.

Ces Indiens commercent avec les peuples qui sont dans l'intérieur du

pays, & échangent leur poisson pour du *mexcal* ou de la racine de maguei cuite & réduite en forme de conserve, & pour des bouises à réseau artistement travaillées. Ils croyoient n'en pouvoir jamais assez donner pour les grains de verre & les autres bagatelles qu'ils recevoient. Ils donnèrent à entendre par des signes aux Espagnols qu'il y avoit dans le pays des gens qui alloient vêtus, qui portoient la barbe, & qui se servoient d'armes à feu. Il y a toute apparence que c'étoient ceux qui accompagnoient Don Juan de Onnate dans son expédition du Nouveau-Mexique; car suivant le plan du pays, la distance des Méridiens, & la différence des climats marquée dans les cartes du père Antoine de l'Ascension, il n'y avoit pas plus de deux cens lieues de cet endroit au camp de Don Juan de Onnate; mais au cas qu'on ne croie pas la chose probable, ce peuple dont parloient les Indiens, devoit être une nation civilisée & policée, & la même que les Indiens du Nouveau Mexique disent habiter dans ces contrées.

La capitane & la chatte ayant relâché dans cette baie tout le tems dont on étoit convenu, le Général donna ordre de mettre à la voile & d'aller chercher l'amiral, ce que l'on fit le 24 d'Octobre; mais à peine nos gens furent ils hors de la baie, qu'ils le rencontrèrent, ce qui leur causa d'autant plus de joie, qu'ils ne l'avoient pas vu depuis vingt-huit jours, & qu'ils le croyoient perdu.

On a vu ci-dessus la manière dont la capitane se sépara de l'amiral au cap del-Enganno, & ce qui arriva à la première jusqu'à son arrivée dans la baie des Onze-mille-Vierges où elles se rencontrèrent. Je vais maintenant rapporter ce qui arriva à l'amiral depuis ce tems-là jusqu'à celui de leur jonction. Celui-ci supposant que la capitane ainsi qu'on l'a dit ci-dessus à l'occasion du mauvais tems qui les sépara, avoit perdu la route, l'Amiral & son Conseil furent d'avis de l'aller chercher dans les ports où ils avoient passé: sur quoi ils virèrent de bord le 24 de Septembre, rangèrent la côte & reconnurent les baies de Saint Côme,

Riv

de Saint-Damien & de Saint-Hyppolite , & l'île de Cerros , où ils se pourvurent d'eau & de bois dont ils manquoient. N'ayant point trouvé la charte , ils retournèrent à leur première station , toujours en rangeant la côte , dans la croyance qu'elle pouvoit être restée au-delà du parallèle où ils s'étoient séparés. Mais pour éviter le cap del-Enganno , ils firent route vers l'est pendant cinq jours consécutifs , au bout desquels ils se trouvèrent environ à quatre-vingt lieues d'une grande île , qu'ils jugèrent être celle de los-Paxaros , mais dont ils ne purent approcher , le vent les en ayant empêchés.

A la fin , le vaisseau faisant beaucoup d'eau , tant à cause de la violence du vent , que de l'agitation extraordinaire des flots , indépendamment de celle qu'il prenoit par le roulis , on jugea à propos de s'approcher de la côte ; afin qu'en cas de malheur , l'équipage pût se sauver. Lorsqu'ils furent près du rivage , ils virent l'île de Ceniza du côté du bas bord ; & comme ils entroient dans la baie des

Onze-mille-Vierges, ils trouvèrent la capitane & la chatte qui en fortoient. Ils furent ravis de se voir ; & le Général donna ordre de gagner le premier port qu'on trouveroit sur la route. Ils passèrent près d'une petite île voisine de la terre ferme , à laquelle ils donnèrent le nom de Saint-Hilaire ; & virent au-delà, une grande baie que le Général envoya sonder par la chatte. Celle-ci y étant entrée, trouva qu'elle étoit à l'abri du vent de nord-ouest, & apperçut un grand nombre d'Indiens sur le rivage. Peu de tems après, il s'éleva un vent de nord-ouest violent qui obligea nos vaisseaux à s'y rendre ; & comme c'étoit le jour de la Fête de saint Simon & saint Jude , ils lui en donnèrent le nom. Le Général donna ordre à l'amiral d'y prendre de l'eau & du bois.

Le lendemain matin , le Général envoya le capitaine Peguero & l'enseigne Alarçon dans la terre ferme , avec quelques soldats, sur les chaloupes de la capitane, pour faire aiguade. Ils trouvèrent près du rivage un nombre considérable d'Indiens qui leur

parurent fort alertes & fort courageux, mais qui loin d'inquiéter les Espagnols, leur laissèrent creuser plusieurs puits dans un endroit humide couvert de sauge & de glayeuls, où ils se pourvurent d'eau. Mais peu de tems après, ces Indiens s'imaginant que les politesses & les présens qu'ils leur faisoient procédoient de la crainte qu'ils avoient d'eux, poussèrent l'insolence au point de vouloir enlever quelques effets aux soldats, & mirent leurs arcs sur leurs têtes en signe de mépris. Ils voulurent même enlever une chaloupe aux mousfès qu'on avoit laissés pour la garder; & lorsque nos gens s'embarquèrent, ils leur jettèrent des pierres: ce qui obligea un d'entr'eux à décharger son fusil en l'air pour les intimider. Les Indiens voyant qu'il ne leur avoit fait aucun mal, devinrent plus hardis, de sorte que le capitaine Peguero étant retourné le lendemain à terre avec six soldats, ils accoururent sur le rivage, & traitèrent nos gens avec la même insolence que la première fois. Trois soldats qui avoient leurs mèches allumées, leur firent signe de se retirer;

mais loin d'obéir, ils essayèrent de les saisir par la tête avec leurs arcs & attrapèrent même un soldat de la sorte; sur quoi le pilote Antoine Florez tira son sabre, & coupa l'arc & la corde d'un seul coup. Les Indiens en furent si irrités, qu'ils bandèrent leurs arcs, mirent la flèche dessus, & pointèrent nos gens: mais on les prévint, les soldats firent feu sur eux, & en mirent six à bas de la première décharge. Leurs compatriotes les emportèrent sur leurs dos sur une petite éminence, & donnèrent aussitôt avis à leurs voisins de ce qui venoit d'arriver. Environ une heure après, on vit paroître un corps de deux cent Indiens bigarés de différentes couleurs, avec de grands panaches à leurs têtes, lesquels parurent vouloir attaquer les Espagnols qui avoient débarqué avec l'enseigne Alarçon; sur quoi celui-ci donna ordre à ses gens de se tenir sur leur garde. Ils n'osèrent cependant point approcher, crainte des arquebuses; ils détachèrent un Indien avec un petit chien en signe de paix, & les Espagnols s'avancèrent. Les In-

diens tenoient toujours les yeux fixés sur les arquebuses, & dirent à nos gens par signes, que quatre de leurs camarades avoient été tués, & que les autres étoient à la veille de mourir des blessures qu'ils avoient reçues. Ils témoignèrent être fâchés de la conduite qu'ils avoient tenue, firent quelques petits présens à nos gens en signe d'amitié, & se retirèrent. L'aiguade faite, le Général donna l'ordre pour le départ; & l'escadre fit voile le vendredi premier de Novembre.

Au sortir de la baie de Saint-Simon-&-Saint-Jude, elle continua sa route avec les mêmes difficultés qu'auparavant, & arriva devant une grande baie entourée de toutes parts de hautes montagnes, excepté du côté de l'entrée. Elle crut appercevoir sur le bord de la mer, tout près de la baie, l'embouchure d'une rivière. Du côté de l'occident, sont deux îles auxquelles elle donna le nom de *Todos-Santos*. La chatte eut ordre de s'y rendre, & l'amiral la suivit. La capitaine voyant que la nuit approchoit, tint le large; & les autres, pour ne point trop s'en

écarter , reculèrent. Ceci arriva le 5 de Novembre , & le lendemain on résolut de se rendre dans la baie & de la reconnoître ; mais le vent s'étant levé sur ces entrefaites , le Général remit la chose à son retour , & donna ordre de faire route. Après avoir fait quelques lieues , le vent se remit tout-à-coup au nord-ouest , ce qui les obligea de ranger la côte , où ils apperçurent quantité de feux & de fumée que faisoient les Indiens , pour inviter nos gens à se rendre à terre. Ils rencontrèrent à six lieues de la terre ferme , quatre îles qu'ils appellèrent *Les-Couronnés* (*Les-Coronados.*) Les deux plus petites ressembloient à deux pains de sucre ; les autres étoient un peu plus grandes. Au nord de ces îles , dans la terre ferme , est le fameux port de San-Diego , dans lequel l'escadre entra le 10 de Décembre à sept heures du soir. Le lendemain , le Général envoya plusieurs personnes pour reconnoître une forêt qui est au nord-ouest de cette baie. Cette expédition fut entreprise par l'enseigne Alarçon , le capitaine Peguero , le pere Antoine

de l'Ascension , & huit soldats. Ils trouvèrent dans cette forêt des chênes fort hauts & fort droits , & quantité d'autres arbres , quelques espèces de romarins , & une grande variété de plantes odoriférantes & médicinales. Les hauteurs dominoient sur toute la baie , qui leur parut spacieuse , commode & sûre. La forêt est au nord-ouest , & a environ trois lieues de long , sur une lieue & demie de large. Au nord-ouest de la forêt , est un autre port fort commode. Ayant fait leur rapport au Général , il donna ordre de dresser une tente , de nettoyer & de suifer les vaisseaux , pendant que le reste des équipages alloit au bois & faisoit garde. Ils firent aiguade dans une petite île sablonneuse , où ils creusèrent des tranchées profondes , dont l'eau , dans la haute marée , étoit douce & claire , & dans la basse saumâtre. La sentinelle qu'on avoit postée dans le bois , donna un jour avis qu'il voyoit paroître un grand nombre d'Indiens nus , le corps barbouillé de blanc & de noir , lesquels se rendoient sur le rivage armés de leurs arcs & de leurs

flèches. Là dessus, le Général ordonna au père Antoine de s'avancer, & de leur offrir la paix. Il y fut accompagné de l'enseigne Jean-François & de six soldats. Lorsqu'il fut à portée des Indiens, il arbora un mouchoir blanc en signe de paix; sur quoi ils prirent des poignées de terre qu'ils jetèrent en l'air, & remirent leurs arcs & leurs flèches aux soldats. Le père Antoine les embrassa, leur donna du pain, & leur fit présent de quelques colliers, dont ils parurent extrêmement satisfaits. Ils le suivirent au quartier général; mais ils n'eurent pas plutôt vu nos gens, qu'ils s'enfuirent sur une petite éminence, d'où ils envoyèrent deux femmes qui s'approchèrent de la tente du Général d'un air timide. Les Religieux & les soldats leur firent présent de biscuits, de patenôtres & de colliers de verre, & les renvoyèrent pour qu'elles pussent dire à leurs compatriotes l'accueil que les étrangers leur avoient fait. Il y a toute apparence qu'elles s'acquittèrent de la commission: car un moment après, les Indiens vinrent trouver les Espagnols.

La plupart avoient le corps peint de blanc & de noir , & de grands panaches à leurs têtes. Le Général les reçut avec beaucoup de politesse , leur fit des présens , & leur distribua du poisson qu'on venoit de pêcher en leur présence. La peinture dont ils se servoient , paroissoit être un mélange d'argent & d'azur. On leur demanda par signes ce que c'étoit , & ils lui donnèrent une espèce de mine métallique d'où ils la tiroient , & lui firent entendre par signes qu'il y avoit dans l'intérieur du pays un peuple qui portoit la barbe , qui étoit habillé comme les Espagnols , & qui faisoit avec cette mine des rubans pareils aux dentelles que les soldats portoient sur leur cottes de buffle , & que quelques - uns étoient habillés de velours comme le Général : ajoutant que ces hommes , à en juger par leur habillement , leur teint & leurs coutumes , paroissoient être du même pays qu'eux. Ces Indiens furent si ravis de l'accueil qu'on leur fit , qu'ils revinrent tous les trois jours chercher du poisson & du biscuit ,
apportant

apportant avec eux des peaux de différentes espèces de bêtes , comme hermines , chats sauvages , de même que les filets avec lesquels ils les prenoient.

On trouve dans ce port différentes espèces de poissons , comme huitres , moules , écrevisses de mer , soles , &c. & sur quelques montagnes , des oies , des canards , des cailles , des lapins & des lièvres. Le Général & le père Antoine ayant envie de reconnoître le pays , prirent avec eux quelques soldats , s'éloignèrent à une distance considérable de la côte , & furent charmés de la douceur du climat & de la fertilité du terrain.

Tout étant prêt pour le départ , l'escadre fit voile le 20 de Novembre ; mais quantité de soldats étoient malades , & quelques personnes de marine moururent pendant le séjour que l'on fit dans ce port. Ils n'eurent pas plutôt quitté San-Diego , que le vent de nord-ouest recommença à souffler avec beaucoup de violence , ce qui n'empêcha pas les vaisseaux d'arriver à la vue d'une baie dont les environs

paroissoient être extrêmement fertiles. Ils apperçurent de tout côté de la fumée , les Indiens ayant allumé des grands feux pour les inviter à descendre sur la côte. Ils s'en approchèrent ; mais n'ayant trouvé aucun endroit pour se mettre à couvert du vent de nord-ouest , ils continuèrent leur route , & à quelques lieues de-là , ils découvrirent dans la baie de Sainte-Catherine , une grande île éloignée d'environ douze lieues de terre , à laquelle ils donnèrent le nom de Sainte-Catherine , à cause du jour de la Fête de cette Sainte. Les vaisseaux s'y rendirent le 28 de Novembre , & en apperçurent une autre plus grande à quelque distance de-là , qu'ils remirent à reconnoître à leur retour. Comme ils approchoient de l'île de Sainte-Catherine , les habitans allumèrent des feux de tous côtés , & les vaisseaux ne furent pas plutôt près du rivage , que les femmes , les enfans & les vieillards poussèrent des cris de joie , & accoururent en foule pour voir les Espagnols. Le Général donna ordre à l'amiral Toribio Gomez de se rendre

à terre avec le père Antoine de l'Ascension, le capitaine Peguero, l'enseigne Alarçon & vingt soldats, pour voir quel peuple c'étoit, & reconnoître l'île. Ils ne furent pas plutôt débarqués, que quantité d'Indiens de l'un & de l'autre sexe se rendirent auprès d'eux, & leur firent des politesses qui leur donnèrent à connoître que ce n'étoit pas la première fois qu'ils voyoient des Espagnols. On leur demanda de l'eau, & ils leur en présentèrent de fort bonne dans un vaisseau de jonc fait en forme de bouteille, qu'ils avoient été chercher à une distance considérable, à une petite source entourée de saviniens & d'églantiers, dont il y en a quantité dans l'île. Sur le rapport que l'on fit au Général, il fit dresser une tente où les pères André & Antoine dirent la messe, le père Thomas étant malade, & nos gens se rendirent à terre pour assister au Service Divin. A cette occasion, un grand nombre d'Indiens robustes & fort bien faits vinrent au quartier des Espagnols : ils avoient été la veille à la pêche dans une espèce

de vaisseau assez bien construit, mais d'un très-mauvais gabarit. Quelques-uns de ces vaisseaux pouvoient contenir vingt hommes, mais la plûpart n'en contenoient que trois ; savoir, deux hommes & un enfant.

La manière dont les Indiens pêchent est ingénieuse, facile & fort amusante. Ils portent dans leurs bateaux des perches longues & minces, au bout desquelles ils attachent un harpon fait d'os de poisson, & une longue corde. Lorsqu'ils apperçoivent parmi les rochers un loup marin ou quelqu'autre poisson qui vaut la peine d'être pris, ils le dardent avec leur harpon ; & s'il est gros, ils filent la corde, & le laissent épuiser : après quoi ils le tirent sur le rivage, ou dans le bateau, s'il est petit. Ils prennent par ce moyen tout autant de poisson qu'il leur plaît. Les loups marins leur servent tant pour la nourriture que pour l'habillement. Les femmes Indiennes sont très-bien faites, elles ont les yeux fort beaux, les traits réguliers & beaucoup de modestie. Les garçons & les filles se peignent le corps

de rouge & de blanc , & sont généralement d'un très-bon caractère. Ces Indiens vivent dans de grandes huttes , & tous leurs utensiles sont faits de jonc si bien collé ensemble , que l'eau ne sauroit pénétrer à travers. Cette île produit quantité de racines ou d'es-pèces de petites parates dont les habitans font un très grand commerce. Cette île , de même que la plûpart de celles des environs , sont extrêmement peuplées , & les habitans vivent en communautés. Les Espagnols y trouvèrent un temple où l'on offroit des sacrifices : il consistoit dans un grand enclos de niveau , & il y avoit près de l'autel un espace circulaire entouré de plumes de différentes espèces d'oiseaux , qu'ils avoient vraisemblablement sacrifiés à leurs Idoles. Il y avoit au-dedans de ce cercle , une figure peinte de différentes couleurs , pareille à celle sous l'image de laquelle les Indiens de la Nouvelle Espagne représentent le diable. Elle tenoit dans ses mains les figures du soleil & de la lune. Lorsque nos soldats furent voir ce temple , ils trou-

vèrent au-dedans du cercle deux corbeaux d'une grosseur extraordinaire, lesquels s'envolèrent à l'approche des Espagnols, & furent se percher sur un rocher voisin. Les soldats les tuèrent à coups de fusil : sur quoi l'Indien qui leur servoit de guide, fit de grandes lamentations, & témoigna une horreur extrême pour l'action qu'ils venoient de commettre. Il y a dans cette île plusieurs bons ports & quantité de poissons, sur-tout de sardines. On trouve dans le pays, des cailles, des perdrix, des lapins, des lièvres & des daims. Les peuples qui l'habitent sont très-spirituels, & sur-tout fort adroits au larcin, de quoi ils donnèrent quelques exemples aux Espagnols.

Après avoir reconnu plusieurs cantons de cette île, l'escadre en partit le 25 de Décembre, pour aller visiter les autres, & retourner ensuite dans la terre ferme. Il y a au-delà de Sainte-Catherine une rangée régulière d'îles éloignées de cinq à six lieues les unes des autres. Elles ne sont pas toutes de même grandeur, mais elles

font toutes fort peuplées , & les Indiens qui les habitent commercent entre eux , de même qu'avec les habitans du continent. Ces îles occupent à peu-près l'espace de cent lieues , & suivent la même direction que la terre ferme. Leur nombre, leur grandeur , & la proximité où elles sont les unes des autres sont que les galions des Philippines , à leur retour dans la Nouvelle-Espagne , les confondent souvent avec le continent , & s'en éloignent le plus qu'ils peuvent. Elles sont très-peuplées , & laissent entre elles & la terre ferme un passage dont la largeur est de douze , dix , huit lieues dans l'endroit le plus étroit , qu'on appelle le canal de Sainte-Barbe , & qui git est & ouest. Les vaisseaux étant arrivés près du continent , virent venir à eux un canot à quatre rames , dans lequel étoit un Indien qui étoit souverain de la côte. Le canot aborda la capitaine , & en fit trois fois le tour avec une vitesse surprenante , tandis que ceux qui étoient dedans faisoient chorus entre eux , & chantoient *Almatote* , à la façon des Indiens de la Nouvelle-

Espagne. Ils l'abordèrent ensuite sans témoigner la moindre crainte, & le Roi ou Cacique du pays monta à bord. Il fit deux ou trois fois le tour du tillac, toujours en chantant; après quoi il adressa la parole dans sa langue au Général & aux autres. Après qu'il eut fini sa harangue, il leur fit entendre par signes que les habitans de l'île de Sainte-Catherine lui avoient envoyé quatre canots par quatre chemins différens, pour lui donner avis qu'il étoit arrivé des vaisseaux sur leur côte, montés par des gens qui portoient la barbe, & qui étoient habillés: ajoutant qu'ils étoient braves, généreux & sociables, & qu'ils avoient fait quantité de présents à ceux qui avoient été les voir; que ce rapport l'avoit engagé à se rendre à bord pour leur offrir son pays & tout ce qu'il produisoit, les priant de s'approcher de terre, pour qu'il pût leur procurer tout ce dont ils avoient besoin. Ne voyant aucune femme sur le vaisseau, il demanda où elles étoient: sur quoi le Général lui répondit qu'ils ne menoient jamais de femmes avec eux, & qu'ils

& qu'ils n'en avoient que faire. Là-dessus, l'Indien le pressa encore plus fortement de venir à terre avec ses gens, lui promettant de donner dix femmes à tous ceux qui étoient sur le vaisseau, ce qui fit rire tous les Espagnols. L'Indien croyant qu'ils vouloient lui donner à entendre par-là qu'il promettoit plus qu'il ne pouvoit tenir, leur dit, que s'ils vouloient envoyer un soldat à terre, ils se convaincroient bientôt de la vérité de ses promesses, & qu'il leur laisseroit son fils en ôtage, jusqu'à ce que le soldat fut de retour. Comme la nuit approchoit, on jugea à propos de remettre cette expérience au lendemain, dans l'intention d'aller à terre, si le tems le permettoit. On fit quelques présens à l'Indien, il s'en retourna charmé de la libéralité des Espagnols, & fit tous les préparatifs nécessaires pour bien recevoir ses nouveaux hôtes. Une heure après qu'il fut parti, il s'éleva un vent de nord-est : c'étoit le premier qu'ils eussent vu pendant leur voyage, & comme il leur étoit favorable, le Général trouva à propos de

différer sa visite jusqu'à son retour. L'escadre mit donc à la voile ; & le vent ayant continué depuis sept heures du soir jusqu'à huit heures du 4 Décembre matin , les vaisseaux se trouvèrent près du dernier attollon du canal , lequel est composé de six îles éloignées de deux lieues l'une de l'autre. Le canal a environ 24 lieues de long , & la côte du continent est entremêlée de bois & d'un grand nombre de villages Indiens , ce qui forme un coup-d'œil très-agréable.

La nuit suivante , le vent tourna tout-à coup au nord - ouest : ce qui consterna d'autant plus nos gens , qu'ils se trouvoient parmi des îles & dans un canal où la mer étoit extrêmement haute. Il dura toute la nuit & les deux jours suivans , & se calma le troisième , mais ils perdirent la chatte de vue. Les vaisseaux profitèrent du beau-tems pour sortir de cet archipel , & s'étant approchés du continent pour reconnoître la côte , ils la trouvèrent fort haute & fort montagneuse , & aperçurent quelques baies , de l'une desquelles ils virent sortir quatre canots

montés chacun de deux Indiens nuds, lesquels vinrent à bord & firent présent à nos gens du poisson qu'ils avoient, sur-tout de sardines salées & d'autres petits poissons qu'ils portoient avec eux pour leur servir d'amorce. Ces Indiens comprenant qu'on ne les entendoit point, ne dirent pas une seule parole, & leur parlèrent par signes. Ils étoient plus grands, mieux faits & plus robustes que ceux qu'ils avoient vus jusqu'alors; & lorsqu'ils montèrent à bord, ils couvrirent leur nudité avec des peaux de chèvre. Les Espagnols leur donnèrent des provisions & des hardes, & ils s'en retournèrent très-satisfaits. Ils parurent être d'un très bon caractère, & on ne s'aperçut point qu'ils fussent enclins au vol. Le lendemain, il vint d'autres Indiens à bord, & cette visite se passa de même que la première. Ils pressèrent nos gens d'aller dans leur pays, leur offrant du poisson & du gland, dont ils font leur nourriture ordinaire. On leur fit présent de provisions, de hardes, de colliers & de patenôtres, & ils retournèrent dans leur île fort

fatisfaits. La chatte rejoignit les vaisseaux dans cet endroit, & rapporta que les Indiens de ces îles lui avoient fait présent de poisson & de gland. Le Général donna ordre à l'escadre de s'approcher de la côte, pour voir s'il y avoit quelque port, le brouillard les empêchant de la distinguer du lieu où ils étoient. Le vent les favorisa jusqu'au 14 de Décembre; & le temps s'étant éclairci, ils se trouvèrent vis-à-vis d'une chaîne de montagnes fort hautes & fort blanches, dont le panchant étoit rougeâtre, & qui étoient entièrement couvertes de bois, & qu'ils appelèrent la Sierra de Santa-Lucia. Ces montagnes servent de signal ordinaire aux vaisseaux qui viennent de la Chine. Quatre lieues au delà, il y a une rivière extrêmement rapide, qui descend de quelques montagnes hautes & blanches, & se jette dans la mer parmi les rochers qui la bordent. Ses rives sont couvertes de peupliers blancs & noirs, de saules & autres arbres & arbrisseaux qui croissent dans l'Espagne. On l'appelle *la rivière du Carmel*

(del-Carmelo.) Deux lieues plus loin est un très-bon port, entre lequel & la rivière dont on vient de parler, il y a un bois de pins de deux à trois lieues de large. Il y a à l'entrée du port, un cap appelé *Punta de Pinos*. Ce fut dans cet endroit que l'escadre vint mouiller le 16 de Décembre, dans la vue d'envoyer de ses nouvelles dans la Nouvelle-Espagne.

On a vu ci-dessus qu'elle mouilla le 16 de Décembre dans ce port, auquel on donna le nom de *Monte-Rey* en l'honneur du comte de Monte-Rey, viceroi de la Nouvelle-Espagne, qui l'avoit envoyé à cette découverte, en conséquence des ordres de Sa Majesté. Le lendemain, le Général fit dresser une tente, pour que les Religieux qui l'accompagnoient, pussent y dire la messe pendant tout le tems qu'on y séjourneroit. On la dressa sous un gros chêne qui étoit sur le bord de la mer, à vingt pas duquel il y avoit quelques puits dont l'eau étoit fort bonne.

Après la messe on tint conseil, pour voir les moyens qu'on prendroit pour

envoyer au Viceroy de la Nouvelle-Espagne une relation des découvertes que l'escadre avoit faites. Tous les gens de l'équipage étoient malades. Le Patron de l'amiral & son contremaître gardoient le lit, ceux de la capitane pouvoient à peine se tenir sur le tillac; un grand nombre de soldats, de matelots & de mouffes n'étoient pas en meilleur état, & il en étoit mort seize depuis quelques jours. En conséquence, on résolut que l'amiral Toribio Gomez de Corvan, & les deux pilotes Paschal & Baltasard partiroient avec l'amiral; qu'on embarqueroit dessus les malades pour la Nouvelle-Espagne, avec un nombre de matelots suffisant pour ramener le vaisseau à Acapulco; & que l'on mettroit les autres sur la capitane & la chatte, & qu'indépendamment des provisions qui étoient sur l'amiral, on leur en donneroit d'autres pour continuer leur voyage.

Ces résolutions prises, le Général donna ordre de les exécuter sans délai. Il envoya au Viceroy une relation circonstanciée de son expédition, & le

pria de lui envoyer un renfort, pour qu'il pût aller reconnoître l'entrée de la Californie, avec ordre à la capitane & à la chatte de l'attendre jusqu'au milieu du mois de Mai suivant. Il dressa aussi un état des vivres & des munitions dont il avoit besoin pour reconnoître entièrement la côte de la Californie. En conséquence, on transporta les malades & le père Thomas d'Aquin à bord de l'amiral: les matelots s'y rendirent au jour marqué, & le vaisseau mit à la voile le 29 de Décembre. Le lecteur ne sera pas fâché de connoître la maladie qui regna sur l'escadre: elle est la même qui attaque ceux qui arrivent de la Chine dans la Nouvelle-Espagne; & elle est si dangereuse, qu'elle emporte souvent la moitié de l'équipage. L'air est si froid & si vif par cette latitude, qu'il pénètre jusqu'aux os les sujets d'un tempérament foible. Il y a même lieu de croire qu'il est d'une nature pestilentielle, à moins qu'on ne suppose que sa subtilité suffit pour causer cette maladie à des corps exténués par les fatigues. Elle commence

par une douleur universelle dans tout le corps, & le rend si sensible, qu'on ne peut supporter le plus léger attouchement ; elle arrache même quelquefois des larmes & des cris aux personnes les plus résolues. Il vient ensuite sur tout le corps, sur-tout aux extrémités inférieures, des tâches rouges plus larges & plus grosses qu'un grain de moutarde ; elles sont suivies de pustules de deux travers de doigt de large, & de même couleur, lesquelles se manifestent d'abord sous le jarret, & s'étendent depuis le milieu de la cuisse jusqu'au pli du genou, & qui rendent les parties si roides, que les jambes semblent être pétrifiées, & restent dans la même posture où ce symptôme les a prises. Le corps s'enfle si prodigieusement, que les malades ne sauroient se mouvoir sans ressentir des douleurs cruelles. Ces taches s'étendent ensuite : le gras de la jambe & la cuisse deviennent livides, l'humeur morbifique se répand dans tout le corps, gagne les épaules préférentiellement aux autres parties, causant en même-tems des douleurs très

vives dans les reins & dans les lombes. Le malade a beau changer de place, il n'en est pas plus soulagé, au contraire les douleurs augmentent, pour peu qu'il remue, au point qu'il faut aimer passionément la vie, pour ne pas desirer de la perdre, dès l'instant que la maladie commence à se manifester. Cette humeur virulente cause un tel ravage dans le corps, qu'il est entièrement couvert d'ulcères. Le malade ne peut souffrir la moindre pression; & pour peu qu'on veuille le couvrir, il expire à l'instant. Il gémit nuit & jour, sans qu'il soit possible de le soulager; & le secours le plus prompt qu'on puisse lui procurer, s'il m'est permis d'user de cette expression, est de ne point le toucher, pas même les hardes sur lesquelles il est couché. Ce ne sont pas là les seuls effets de cette humeur pestilentielle. Dans quelques-uns, les gencives sont tellement enflées, que les mâchoires ne peuvent plus se joindre: les dents branlent pour peu qu'on remue la tête, & il y a même des malades qui les crachent avec leur salive. Ils ne peuvent

plus rien avaler , ils dépérissent à vue d'œil , & meurent en parlant avec leurs amis.

Telle étoit la maladie qui régnoit parmi les équipages , & il y en eut un grand nombre qui en moururent.

Retournons au port de Monte-Rey où nous avons laissé la capitane & la chatte , pour y prendre de l'eau & du bois. Ce port est à l'abri de tous les vents. Il y a près du rivage une infinité de pins de fort belle venue , très propres pour faire des mâts & des vergues , & quantité de chênes d'une grosseur prodigieuse , propres pour la construction. On y trouve des rosiers , de l'aube-épine , des sapins , des saules , & des peupliers , de très-beaux lacs : des bons pâturages & des terres labourables. Le pays produit des bêtes fauves , entr'autres des ours d'une grosseur extradinaire , & une espèce de bête à corne approchante du buffle , & à peu-près de la même grosseur ; d'autres de la grosseur d'un loup , & de la figure d'un cerf , dont la peau ressemble à celle du pélican. Elles ont un long cou , un bois comme celui du

cerf, la queue de trois pieds de long, & d'un pied & demi d'épaisseur, & le pied fendu comme le bœuf. On y trouve aussi des dainis, des lapins, des lièvres, des chats sauvages, des outardes, des oies, des canards, des pigeons, des perdrix, des grives, des moineaux, des chardonnerets, des grues, des vautours, & un oiseau de la grosseur d'un coq-d'inde, dont un entr'autres avoit dix-sept empan du bout d'un aîle à l'autre. La côte est remplie de mouettes, de cormorans, de corbeaux & d'oiseaux marins. On trouve dans les rochers un grand nombre de cavités dont quelques-unes paroissent être les matrices d'un gros coquillages, dont l'éclat est pareil à celui de la nacre la plus fine. La mer produit une quantité prodigieuse d'huîtres, d'écrevisses, de cancrs, &c. On y trouve aussi des loups marins & des baleines. Il y a autour de ce port plusieurs communautés d'Indiens, extrêmement affables & généreux, qui vivent sous une espèce de gouvernement. Ils sont armés d'arcs & de flèches. Ils parurent très-fâchés de ce

que les Espagnols les quittoient, ce qu'ils firent le 3 de Juin 1603, que la capitane & la chatte partirent de ce port.

Elles eurent pendant douze jours un vent favorable qui les conduisit au-delà du port de Saint-François. Le lendemain, savoir, le 7 de Janvier, le vent se mit au nord-ouest; mais comme il n'étoit point trop fort, elles firent encore plusieurs lieues. La chatte ne jugeant pas à propos de mouiller, continua sa route, & la capitane qui crut qu'elle la suivoit, n'ayant point allumé son fanal, la perdit de vue le lendemain matin, sur quoi elle retourna au port de Saint-François pour l'attendre, ne doutant point qu'elle ne vînt l'y joindre; mais elle n'en eut des nouvelles qu'au retour de son voyage. Une autre raison engagea la capitane à relâcher au port de Saint-François: elle voulut le reconnoître, & voir si elle n'apprendroit point quelque chose du Saint-Augustin, lequel l'an 1595 étoit parti des Philippines par ordre de Sa Majesté & du Viceroy, pour aller reconnoître la côte de la

Californie, sous la direction de Sébastien Rodriguez Cermennon, pilote très-expérimenté; mais il fut jetté à terre dans ce port par la violence du vent. Du nombre des personnes qui étoient à bord du Saint-Augustin, étoit le pilote François Volanos, un des premiers pilotes de cette escadre. Il connoissoit le pays, & assuroit qu'on avoit laissé à terre une grande quantité de cire, & plusieurs ballots de soie: sur quoi le Général voulut relâcher, pour voir s'il ne trouveroit point quelques vestiges du vaisseau & de la cargaison. La capitane vint mouiller derrière une pointe de terre appelée *la Punta de los-Reyes*; mais on n'envoya personne à terre pour n'être point pris au dépourvu, en cas que la chatte arrivât, & la capitane fit voile le lendemain pour l'aller chercher. Le vent étoit au nord-ouest, mais si foible, qu'elle fit très-peu de chemin. Cependant le dimanche 12 de Janvier, elle arriva vis-à-vis certaines montagnes rouges, & découvrit quatorze lieues plus loin du côté du nord-ouest, un cap qui avançoit

dans la mer ; & tout auptès , quelques montagnes couvertes de neige : d'où les Pilotes conclurent que c'étoit le cap Mendozino , lequel git par la latitude de quarante-un degré trente minutes.

Le lendemain , savoir le 13 de Janvier , il s'éleva un vent de sud-ouest violent , accompagné de pluie & de neige & d'une mer si haute , que l'on craignit que les vaisseaux ne coulassent à fond. Pour éviter ce danger , de même qu'une plus haute latitude où le froid & l'orage seroient plus grands, vu qu'on étoit dans le fort de l'hiver dans ces cantons , on mit à la cape jusqu'à ce que le vent fût calmé , & qu'on pût retourner à Acapulco.

Lorsque la capitane arriva dans ce parage , il n'y avoit pas plus de six personnes en état de manœuvrer. Les soldats , les matelots & les mouffes étoient tous attaqués de cette terrible maladie que je viens de décrire ; les Religieux & les Capitaines surnuméraires étoient aussi malades , de sorte que le Père commissaire ne put ni les confesser , ni leur administrer l'Ex-

trême-onction. Ajoutez à cela que ceux qui se portoient bien, n'étant point en assez grand nombre pour faire la manœuvre, étoient consternés du danger où ils étoient, se trouvant près d'une côte orageuse & dénués de tout secours. Et en effet, s'il se fût élevé une tempête, le vaisseau auroit infailliblement péri, faute de gens pour manœuvrer. Le Général fit assembler son Conseil ordinaire, & il fut décidé qu'on n'iroit pas plus loin, & qu'on profiteroit du premier beau-tems pour retourner au port de la Paz dans la Californie, en attendant les secours qu'on avoit envoyé demander au Viceroi. Cette résolution ranima les esprits de nos gens, & ils crurent que n'allant pas plus loin, ils pourroient prolonger leur vie de quelques jours. Le 14 du même mois, le tems s'éclaircit, & ils se trouvèrent près du cap Mendozino, où les courants les conduisirent en moins de deux jours. Peu de tems après, il s'éleva un brouillard épais accompagné d'une bruine froide: & le vent étant toujours au sud-est, les vaisseaux restèrent à la

cape jusqu'au 19 de Janvier, que le vent se remit au nord ouest, & dissipa le brouillard, ce qui mit les pilotes en état de faire une seconde observation, par laquelle ils se trouvèrent par la latitude de quarante-deux degrés. Ils apperçurent sur la côte un cap blanc qui s'étendoit jusqu'à de hautes montagnes couvertes de neige, auquel ils donnèrent, à cause de sa couleur, & parce qu'ils l'avoient découvert la veille de Saint Sébastien, le nom de *Cap-blanc de Saint-Sébastien*. Ce vent anima les malades à mettre les mains à la manœuvre; on issa les vergues, & l'on prit la route d'Acapulco, en rangeant toujours la côte; tant pour la reconnoître, que pour chercher la chatte.

Celle-ci, comme on l'a vu ci-dessus, s'étoit séparée de la capitane; & croyant qu'elle avoit pris les devants, elle continua sa route pour la chercher. Lorsqu'elle fut par la latitude de 41 degré, le vent de sud-est la mena directement dans l'endroit où étoit la capitane: mais comme elle n'étoit pas en état de tenir la mer, elle fit route vers

vers la côte , & fut mouiller au pied d'un gros rocher près du cap Mendozino ; & après que le vent se fut calmé , elle continua sa route le long de la côte. Le 19 de Janvier , le pilote Florez qui étoit sur la charte , se trouva par la latitude de 43 degrés , & observa que la terre formoit un cap , appelé *Cabo-Blanco* , où la côte commençoit à s'étendre vers le nord-ouest , & qu'il y avoit tout auprès une grande rivière , dont les bords étoient couverts de frênes , de saules , & d'autres arbres qui croissent en Espagne. Nos gens voulurent y débarquer , mais ils en furent empêchés par les courans *. L'enseigne Martin de Aquilar , Commandant de la charte , & le pilote Florez s'étant trouvés aussitôt après , au-delà de la latitude que leur avoit marqué le Viceroy , & ne voyant point

* Il est bon d'observer que ce que les Espagnols virent , n'étoit ni une embouchure , ni un détroit , ni un bras de mer , mais une rivière ; & que ce qu'on dit du détroit d'Anian , n'est qu'une conjecture sans fondement.

paraître la capitane, furent d'avis de retourner à Acapulco.

On croit que cette rivière est celle qui va se rendre à une grande ville découverte par un vaisseau hollandois, & que c'est le détroit d'Anian, par lequel le vaisseau passa de la mer du nord dans celle du sud. Il y a toute apparence que la ville de Quivira est dans ces cantons. C'est là-dessus que roule le Mémoire qu'on envoya à Sa Majesté, & qui l'engagea à ordonner cette expédition, & de lui en rendre compte.

On vient de voir que la capitane partit du cap de Saint-Sébastien, pour retourner à Acapulco dans la Nouvelle-Espagne, qu'elle rangea la côte pour voir s'il avoit échappé quelque chose à ses premières observations. Par cette latitude, le pays situé le long de la côte, est couvert de verdure: celui qui est dans l'intérieur des terres, paroît très-fertile & très-peuplé, du moins si l'on en juge par les feux qu'on apperçut de toutes parts. Comme le vent étoit au nord-ouest; qu'il favorisoit leur route, & que la mer n'é-

toit point trop agitée , il n'y eut pas un pouce de terre qui échappât à leurs observations. Pendant que la capitane faisoit ainsi route le long de la côte , nos gens virent venir à eux , à quelque distance du canal de Sainte-Barbe , deux canots , sur chacun desquels étoient trois hommes vêtus de peau de chèvre. Ils firent trois fois le tour du vaisseau , & montèrent à bord avec autant d'hardiesse , que s'ils fussent entrés chez eux. On leur fit présent de biscuit & de quelques bagatelles , & ils s'en retournèrent à terre fort satisfaits.

La capitane , à son retour sur cette côte , étoit dans l'état le plus déplorable. Tous les gens de l'équipage , à l'exception du Général & de trois soldats , étoient atteints de la maladie dont j'ai parlé ci-dessus , & le père Commissaire lui-même eut beaucoup de peine d'administrer les Sacrements aux malades. Le père Antoine de l'Ascension étoit au lit , & l'on n'entendoit que des cris & des lamentations dans le vaisseau. Les uns pouffoient les hauts cris , comme s'ils eussent dû les soulager , les autres déploroient leurs pé-

chés avec la contrition la plus amère ; les autres mouroient en parlant , les autres en dormant , les autres en mangeant , les autres enfin assis sur leur séant.

La vue de tant de gens à deux doigts de la mort , jointe aux cris , aux lamentations & aux gémissemens des autres , étoit capable d'ébranler les cœurs les plus durs & les plus insensibles ; aussi la Providence inspira-t-elle à ceux qui quelque tems auparavant étoient sourds aux sentimens d'humanité , tant de sensibilité pour leurs camarades , qu'ils assistèrent les malades avec autant de soin & de zèle , que s'ils n'en eussent eu qu'un seul à servir. Les Religieux , sur-tout le père Thomas d'Aquin , par un pressentiment des malheurs qui arrivèrent , s'étoient munis à Acapulco de cordiaux & de conserves , qu'ils eurent soin de garder pour ce jour d'affliction ; & il n'est pas douteux que plusieurs durent leur guérison au bon usage que ces Pères en firent.

Les Indiens ne furent pas plutôt retournés à terre , que la capitane

entra dans le canal de Sainte-Barbe, dans le dessein de reconnoître l'île qu'elle avoit apperçu à l'est de celle de Sainte-Catherine dans son premier voyage, & d'y attendre la chatte pendant quelques jours. Mais le Conseil ne fut pas de son avis, & lui représenta que l'équipage étoit hors d'état de manœuvrer, ni de jeter l'ancre; qu'il diminueoit de jour à autre par la mortalité, & que s'il restoit plus longtems dans ce parage, il périroit entièrement, ce qui porteroit un grand préjudice au service de Sa Majesté. Le Général se rendit à ces raisons, & ordonna au pilote de faire route en droiture pour l'île de Cerros, & de-là au cap Saint Lucas & au port de la Paz, pour y attendre le secours qu'on avoit demandé au Viceroi. En conséquence, l'escadre continua sa route, & étant arrivée à cinq à six lieues de Sainte-Catherine, il sortit trois canots de l'île chargés de peaux de loups marins & de poisson, que les Indiens échangèrent pour des verriers, des colliers, des ciseaux & des couteaux. Ils s'étoient apperçus

la première fois que les Espagnols y furent, qu'ils faisoient grand cas de ces peaux ; & ce fut la raison pour laquelle ils leur en apportèrent une grande quantité à très-bas prix : mais ceux-ci s'étant aperçus de l'adresse avec laquelle ils filoutoient, ils leur ordonnèrent de retourner dans leurs canots, & le vaisseau continua sa route. Le vent s'étant calmé dans ces entre-faites , il fit très-peu de chemin le long de la côte : mais à la fin cependant, il arriva aux puits de la baie de Tous-les-Saints, qu'il s'étoit proposé de reconnoître à son retour, comme je l'ai dit ci-dessus, ce qu'il ne put faire cette fois-là, la plupart de ceux qui s'étoient bien portés jusqu'au canal de Sainte-Barbe, étant tombés malades, de manière qu'il ne restoit plus que trois ou quatre personnes pour faire la manœuvre. Il s'éloigna donc de la côte pour abrégier son chemin, & se contenta d'observer les différentes routes qu'il avoit suivies le long de la côte, pour que les vaisseaux qui reviennent de la Chine fussent à l'avenir celle qu'il falloit

tenir, après avoir doublé le cap Mendozino pour se rendre dans la Nouvelle-Espagne. La capitane arriva le 3 de Février à la vue de l'île de Saint-Hilaire. Le vent de nord ouest ayant renforcé, les vaisseaux furent obligés de s'éloigner de terre, de manière qu'ils ne purent distinguer que ses différentes parties. Ils passèrent devant la baie de las-Virgines, & arrivèrent le 5 du mois à l'île de Cenizas que l'amiral avoit reconnue, ainsi que je l'ai dit ci-dessus. Le vent de nord-ouest ayant augmenté, les vaisseaux se rendirent à l'île de Cerros; & le lendemain au soir, la capitane fut mouiller à sa première station, pour prendre de l'eau & du bois. Quelques-uns de nos gens se ressentirent du changement du climat, & recouvrèrent une partie de leurs forces. Ils s'encouragerent les uns les autres à aller à terre pour y prendre les provisions dont ils avoient besoin. Avant que de partir, ils laissèrent des signaux & des billets, afin que si le hazard conduisoit la chaite dans ce parage, elle scût où retrouver la ca-

pitane. L'aiguade faite, & le vent étant favorable, le vaisseau continua sa route pour le cap Saint-Lucas. Le dimanche matin, qui étoit le 9 du mois, la capitane traversa les îles, la baie & le bras de mer que le père Antoine avoit auparavant été reconnoître avec la chatte; & après que le vaisseau fut sorti de ces îles, le Pilote profita du vent pour abrégier sa route, & porta sa pointe vers le cap Saint-Lucas qu'il apperçut vers midi, le vendredi 14 du mois. Il fut décidé qu'on n'entreroit point dans la baie de Saint-Barnabé, & qu'on ne toucheroit point à l'entrée du golfe de Californie, mais qu'on se rendroit en droiture aux îles de Mazatlan, dont les habitans sont chrétiens; & qu'on enverroit de-là un Exprès à Mexico, pour avertir le Viceroy de l'arrivée du vaisseau, & le prier d'envoyer ses ordres.

La capitane traversa l'embouchure du golfe de Californie, & arriva le lundi 17 de Février au port de l'île de Mazatlan, d'où il fut mouiller le lendemain dans l'endroit qu'il jugea le plus

le plus sur & le plus commode pour le débarquement.

La capitane ayant mouillé, comme on vient de le dire , à l'île de Mazatlan , la première chose que fit le Général , fut de donner avis de son arrivée aux habitans du continent , & de se rendre en personne avec cinq soldats , au village de Saint-Sébastien , lequel est à environ huit lieues dans les terres. Le 19 au matin , il débarqua avec ses cinq soldats ; mais comme il ignoroit où étoit la ville , n'y ayant ni chemin , ni sentier battu , il s'égara dans un bois , où il erra pendant deux jours mourant de faim & de soif ; ce qui joint à la chaleur qu'il faisoit , épuisa tellement les soldats , que peu s'en fallut qu'ils ne périssent dans la forêt. Ils en sortirent enfin , & rencontrèrent un grand chemin , qu'ils suivirent sans savoir où il les conduiroit. Pendant qu'ils se reposoient sous un arbre , ils ouïrent des sonnettes. Ils se levèrent en sursaut , & regardant de tous côtés , ils virent plusieurs mulets qui portoient des provisions de Castille

à Culiacan. Lorsque la caravane fut proche, ils demandèrent au muletier où conduisoit le chemin où ils étoient; à quoi il répondit qu'il menoit à Culiacan. Le Général lui ayant demandé s'il connoissoit la ville de Saint-Sébastien & l'Alcade qui y commandoit, il s'offrit de le conduire à l'endroit où il faisoit sa résidence: il lui donna des vivres & des mulets pour les transporter. L'Alcade résidoit dans un village des environs, & étoit le capitaine Martin Ruiz de Aguirre, intime ami du Général, & connu de tous les soldats & de tous les officiers du vaisseau. Le Général lui raconta les traverses qu'il avoient essuyées, & le pria de lui fournir du pain, de la volaille, des agneaux, des veaux, &c. pendant le séjour qu'il feroit. Il le chargea en outre de lui trouver un homme actif & fidèle qu'il pût envoyer au Viceroy, pour lui donner avis de son arrivée & de la détresse où il se trouvoit, les cinq soldats qui étoient avec lui étant les seuls de tout l'équipage qui jouissent d'une santé un peu passable. Le capitaine Aguirre satisfit

avec joie à sa demande, & ce fut ce qui sauva l'équipage, lequel auroit infailliblement péri sans les soins du Général & l'activité du Capitaine. On fit partir aussitôt sept à huit mulets chargés de pain, de volaille, d'agneaux, de veaux, de plantin, de limons, d'oranges, &c. pour le vaisseau; & l'on en envoya autant tous les trois jours, afin que l'équipage eût non seulement de quoi vivre pendant son séjour, mais encore jusqu'à son arrivée à Acapulco, où il trouveroit tout ce qui lui seroit nécessaire.

On peut juger par ce que je viens de dire, de l'état où étoit l'équipage de la capitane, en arrivant dans ce port. J'ajouterai seulement que nos gens étoient malades, couverts d'ulcères, & avoient les gencives si enflées, qu'ils ne pouvoient ni parler ni manger. La malignité de la maladie fut telle, qu'ils désespéroient d'être jamais parfaitement guéris. Lorsque le vaisseau arriva, on n'entendoit que des cris & des invocations ferventes au Ciel. Cependant tous furent guéris au bout de dix neuf jours, de

manière qu'à leur départ, le vaisseau se trouva dans le même état qu'il l'étoit l'année d'auparavant, lorsqu'ils visitèrent ce port dans leur passage. Tel fut l'effet que produisirent les rafraichissemens que le Général leur envoya à bord. Ils furent encore redevables de leur guérison à un fruit qui est fort abondant dans ces îles, que les naturels du pays appellent *Xocohuilziles*, & dont ils firent un grand usage. Il a la figure d'une pomme : les feuilles de l'arbre qui le produit sont faites exactement comme celles du pin, & le fruit croît par grappes comme celui du cyprès. Il est fait à peu-près comme une pomme de cyprès : il a l'écorce jaune, & la pulpe comme celle d'une tuna blanche : à l'exception que sa semence est un peu plus grosse. Il a un goût agréable & quelque peu aigrelet. Ce fruit a tant de vertu, qu'il déterge & fortifie les gencives, nettoye les dents, & qu'après en avoir mangé trois fois, les mâchoires reprennent leur mouvement, & l'on peut manger tel autre aliment que l'on veut. Voici comment on dé-

couvrit l'usage de ce fruit.. Quelques soldats ayant accompagné le père Commissaire à un enterrement , l'officier Antoine Louis qui les commandoit , en cueillit un , & mordit dedans pour savoir le goût qu'il avoit. Quoique les dents & les gencives lui fissent beaucoup de mal , il le trouva si bon ; qu'il le mangea tout entier , ce qui lui fit rendre par la bouche une grande quantité de sang purulent. Là-dessus , il en mangea un second , son mal de dent s'appaîsa , & il le mâcha avec plus de facilité. A son retour , il raconta à ses camarades les bons effets que ce fruit avoit produit sur lui , & en donna à ses amis , qui s'en trouvèrent également bien. Ils furent à terre , & en cueillirent quantité pour leurs camarades : si bien que lorsque le Général fut de retour , il fut surpris de voir la facilité avec laquelle plusieurs Matelots , du salut desquels il désespéroit , mangeoient les provisions qu'il leur avoit envoyées. Ce fut-là le seul remède qui les guérit au bout de dix-neuf jours , de la cruelle maladie dont ils étoient attaqués. Ce fruit est la

principale nourriture dont usent les guerriers Indiens des provinces d'Acaponeta & de Chametla, dans la Nouvelle-Galice ; mais ils le font ordinairement bouillir ou rotir , prétendant qu'il est plus sain & plus agréable au goût. Le Général voyant ses gens entièrement guéris , & que son vaisseau avoit besoin de radoub , ordonna qu'on levât l'ancre , & qu'on se rendît à Acapulco , pour lui donner carene & y prendre des provisions pour pouvoir retourner dans la Californie, si le Viceroi le lui ordonnoit , ou mettre fin aux périls & aux détresses qu'ils avoient essuiés dans ce voyage désagréable. En conséquence , le vaisseau fit voile pour ces îles , le 9 de Mars par un vent très-favorable , & tira vers Acapulco. Après avoir doublé le cap de Corrientes , il vint à la hauteur du port de la Nativité , d'où rangeant la côte , il vint mouiller à Acapulco le 21 de Mars de la même année 1603.

Tout le monde fut d'autant plus ravi de son arrivée , qu'on désespéroit de le revoir. On fut sur-tout étonné de voir l'équipage en si bonne santé,

ceux qui étoient venus avec l'amiral ayant fait courir le bruit que tous ceux qui avoient été au port de Monte-Rey avoient sûrement péri; & la chose fût en effet arrivée, si les vents leur eussent été contraires, & s'ils n'eussent point relâché aux îles de Mazatlan. Mais il est tems de rapporter ce qui arriva à l'amiral, depuis son départ de Monte-Rey, jusqu'à son arrivée à Acapulco.

Les détresses & les fatigues du voyage ne furent rien au prix de la maladie qui régna parmi l'équipage. Elle fut si funeste, que lorsque le vaisseau entra dans le port, tous ceux qui le composoient, à l'exception de trois, étoient dans l'état le plus déplorable. Ces trois personnes étoient l'Amiral Toribio Gomez de Corvan, le Caporal François Vidal, & un Soldat appelé Jean de Marchina, natif de Galice : de manière que si l'Amiral n'eût été un homme de résolution, d'esprit & d'expérience dans la marine, le vaisseau n'auroit jamais pu arriver au port. De tous les malades qui arrivèrent à Acapulco, il n'y eut

que six soldats qui échappèrent. En un mot, il mourut vingt-cinq personnes de l'amiral, du nombre desquelles furent quatre Domestiques de l'Amiral, & trois esclaves. On conclut de-là que la capitane souffriroit infiniment plus, la plus grande partie de ses gens s'étant trouvés malades à son départ. D'ailleurs, comme elle devoit s'avancer jusqu'au quarantedeuxième degré, de latitude, on la regarda comme un enfant perdu, qu'on ne reverroit jamais plus. De là vint qu'on fut si surpris de son arrivée & de la santé dont jouissoit l'équipage.

Dès que l'amiral fut entré dans le port, on donna avis au Viceroi de son arrivée. Il expédia aussitôt des ordres aux Officiers du port d'Acapulco d'avoir tout le soin possible des malades, & sur-tout du père Thomas d'Aquin, & de lui fournir tout ce dont il auroit besoin pour se rendre au Mexique; & l'on doit rendre cette justice aux Officiers, qu'ils exécutèrent ces ordres avec la dernière ponctualité. Le Général n'eut pas plutôt débarqué, qu'il pria l'Alcade de la

ville d'expédier un courier au Viceroy auquel il fit part de son arrivée, le le priant de l'honorer de ses ordres. Lorsque ce courier arriva à Mexico, le Viceroy avoit déjà appris le retour de la chatte; car le pilote Estevan Lopez qui la commandoit, lui avoit marqué qu'après s'être séparé de la capitane, il avoit été la chercher à la hauteur de 43 degrés, & avoit reconnu le pays dont on a déjà parlé: que par l'avis de l'enseigne Martin de Aquilar, & du patron Antonio Florez, il étoit retourné à Acapulco; qu'avant que d'arriver à San-Diego, l'Enseigne & le Pilote étoient morts, & qu'on lui avoit déferé le commandement du vaisseau, & qu'il ne restoit que cinq hommes à bord, lui compris: qu'il avoit fait voile pour la Nouvelle-Espagne, croyant y trouver la capitane, qu'il avoit touché à la Nativité & passé aux îles de Mazatlan, où il savoit qu'elle avoit mouillé. Lopez, en arrivant à la Nativité, se rendit auprès du Viceroy, laissant la conduite de la chatte aux quatre soldats qui étoient avec lui. Le Viceroy le

renvoya aussitôt, avec ordre de conduire la chatte à Acapulco, ce qu'il fit un mois après son départ de Mexico. Le Viceroi ayant reçu les lettres que le Général lui avoit écrites d'Acapulco, y fit réponse sur le champ, & donna ordre aux Officiers du Roi de payer aux soldats tous les arrérages qui leur étoient dus, & de fournir aux Religieux tout ce dont ils auroient besoin pour se rendre à Mexico d'une manière convenable à leur caractère, à quoi on obéit ponctuellement. Il mourut quarante-huit personnes sur l'escadre dans ce voyage de la Californie, du nombre desquels furent l'enseigne Juan de Acevedo-Texeda, Portugais, l'enseigne Sébastien Melendez Andalouz, l'enseigne Martin de Aquilar natif de Malaga, Antoine Florez natif d'Aviles, & Baltazard de Armas, tous deux Pilotes, le sergent Miguel de Legar, Biscayen; Juan de Castillan-Bueno, charpentier de navire, natif de Séville, indépendamment de plusieurs autres que je passe sous silence.

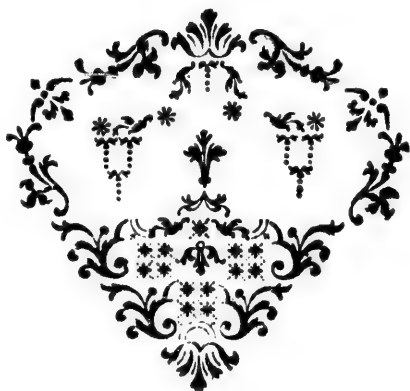
Le 17 d'Avril, les Religieux, le

Général, les capitaines Peguero & Alarçon, & l'enseigne Juan Francisco, accompagnés des soldats, partirent d'Acapulco, & arrivèrent le 19 à Mexico, d'où ils se rendirent en corps à Chapulte-Peque, pour rendre leurs devoirs au Viceroi. Il les reçut avec beaucoup de joie & d'affabilité, les félicita sur leur heureuse arrivée, loua beaucoup leur conduite & leur courage, & leur promit de leur rendre service dans l'occasion. Il leur tint parole peu de tems après, & tous furent avancés selon leurs rangs.

Le voyage qu'on vient de lire est, je pense, une preuve évidente du courage & de la fermeté des Espagnols; & il faut en avoir beaucoup pour exécuter une entreprise où tant d'autres avoient échoué, malgré les souffrances, les dangers & les fatigues qu'ils eurent à essuier. S'il est glorieux à la Nation de l'avoir tentée, quel mérite n'ont pas ceux qui l'ont exécutée? Ils auroient poussé leurs découvertes plus loin, si la maladie ne les en eût empêchés : car s'il se fût seu-

lement trouvé quatorze personnes en état d'agir au Cap-Blanc, le Général fût entré dans le détroit d'Anian, qu'on dit être dans les environs, & par lequel on prétend que le vaisseau étranger passa dans la mer du sud. Il eût passé de-là dans celle du nord, & après avoir visité Terre-neuve, il fût revenu en Espagne : moyennant quoi il auroit fait le tour du monde, le cap Mendozino étant diamétralement opposé à la Vieille-Castille, & sur-tout aux villes de Salamanque, de Valladolid & de Burgos. Quoiqu'ils ayent échoué dans cette entreprise, l'envie-même ne peut s'empêcher de reconnoître, que ce qu'ils ont fait mérite une récompense signalée. Ils ont découvert un nouveau monde, où la religion chrétienne est maintenant établie, & qui produira assez de fruit pour remplir les demeures célestes. Je ne dis rien des avantages qui en résultent pour l'État. Nous sommes tous enfans de Jésus-Christ, & tous fils du même Père, & comme tels nous devons supplier le Dieu de miséricorde, qui tient

dans ses mains le cœur des hommes ,
 d'avoir pitié de nos frères , & d'en-
 voyer chez eux des ouvriers laborieux
 & d'une vertu exemplaire , pour les
 convertir ; afin qu'étant instruits de
 notre sainte foi , ils puissent tous ob-
 tenir la félicité éternelle.



APPENDIX III.

*Relation du voyage fait en 1746
par le père Ferdinand Confag ,
Missionnaire de Californie, pour
reconnoître la côte orientale du
golfe de Californie jusqu'au Rio-
Colorado , par ordre du père
Christophe de Escobar & Lla-
mas , Provincial de la Nou-
velle-Espagne.*

N OUS partimes le 9 de Juin 1746, sur quatre canots de Saint-Charles, qui git par le vingt-huitième degré de latitude septentrionale, le port n'ayant point assez de profondeur pour recevoir d'autres bâtimens. L'aiguade de Sainte-Anne est à trois lieues de-là ; elle consiste dans plusieurs puits saumâtres, dont l'eau s'améliore après que les pluies en ont emporté

le nitre. Le port, les aiguades, & les hameaux des environs, sont enfermés entre deux caps qui avancent fort avant dans la mer. Ces caps sont Las-Virgines, & San-Gabriel-de-las-Sarmejas ou Sal-fi-Puedes. Ils sont tous deux fort hauts, & situés nord-est & sud-ouest l'un de l'autre. Nous attendîmes le montant de la marée, & partîmes sur les onze heures, & arrivâmes vers le soir dans la baie de la Sainte-Trinité, où il y a une pêcherie de perles. Quoique cette baie s'étende fort avant au-delà du premier cap, on n'y trouve aucun azile contre le vent de sud-est; & après qu'on a doublé l'autre, on se trouve exposé à celui du nord. Il y a dans le milieu une île, à l'extrémité de laquelle est une chaîne de rochers qui avancent dans la mer, que la marée couvre & découvre alternativement, selon qu'elle est haute ou basse. Cette île a été funeste à quantité de plongeurs qui y ont péri. Il y a dans cette baie une crique dont l'eau est saumâtre; & quoique le cap où elle se termine, gisse sud-sud-est, la côte

746
ag,
pour
le du
Rio-
père
Lla-
Nou-

Juin
Saint-
huitième
onale,
rofon-
imens.
à trois
usieurs
éliore
mporté

adjacente git nord-est, & est remplie de rochers, dont les uns sont au-dessus, & les autres au-dessous de l'eau. A sa pointe est la baie de Saint-Barnabé, & vis-à-vis une île fort basse, où l'on trouve quantité de loups marins.

Nous continuâmes le 10 notre voyage, quoique le vent ne nous fût pas favorable, mais il s'éleva au dernier quartier de la lune une tempête qui nous obligea de relâcher dans la baie de Saint-Barnabé.

Nous fîmes voile le 11, par un tems calme, pour Saint-Jean-Baptiste. Ce cap git nord-nord-ouest de l'endroit d'où nous étions sortis. Il n'est tel que par rapport à la baie de Saint-Barnabé qui est derrière. Au-delà est une côte continue qui git aussi nord-nord-ouest; elle est basse & composée d'une glaise rougeâtre. La côte est fort basse & extrêmement dangereuse, à cause des rochers & des brisants dont elle est environnée. Nous fûmes obligés à trois heures du matin de passer entre une chaîne de rochers & le cap Saint-Jean qui est

un peu au-delà, où nous nous mimes à l'abri du vent du nord, qui souffla ce jour-là & toute la nuit avec beaucoup de violence.

Le 12 vers les six heures du matin, après que j'eus dit la messe, nous fîmes route pour doubler le premier cap de Saint-Jean, lequel avec un autre, forme une baie où l'on ne trouve aucun abri, si ce n'est contre les vents de terre. La baie qui est au-delà est fort large, mais on ne sauroit y aborder, la mer y étant extrêmement haute. Elle se termine au cap de Saint-Michel, & nous la traversâmes par un tems calme. Ce cap forme avec Punta-Gorda une autre baie où il y a une pêcherie de perles; & dans les tems orageux, la mer jette quantité d'huîtres sur la côte, ce qui lui a fait donner le nom de *Pepena*. Il y a une source près d'une crique, dont l'eau est épaisse & faumâtre. Les habitans sont tous chrétiens. La baie est entièrement ouverte à tous les vents, excepté au nord & au nord-est. Nous mouillâmes à

Punta Gorda, où nous fumes arrêtés par le vent.

Quantité d'Indiens vinrent nous trouver le 13 à Saint-Michel-de-la-Pena : je leur fis un sermon , & baptisai plusieurs enfans que les pères m'offrirent volontairement.

Le 14 vers les six heures du matin, nous quittames la baie de Saint-Michel, après avoir fondé les endroits où l'on pouvoit mouiller. Près de Punta-Gorda, en face d'une côte basse & couverte de gravier, il y a dans la passe marée un bon ancrage avec quatre brasses d'eau, dans un fond sablonneux : mais plus près de la pointe où il y a un brisant, on mouille à six brasses d'eau, dans un fond mêlé de pierre & de sable.

Nous découvrimes une autre mouillage vis-à-vis du brisant. Il y a dans cet endroit plusieurs autres rochers : le terrain est argilleux, couvert de chardons & de genets, & arrolé par quelques torrens qui viennent des montagnes voisines. Le rivage est couvert de petit gravier ; & à la distance d'un coup de mousquet, on mouille

à neuf brasses d'eau sur un fond sablonneux. Tous ces parages sont à couvert des vents du nord & du nord-est au moyen du cap, lequel rompt aussi la violence de la mer. Le cap Gorda est formé de rochers, qui ressemblent à du marbre rouge tacheté de blanc & de jaune, & est fréquenté par une multitude infinie d'oiseaux. L'île de Tortuguilla appelée par les Californiens *Serro-Blanco* où la montagne-blanche, git est & ouest du cap Gorda, mais de l'autre côté qui est le plus bas, & son gissement depuis San Gabriel-de-las-Almejas ou Salsi Puedes, est sud-sud-est & nord-nord-ouest. Ces caps forment une grande baie dont la moitié est entourée de montagnes, l'autre est basse & sablonneuse. Il y a au pied de ces montagnes une source parmi des rochers, dont les Indiens font usage dans le tems du Jussant. On trouve aussi derrière le dernier cap, une communauté d'Indiens & une petite source d'eau saumâtre dans une espèce de fondrière. Les habitans voyant les canots, nous prirent pour des plongeurs,

& s'enfuirent dans les terres pour fe garantir des outrages & de la brutalité de ces gens qui les ont fait haïr & détefter de tous les Californiens ; mais ayant fçu de quelques Indiens qui m'accompagnoient , que j'étois Miffionnaire , ils revinrent aufsitôt. La mer eft fi haute dans ce parage , même dans le beau-tems , que nous fumes obligés d'en fortir après avoir eu bien de la peine à faire aiguade. Nous tâchames de doubler le cap de San-Gabr el de Sal-fi-Puedes , fi redouté des mariniers à caufe de ces îles , de plufieurs pointes de terre contiguës , & de quantité de brifans qui s'étendent bien avant dans la mer. Les courants y font fi violents , qu'il eft également dangereux de s'y trouver par un gros tems que par un calme. On trouve entre les caps qui font vis-à-vis d'une caverne jaune & d'un rivage de fable blanc , un mouillage à couvert de tous les vents , excepté de celui d'eft ; & un peu en-deçà , une crique à l'entrée de laquelle il y a trois brasses d'eau dans la baffe marée : & au - delà & un peu plus loin , une

demi-brasse. Elle est plus enfoncée du côté de l'ouest que de celui de l'est : le fond est composé de sable & de coquillages. Peu de tems après que nous eumes mouillé , les Indiens que nous avions trouvé à l'aiguade , vinrent me trouver avec leurs enfans , me priant de les batifer. Les fameuses îles de Sal si-Puedes commencent vis-à-vis du cap de Saint-Gabriel , & forment quatre canaux dans le milieu du détroit. Comme j'allois partir , deux nouveaux convertis vinrent me dire que les Indiens du pays s'avançoient en armes , dans le dessein de me tuer avec tous ceux qui m'accompagnoient. Ils me donnoient plusieurs trousses de flèches pour armer mes gens , me disant de faire bonne contenance.

Le 15 , après midi , le vent s'étant mis au sud-est , nous sortimes de ce port , lequel se termine par un cap de rochers noirs , des deux côtés duquel sont des cavernes & une chaîne de rochers qui avancent dans la mer jusqu'à la baie de Saint-Raphael , où il y a plusieurs écueils & plusieurs

caps, entre lesquels est un bon port & quantité d'anfes pour les canots. Le vent étoit favorable pour doubler ce cap ; mais je ne pus en profiter, parce que je voulus reconnoître la baie. Elle est sablonneuse & presque de niveau, sur-tout du côté de l'est, & bordée en partie de rochers & de hauts bancs de sable, & partie d'une côte. Il y a au-devant de cette baie, trois îles trop éloignées pour la garantir de la violence des orages. Nous mouillames le soir dans un endroit à couvert du vent du sud-est.

Le 16, quoique la mer fût fort haute, nous fumes reconnoître l'autre partie de la baie. Nous vîmes à l'entrée du Cadacaman, quelques Indiens à qui nous fîmes dire de ne pas insulter les plongeurs. Ils nous firent répondre que ce n'étoit ni eux, ni les habitans de la côte, mais les montagnards, qui les molestoient. Le vent de nord-est nous empêcha de pouvoir aller à l'aiguade de Saint-Raphaël, mais il nous fournit l'occasion de découvrir plusieurs sources d'eau chaude, près de quelques rochers blancs. Elles sont

couvertes dans la haute marée : mais dans la basse , on les voit sortir d'entre le sable , derrière quelques fragmens de rocher. Dans la pleine mer , l'eau est teinte pendant l'espace d'une demi-lieue, d'une couleur rouge bleuâtre. Nous trouvâmes dans cet endroit quelques Indiens qui habitoient la côte , & d'autres qui vivoient dans les montagnes , & qui me parurent être d'un très-bon caractère. Ils nous offrirent des présens proportionnés à leur pauvreté : mais nous nous contentâmes de quelque peu de poisson que nous leur payâmes généreusement. Leur ayant dit que nous allions à l'aiguade de Saint-Raphaël , ils voulurent nous y accompagner , & nous y arrivâmes au coucher du soleil. les canots n'y sont point à l'abri , & le plus sûr est de les tirer à terre. Il y a près du rivage un grand étang & un puits , dont l'eau est fort bonne lorsqu'on a soin de le nettoyer. Nous trouvâmes dans cet endroit un grand nombre d'Indiens , qui parurent ravis de nous voir , & qui nous firent présent de poisson , quoiqu'ils eussent tué

l'année auparavant un plongeur , parce que ceux qui nous avoient rencontré leur dirent que les canots n'appartenoient point à des plongeurs , & que j'étois missionnaire. L'assurance qu'on leur donna qu'ils n'avoient rien à craindre , jointe à la curiosité de me voir , fit qu'ils accoururent en foule sur la côte. Ayant vu avec nous quelques habitans de l'autre côté , qu'ils appellent *Yaques* , parce qu'ils ont le teint blême , ils commencèrent à chucheter les uns les autres ; mais à la fin , ne pouvant plus vaincre leur aversion , ils demandèrent ouvertement à ceux de leurs compatriotes qui étoient chrétiens , pourquoi le Père venant par mer , avoir amené avec lui des *Yaques* ? J'ai déjà dit ci dessus que cette animosité des Indiens contre les *Yaques* provenoit des hostilités que ceux-ci avoient commises contre eux , & des déprédations qu'ils avoient faites dans leurs communautés. Dans le tems de la pêche des perles , ils mettent tout en usage pour les chasser du pays : de sorte qu'il est naturel que des sauvages naturellement vindicatifs , & qui
n'ont

n'ont reçu aucune instruction, ne se fassent aucun scrupule de tuer un Yaque par tout où ils le trouvent. A notre retour de l'expédition, nous vîmes un exemple de la terreur que ces excès leur avoient inspirée : car ayant dit à plusieurs familles qui étoient venues nous trouver, de se retirer le soir avec leurs femmes & leurs enfans dans un lieu de sûreté, elles témoignèrent quelque répugnance à le faire ; & comme je les pressois, elles me répondirent que si elles s'en alloient, les Yaques iroient la nuit-même les trouver dans leurs logemens. Je leur dis de ne rien craindre, que les sentinelles & les Indiens les empêcheroient, & qu'au cas qu'ils le fissent, on iroit sur le champ à leur secours. Là-dessus ils se retirèrent, après sur-tout que je leur eus dit que je n'avois amené ces Yaques avec moi que parce qu'ils s'entendoient mieux à conduire les canots que les Californiens.

Le 17, je fis assembler les Indiens ; je leur représentai l'injustice de l'action qu'ils avoient commise, la

noirceur de ce crime , & le danger qu'ils couroient qu'on n'usât envers eux de représailles , les inconvénients de la vie sauvage qu'ils menoient , & l'indécence de leurs coutumes. Nos gens ayant embarqué l'eau sur ces entrefaites , nous fîmes voile , favorisés par un vent de terre lequel cessa peu de tems après , ce qui nous obligea de doubler le cap à la rame. Le rivage qui est entre ce cap & un autre que forme la côte de Saint-Antoine au nord du premier , est fait en demi-cercle. Un peu plus loin , est une montagne noirâtre , laquelle forme une péninsule , à côté de laquelle on trouve un endroit à couvert des vents du sud-est , & de l'autre , de celui du nord. Un peu au-delà du milieu de cette côte , sont deux autres criques presque contigues , mais dont l'entrée est fort difficile , à cause d'un grand nombre de rochers qu'on y trouve. On découvre le pays à travers les ouvertures qu'ils laissent , & il paroît extrêmement fertile , mais le rivage est si dangereux , que nous n'osâmes en approcher pour le reconnoître de plus

près. Deux Indiens de Saint-Raphaël nous crièrent du haut d'un rocher, qu'il y avoit un peu plus loin une baie, & qu'ils alloient avertir les habitans de notre arrivée. Après avoir ramé la plus grande parti du jour, nous apperçûmes le soir un passage bordé de hautes montagnes; mais après avoir doublé le cap, nous trouvâmes une côte où les canots étoient à l'abri des vents d'est & de sud-est. Nous marchâmes quelque tems dans l'obscurité, sans savoir où nous allions, après quoi nous découvrîmes plusieurs grands feux, ce qui nous fit juger que nous n'étions pas loin du rivage, où nous n'arrivâmes cependant qu'à minuit. Comme nous ne le connoissions point; pour éviter les surprises des Indiens qui ont coutume de mettre le feu à leurs huttes, & de se tenir aux aguets pour tomber à l'improviste sur ceux qui arrivent, nous restâmes à l'ancre jusqu'à l'arrivée du jour, qui étoit le 18.

Nous fûmes beaucoup incommodés toute la nuit par le roulis continuel des canots. Nous étant trouvés le ma-

tin fort près de terre , nous levames l'ancre & entrames dans la baie. Nous trouvames trois îles , lesquelles forment un bassin où les vaisseaux sont à l'abri des vents , & peuvent mouiller commodément : le fond est sablonneux. Il y a dans cette baie trois criques, savoir , une à chaque extrémité & une dans le milieu : celle-ci est la plus profonde , & l'aiguade est au bout.

Nous débarquames dans un endroit sûr & commode , qu'un des Indiens qui nous accompagnoient nous indiqua. Nous donnames à cette baie le nom de *Purgatoire*, en mémoire de ce que malgré l'obscurité de la nuit , nous avons heureusement évité les écueils dont elle est remplie. Il y a environ trois lieues de distance depuis le fond de la baie jusqu'à cette pointe. Entre celle-ci & le milieu de l'entrée, il y a une autre île dont la côte est très-escarpée. Les habitans du pays vinrent me faire compliment sur mon heureuse arrivée : je leur fis présent de quelques vivres , & les entretins du salut de leurs ames d'une manière proportionnée à leur capacité. Le pays des

environs me parut assez beau , eu égard au reste de la Californie.

Le 19 , les canots qui avoient mouillé à une profondeur suffisante , se trouvèrent le matin à sec , la mer ayant baissé de plus d'une brasse. Nous fîmes aiguade , & nous nous disposions à faire voile , lorsqu'un Indien vint nous dire que les Montagnards avoient résolu la nuit de venir nous rendre visite dans la matinée : mais comme tous ceux qu'ils attendoient ne se trouvèrent point au rendez-vous , ils remirent à nous la faire , lorsque nous serions à l'aiguade. Nous fumes obligés de mettre à la voile par un vent contraire , lequel ayant augmenté , nous empêcha de doubler le cap , & tout ce que nous pumes faire fut de gagner le rivage vers l'extrémité septentrionale de la baie , lequel , quoique entouré de montagnes , n'est point dangereux , à cause de la quantité de sable qui s'y trouve.

Nous doublâmes le 20 le cap de Las-Animas , lequel est bordé de toutes parts de rochers & de brisants. Ses deux pointes gissent sud-ouest &

nord-est l'une de l'autre. Au nord de ce cap est une île basse, laquelle avec les rochers qui en sortent & s'avancent dans la mer à une distance considérable, a une figure triangulaire. Au-delà sont plusieurs canaux où l'on est à l'abri des vents du sud-est & du nord, qui sont les plus à craindre dans ce détroit. A quelque distance de-là, est un autre cap qui a la figure d'un trident, près duquel est une chaîne d'écueils qui avance près d'une demilieu dans la mer. L'eau y est ordinairement très-agitée. Les petits vaisseaux qui mouillent derrière ce cap, se trouvent à l'abri des vents du sud-est. Il y a tout auprès, une baie appelée de-los-Angeles. Son entrée est bordée d'une chaîne d'îles, lesquelles contribuent beaucoup à sa sûreté. Leur nombre est si grand, que nous ne pûmes les compter, ni en allant, ni en revenant. La plupart sont fort hautes, mais d'une petite étendue. La baie est grande, & les vaisseaux de quelque port qu'ils soient, peuvent y mouiller. La mer s'étend jusqu'au pied d'une éminence qui fait partie de la chaîne

de montagnes : car allant directement à l'aiguade , le signal du côté de Stribord , est un rocher noir , au-delà duquel il y en a quelques autres de blancs. Du côté de Basbord , est un banc de sable d'une lieue de long , qui commence à la côte. Indépendamment de ces marques , on reconnoît l'aiguade à la quantité de verdure dont elle est environnée. L'eau est fort bonne ; & comme elle coule d'une éminence , on peut la recevoir à bord sans sortir du vaisseau. Il y en a assez pour l'usage des équipages , mais elle ne suffit point pour arroser les terres. Il y avoit dans cet endroit quantité d'Indiens de différentes communautés , tous bien armés & extrêmement hautains , qui , contre la coutume du pays , avoient leurs carquois remplis de flèches. Outre les avis qu'on nous avoit donné à las-Animas , nous comprimes à leurs gestes & à leurs cris qu'ils avoient de très-mauvais desseins. Nous nous efforçames de les gagner par des présens & des démonstrations d'amitié , mais sans pouvoir y réussir. Ils continuèrent de crier , & nous mon-



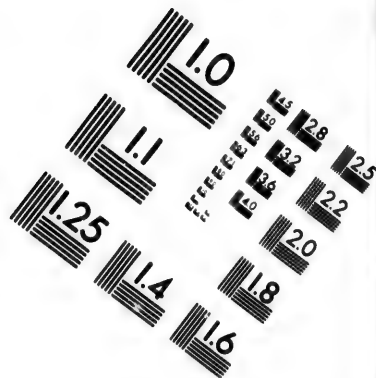
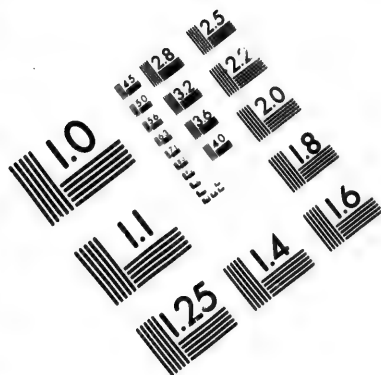
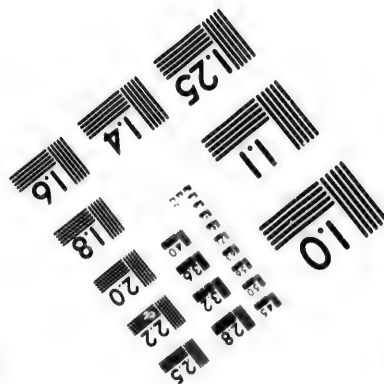
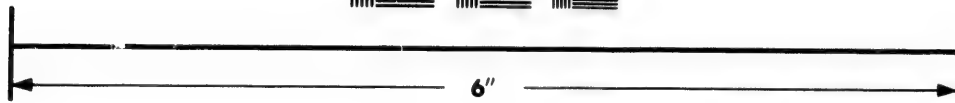
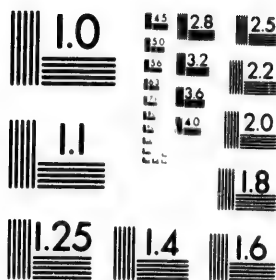


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

1.5
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

10
0.1

trèrent leurs arcs , comme pour nous défier au combat. Cela nous obligea à nous tenir sur nos gardes : car ils sont extrêmement traîtres , & ils profitent de la nuit pour faire leur coup. Ils s'approchent dans un grand silence , ils tirent leurs flèches , ils jettent un grand cri & s'enfuient. Ces Indiens s'étoient partagés pour nous attaquer. Quelques-uns s'étoient postés au nord à peu de distance de notre camp , les autres au midi , & encore plus près , pour nous prendre , comme on dit , entre deux feux & nous couper la retraite. Les habitans de la baie de Los-Angeles , enhardis par les meurtres qu'ils avoient commis sur les plongeurs , se regardoient comme invincibles , sur-tout depuis qu'ils furent secondés des auxiliaires de toutes les communautés avec lesquelles ils étoient liés d'amitié : de sorte qu'ils n'avoient peut-être jamais été en si grand nombre. Mais Dieu permit que cette armée formidable fût dispersée par une sortie que firent cinq soldats & trente Indiens chrétiens , lesquels vers les trois heures après midi , mar-

chèrent contre le corps qui étoit campé au nord , & qui étoit le plus considérable. Ces poltrons arrogans ne virent pas plutôt venir nos gens , qu'ils s'enfuirent en désastre , sans attendre même le premier feu , & abandonnèrent leurs femmes & leurs enfans. Ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent arrivés au haut des rochers ; & lorsqu'ils virent qu'ils n'avoient plus rien à craindre , ils gambadèrent , crièrent & prirent mille postures menaçantes que nous ne daignames pas regarder. Nous fouillâmes toutes leurs cavernes & leurs retraites , mais n'y ayant trouvé que des femmes & des enfans , nous leur fîmes toutes sortes d'amitié , les assurant que nous n'avions pas dessein de leur faire du mal ; mais nos promesses ne purent les empêcher de s'enfuir & de nous abandonner leurs enfans. Nous en primes soin , de même que de quelques femmes qui étoient restées , tandis que les autres couroient après les fugitives pour les obliger à retourner : mais comme la nuit approchoit , & que la montagne étoit difficile , ils retournèrent sur leurs pas ,

tirant quelques coups de mousquets pour effrayer les Indiens. Ils y réussirent si bien, que quoique le reste de la montagne fut très-escarpé, ils grimpèrent avec une agilité surprenante jusqu'à son sommet, & le lendemain matin nous n'en aperçûmes aucun. L'autre corps qui étoit campé au midi, ne fit aucun mouvement; & quoique nous fussions persuadés qu'ils ne manqueroient pas d'être instruits du sort de leurs alliés, ou par quelque espion, ou par quelque fuyard, on donna ordre à la sentinelle de faire feu de tems en tems. Nous demandâmes aux femmes qui étoient restées, la raison pour laquelle les Indiens étoient en si grand nombre, & elles nous avouèrent ingénument, qu'elles appartenoient aux communautés du nord, dont quelques-unes avoient manqué au rendez-vous; qu'ils devoient tous s'assembler cette nuit; qu'un Indien, père de quelques filles qui étoient présentes, étoit le chef des rebelles du nord, & qu'il haïssoit mortellement tous ceux qui abordoient dans le pays avec des canots; elles ajou-

tèrent, qu'ils ne s'étoient ainsi partagés en deux corps, qu'afin que nous ne pussions leur échapper. Elles nous demandèrent de l'eau, & nous leur en donnâmes avec quelques provisions; nous donnâmes aussi quelques confitures à leurs enfans, & leur dîmes d'aller se reposer, & que la sentinelle auroit soin d'elles. Nous fûmes très surpris de la nudité de leurs filles. Les Californiennes de la nation des Cochimies sont extrêmement pauvres, & ne portent point d'habits; cependant la modestie & la pudeur leur ont appris à se faire des espèces de tabliers qui leur descendent depuis le ventre jusqu'aux genoux, ce qui prouve le cas qu'elles font de cette vertu, qui fait le mérite du sexe. Il y a plus, lorsqu'une femme accouche d'une fille elle a soin de la couvrir de même; mais nous ne vîmes rien de pareil chez les peuples de cette baie. Il faut espérer que cette coutume s'introduira un jour chez eux, & que la lumière de la foi leur fera connoître la turpitude d'une pareille nudité.

Le 21, nous renvoyâmes les In-

diennes avec leurs enfans & leurs effets ; mais à peine leur eûmes nous permis de se retirer , qu'elles s'enfuirent comme les premières, sans emporter ni les uns ni les autres. Nous les fîmes revenir , nous nous efforcâmes de les rassurer , & leur dûmes d'engager leurs mâris & le reste des habitans à retourner à l'aiguade sans rien craindre ; que si nous les avions poursuivis la veille, ce n'avoit point été dans l'intention de leur faire du mal , mais qu'ayant attaqué les premiers les chrétiens, nous avions voulu leur montrer que nous ne les craignons point : que si nous avions été leurs ennemis , nous eussions tué leurs femmes & leurs enfans , qu'ils pouvoient se rassurer ; que nous étions chrétiens , & que comme tels , nous ne faisons la guerre à personne , & que nous nous efforcions au contraire de faire vivre les hommes en paix & en bonne intelligence : que les canots qu'ils voyoient & les gens qui les montoient étoient sous la direction d'un Religieux qui aimoit beaucoup les Indiens. Ce discours les rassura , elles prirent leurs enfans & leurs

effets, & furent y rejoindre leurs compatriotes. Sur ces entrefaites, nos gens apperçurent un espion qui venoit du midi, & coururent après lui pour l'arrêter, mais il leur échappa, & comme ils le poursuivoient, ils rencontrèrent une femme, qui leur indiqua une autre aiguade. Tous les Indiens s'étant dispersés, nos gens trouvèrent dans l'endroit qu'elle leur avoit dit, une grande quantité de sauge nouvellement coupée. Cependant, quelques Indiens du nord vinrent nous joindre, y étant vraisemblablement portés par leurs femmes, ou par le desir de r'avoir leur enfans & leurs effets, ou peut-être même par la soif, n'y ayant d'autre aiguade dans le voisinage que celle près de laquelle nous étions campés. Le soir, après que la grande chaleur fut passée, trois soldats, accompagnés des Indiens qui étoient venus avec nous, furent reconnoître la côte du côté du midi. Ils apperçurent chemin faisant quelques Indiens sur une montagne, lesquels les voyant avancer, gagnèrent le sommet avec une agilité qui est fort rare dans les Européens.

Le soleil s'étant couché, ils ne purent aller jusqu'à l'aiguade, & ils vinrent rejoindre les canots. Le vent de terre étoit si fort dans cet endroit, qu'il emporta le matin la tente où l'on disoit la messe. Il augmenta si fort la nuit, qu'un des canots courut sur son ancre, & fut jetté près des îles qui sont à l'entrée de la baie de Los-Angeles.

Nous continuâmes le 22 notre voyage avec un vent favorable, auquel succeda pendant quelques heures un vent de terre violent, qui nous obligea de gager la côte. Nous aperçûmes sur le rivage plusieurs Indiens armés d'arcs & de flèches, qui s'enfuirent dès qu'ils nous virent approcher. Nous les poursuivîmes jusqu'au soir, mais ne sachant si nous pourrions doubler le cap, & trouver un endroit pour nous mettre à couvert, nous entrâmes dans un coude que la baie forme du côté du nord, lequel est assez grand pour contenir plusieurs vaisseaux, & se termine par une crique profonde, où le courant de l'êbe est très-violent.

Nous doublâmes le 23 le cap de Los Angeles, qui eu égard à l'autre gît nord-ouest & sud-ouest. La pointe du nord-est, est composée de trois montagnes escarpées, au pied desquelles il y a quantité de rochers, dont quelques-uns sont au-dessous de l'eau. Il y a dans cet endroit deux ports où l'on est à couvert du mauvais tems ; mais il est bon d'observer que vis-à-vis d'une île qui est au-delà de la Cordillere de l'île de Los-Angeles, il y a un cap bordé d'une multitude de rochers. La côte, jusqu'à Los-Remedios, est composée de rochers & de gravier. La baie de Nuestra-Señora de Los-Remedios, commence à une petite île, & près d'un rivage blanchâtre. Il y a dans cette baie un endroit à couvert des vents du sud-est, quelques éminences noirâtres, qui garantissent de celui du nord, & une pêcherie de perles.

Le 24, nous trouvant arrêtés par le vent, quelques-uns de nos gens furent reconnoître les montagnes, mais ils n'y virent rien de remarquable. Ils crurent avoir découvert une baie ;

mais c'étoit la côte, qui, eu égard à l'île de l'Ange Gardien, qui est fort grande & ressemble à une baie. Cette île commence un peu au-dessus du cap de Saint-Raphaël, & se termine un peu en-deçà de Saint-Jean & de Saint-Paul. Elle est très-montagneuse, renferme plusieurs baies & plusieurs caps. Son extrémité du côté du sud-est, est plus étroite que celle du côté du nord. Le canal qui est entre cette île & la côte, est si remplie de baleines, qu'on lui a donné le nom d'*Aranal de Balenas*. Pendant que quelques-uns de nos gens s'amusoient à reconnoître le pays, nous pêchâmes quelques perles, & trouvâmes que les huîtres qui sont près du rivage, étoient plus belles que celles qui sont au large.

Comme nous étions prêts le 25 à faire voile par un vent de terre, les rafals devinrent si violens, que nous n'osâmes nous hasarder en mer : il cessa à la fin, & marchâmes le reste du jour, tantôt avec le calme & tantôt avec un vent contraire. Nous rangeâmes la côte, laquelle est très-montagneuse, &

& la mer si remplie d'écueils, que nos canots donnoient souvent contre. Celui dans lequel j'étois toucha deux fois, ce qui endommagea le gouvernail. On fit partir un petit canot, pour préparer tout ce qu'il falloit pour faire aiguade. Les Indiens du pays nous ayant aperçus, coururent à leurs armes, & poussèrent des grands cris, comme c'est leur coutume lorsqu'ils sont prêts d'entrer en action. Ces cris étoient entremêlés de gambades, & de gestes ridicules. Mais lorsqu'ils virent débarquer nos gens, & qu'ils s'apperçurent qu'ils étoient armés, ils s'enfuirent sur les sommets des montagnes, où ils s'arrêtèrent. Nos gens leur crièrent de descendre, mais ils étoient si effrayés, qu'au lieu de le faire, ils s'enfuirent plus loin. Nous arrivâmes au coucher du soleil sur un rivage uni & plein de gravier, mais peu sûr. Cependant le besoin d'eau, joint à l'ignorance où nous étions du pays, fit que nous y restâmes malgré le danger que nous courions.

Le 26, quelques-uns de nos gens furent dans une grande crique pour

Tome III.

A a

voir s'ils ne trouveroient point quelque endroit où l'on put faire aiguade. Nous jugeâmes qu'il y avoit de l'eau par quelques branches de palmier fraîches, & des glayeuls que les Indiens avoient laissé ; mais il y a toute apparence qu'ils les avoient apportés d'ailleurs , nos gens n'en ayant point trouvé sur le lieu. Ceux qui avoient suivi les pistes des Indiens , trouvèrent un étang à quelques lieues de-là. Voici les marques que ceux qui viennent par mer doivent observer pour trouver l'aiguade. Le rivage est bas , couvert d'un sable blanc , & se termine par un tertre de couleur rougeâtre. Nous dédiâmes cet endroit à Saint-Jean & à Saint-Paul , parce que nous fûmes le reconnoître le jour de la fête de ces martyrs.

Nous fîmes voile le 27 avec un vent de terre , & après avoir passé devant quelques petites montagnes qui sont le long de la côte , nous vîmes sur une montagne voisine deux Indiens qui nous appelèrent , mais nous étions trop éloignés pour entendre ce qu'ils nous disoient. Nous jugeâmes cepen-

dant, par l'endroit où ils étoient & par leurs gestes, qu'ils nous défioient au combat. S'étant apperçus que nous les regardions, ils secouèrent leurs arcs & leurs flèches avec des grands cris, sautant en même tems avec beaucoup d'agilité. Il y en eut un entr'autres qui se distinguoit parmi ses camarades par son agilité, soit qu'il le fit par ostentation, ou pour montrer la haine dont il étoit animé contre nous. Il se mouvoit d'une vitesse extraordinaire, il dansoit, il faisoit la pirouette, mais à la fin, se fiant trop sur son agilité, & ne faisant point attention aux précipices qui étoient à côté, le pied lui glissa & il roula du haut en bas comme une pierre; nous fûmes très-surpris de le voir regrimper; il est vrai, qu'il ne le fit pas avec la même agilité qu'il étoit descendu, & qu'il fut obligé d'appeler ses camarades pour l'aider à monter. Cet accident divertit beaucoup nos gens, mais les Indiens en furent si honteux, qu'ils se retirèrent, & n'osèrent plus se montrer. Nous découvrîmes à midi une baie que nous crûmes être fort sûre, mais nous nous

trompâmes, & nous ne nous trouvâmes à couvert que derrière la première pointe, qui est un rocher, dont le rivage est fort étroit, & entièrement couvert d'eau dans la haute marée. Les montagnes qui entourent cette baie, paroissent contenir des mines très-riches. Nous fûmes reconnoître la partie restante de la baie, pendant que les autres achevoient de parcourir la côte. N'ayant trouvé partout que des rochers, & voyant que le soleil se couchoit, nous retournâmes au mouillage.

Nous fîmes voile le 28 avec un vent de terre, mais il s'éleva un raffais d'entre les montagnes, qui abattit un de nos mâts, lequel blessa en tombant un de nos matelots, & pensa en tuer deux autres. Nous passâmes à la vue de quelques éminences escarpées, qui avancent bien avant dans la mer. Après avoir doublé un cap bordé de rochers & d'écueils, nous entrâmes dans une baie d'une grandeur médiocre, & faite comme un G. Il y a entre le cap & un gros rocher qui est à terre un très-bon an-

érage , & un vaisseau qui est en face du rocher , s'y trouve à l'abri du vent de sud-est. Plusieurs rochers restent à découvert dans la basse marée. L'autre pointe fourniroit un assez bon abri contre le vent du nord , si le fonds n'étoit de rocher , & sans le courant extraordinaire de l'ebe. Environ à un quart de lieue de l'entrée il y a un étang , dont l'eau est trouble & mauvaise. Nous donnâmes à cette baie le nom de Saint - Pierre & de Saint-Paul , parce que nous y entrâmes le jour de la fête de ces Apôtres.

Le 29 , le tems s'étant mis au calme , nous sortîmes de cette baie à la rame , & après avoir doublé le cap blanc , nous entrâmes dans une autre qui gît ouest & sud-ouest. Elle est d'une étendue considérable , elle contient plusieurs îles , & renferme la petite baie de Saint-Louis de Gonzague. En-deçà , le rivage forme plusieurs anses , mais profondes , dans l'une desquelles nous vîmes quantité de coquilles , qui , quoique de nacre , étoient fort belles , & ressembloient parfaitement à celles qui

renferment les perles blanches. Nous remîmes à la reconnoître, que nous fussions de l'autre côté, mais le tems ne nous favorisa qu'à notre retour, qu'ayant été la voir, nous la trouvâmes assez grande pour recevoir tel nombre de vaisseaux que ce fut. Elle est séparée de l'autre par un canal étroit, & toutes deux sont également sûres. Elle renferme plusieurs criques abondantes en poisson, ce qui y attire quantité d'Indiens des communautés voisines. Mais elle est privée d'un grand avantage, & c'est que l'eau qu'on y trouve est si salée qu'on ne peut la boire. Il est vrai qu'on en trouve de fort bonne à six lieues de-là, mais elle est en petite quantité. Pour voir si ces ports fournissoient de l'eau douce, nous creusâmes des puits à la profondeur de neuf pieds, mais nous n'en trouvâmes point.

Le besoin d'eau nous obligea d'en sortir le troisième jour, pour en aller chercher ailleurs. Ces ports sont formés par une île, dont l'étendue est telle, qu'on la prend pour le continent. Au-delà de cette baie, le ri-

vage forme un croissant entre deux montagnes noires, appelées Saint-Sébastien, où nous trouvâmes une rivière d'eau saumâtre. Les Indiens nous dirent qu'il y en avoit de meilleure dans les montagnes qui sont au-delà, & nous trouvâmes qu'ils nous avoient dit vrai, mais nous ne pûmes en profiter. Nous doublâmes trois autres caps, & arrivâmes le soir dans une petite crique à couvert du vent du sud-est, mais remplie d'écueils. Nous y trouvâmes un radeau, mais nous ne vîmes paroître personne.

Le 30, avant le point du jour, nous aperçûmes de la lumière sur le rivage, d'où nous conclûmes qu'il devoit y avoir une aiguade dans le voisinage. Là-dessus quelques-uns de nos gens furent à terre, ils la trouvèrent, & retournèrent avec un vieillard qui portoit une cruche de terre fort bien faite, ce qui nous surprit d'autant plus, qu'on n'en voyoit point de pareilles chez les Indiens du nord, ni chez les chrétiens qui habitent au-delà dans la même direction, avant que les habitans de l'autre côté de la baie leur

eussent appris à les faire. Ayant appris qu'il y avoit dans cet endroit de l'eau & une bonne côte , nous fîmes route sur les onze heures par un vent de sud-est , mais comme il étoit frais , & contraire au courant , la mer devint si haute , que nous arrivâmes fort tard au port , quoiqu'il ne fut pas fort éloigné. Nous y trouvâmes quantité d'Indiens de différentes communautés , dont nous eûmes peine à entendre le dialecte. Ils montrèrent dans toute leur conduite beaucoup de mauvaise humeur & de férocité , & il y en eut même un qui fut sur le point de me tirer une flèche en cachette ; mais je le prévins en feignant de ne point le le voir & en changeant de place. Nous les traitâmes avec beaucoup de politesse , & indépendamment des vivres que nous leur distribuâmes , nous leur fîmes présent de quantité de babioles , dont ils parurent très satisfaits , & ils nous donnèrent en échange des plumes , dont ils ont coutume d'orner leurs têtes. Ils nous pressèrent de les accepter comme un gage d'amitié , mais ce n'étoit qu'une feinte , car ils

nous

nous donnèrent à connoître leur humeur querelleuse en lechant leurs flèches, ce qui chez eux est une espèce de préparatif pour le combat. Là-dessus nous descendîmes d'une éminence où nous étions montés pour jouir de la fraîcheur du vent, la chaleur étant insupportable sur la côte, mais les Indiens nous défièrent encore en sautant & jettant de grands cris. Un jeune enfant chrétien, qui aimoit à rire, prit un chiffon dans ses mains, & se mit à contrefaire les gestes ridicules des sauvages, ce qui les irrita si fort, qu'ils envoyèrent un de leurs camarades, qui étoit celui dont nous entendions le mieux la langue, pour nous défier au combat, ajoutant qu'ils étoient en très-grand nombre, & qu'ils nous avoient dressé une embuscade. Nous comprîmes parfaitement que cet avis étoit bien moins l'effet de leur ignorance, que du dessein qu'ils avoient de nous intimider; nous lui répondîmes que nous ne tarderions point à leur donner satisfaction; & en achevant ces mots, nous détachâmes six soldats, & vingt-six archers Indiens.

L'ardeur avec laquelle ils montèrent l'éminence, jointe au courage & à l'adresse avec laquelle un chrétien saisit la flèche d'un Indien & la cassa, inspira tant de frayeur à ces sauvages, qu'ils s'enfuirent à l'instant. Mais il y eut un parti qui en vint aux mains avec nos soldats, qui leur firent quelques prisonniers, avec lesquels ils revinrent, à l'exception de deux qui s'étoient imprudemment engagés dans la poursuite. Je ne fus pas plutôt instruit de leur témérité, que je fis partir les gens qui étoient restés avec moi. Ils se rendirent dans un endroit où plusieurs communautés s'étoient assemblées pour nous attaquer. Nos deux soldats reconnoissant le danger où ils s'étoient jettés, l'un d'eux cria d'un ton résolu, comme s'il eût été à la tête d'un corps de troupes, que les uns aillent de ce côté & les autres de l'autre, hâtez-vous, & formez un cercle pour que nous tombions sur ces sauvages avant qu'ils aient le tems de s'échapper. Les Indiens étoient en ligne de bataille, leur flèches à la main, mais ils n'eurent pas plutôt ouï ces

paroles, qu'ils n'osèrent avancer. Pendant qu'ils étoient ainsi irrésolus, ceux que j'avois envoyés arrivèrent, sur quoi s'imaginant qu'on alloit réellement les attaquer, ils prirent la fuite, & abandonnèrent leurs femmes, leurs enfans & leurs provisions. Nous traitâmes les prisonniers avec tout le soin & toute la tendresse que prescrit la religion, surtout dans les cas dont les suites peuvent être nuisibles ou avantageuses à sa propagation. Plusieurs prisonniers Indiens, qui étoient infidèles, & qui ignoroient les coutumes des chrétiens, offrirent leurs femmes & leurs effets pour leur rançon. La nuit étant survenue dans ces entrefaites, nous postâmes une sentinelle pour prendre soin des prisonniers. Nos gens trouvèrent dans une communauté un chien, qui étoit peut-être le seul qu'il y eût dans la Californie, avant que les Missionnaires en eussent amené dans le pays.

Le 1 Juillet, nous relâchâmes les prisonniers, après leur avoir ordonné, au cas qu'il abordât quelques canots sur leur côte, de ne point les insulter. Nous en retinmes deux pour nous

montrer l'aiguade. Il étoit déjà tard lorsque nous partîmes , ayant été obligés d'attendre un canot qui s'étoit écarté , quoique la côte fût basse , dangereuse & pleine de rochers. Cependant les rafals qui souffloient de tous côtés , nous obligèrent de tirer nos canots à terre , en attendant que le tems se mît au beau. L'éloignement où nous étions de l'aiguade , nous empêcha de prendre la quantité d'eau qu'il nous falloit , d'autant plus que le parage n'étoit pas sûr. Quelques-uns de nos gens se rendirent à terre pour reconnoître la côte ; mais ayant entendu les cris d'une troupe de montagnards , & craignant d'être coupés , ils s'en retournèrent , leur faisant signe qu'ils ne tarderoient pas de les aller joindre. Là-dessus les Indiens recommencèrent leurs cris , leur montrèrent l'aiguade du doigt & s'enfuirent. Nous trouvâmes dans ce ruisseau quelques palmiers que les torrens avoient entraînés. Les marques auxquelles on reconnoît l'aiguade de Saint-Stanislas , sont un rocher rougeâtre près de la chaîne de montagnes , & le long de

la côte, quelques murailles de même couleur au bas du rivage. Avant d'arriver à ces murailles, on trouve un beau chemin qui conduit à l'aiguade. Nous y restâmes jusqu'à midi, après quoi nous continuâmes notre route; mais le vent étoit si violent & la mer si orageuse, que nous n'arrivâmes qu'à minuit dans l'endroit où nous avions dessein d'aller.

Nous entrâmes le 2 dans la baie de la Visitation, & trouvâmes à l'une de ses extrémités un très-bon mouillage. Les Indiens qui y étoient n'en agirent pas mieux avec nous que leurs autres compatriotes. Un d'entre eux qui appartenoit à Saint-Stanislas, nous montra une aiguade située à une distance convenable, sur quoi nous jugeâmes à propos de renvoyer un canot à Saint-Stanislas pour prendre de l'eau pendant que nous en radoubions un autre qui avoit plusieurs voies d'eau. C'est dans cet endroit que finit la baie qui commence à Saint-Louis de Gonzague. On trouve dans les environs de Saint-Stanislas & de la Visitation quantité de nacres de perles. Nous y tou-

châmes à minuit à notre retour, & jugeâmes par la quantité de feux que nous vîmes, que l'endroit étoit très-peuplé, & que par conséquent l'aiguade étoit plus proche que l'Indien ne nous l'avoit dit. Nous fîmes tout notre possible pour nous aboucher avec quelque habitant, pour savoir où il y avoit de l'eau. Plusieurs familles vinrent nous trouver de très-grand matin, & nous dirent la même chose que le premier. Les femmes étoient entièrement nues, & n'avoient pas même ce tablier que portent les femmes des contrées plus septentrionales. C'est ici que finit la chaîne d'îles qui sont dans la baie; le cap de la Visitation, étant presque au nord de celle où nous mouillâmes. En-deçà de ce cap, après avoir doublé une pointe de terre basse & graveleuse, on trouve une petite anse pour les canots. Du côté de bas bord sont quantité de rochers, dont la plupart sont sous l'eau, & à Stribord, un cap fort bas, & entre ces deux caps, sont deux petits ports.

Le canot retourna le 3 de l'aiguade,

dans le tems que tous les dommages étoient réparés , & que nous étions prêts à mettre à la voile.

Nous partîmes le 4 avec un vent de terre , qui tourna tout-à-coup au sud-est. Nous doublâmes le cap de la Visitation , dont le rivage est bas , le sol argilleux & rempli de rochers. Nous continuâmes notre route jusqu'après midi , que le vent nous étant devenu contraire , nous mouillâmes près d'un monceau de coquillages que la mer venoit de former depuis peu. Nous étions le soir sur le point de quitter notre ancrage , parce que les canots donnoient contre les brisans , lorsque nous entrâmes dans la baie , laquelle demeure à sec dans la basse marée. Les trois canots furent engravés par la rapidité de l'eau , de sorte que nous ne pûmes exécuter notre dessein.

Le 5 , le vent nous étant devenu contraire , nous continuâmes notre voyage avec les avirons , & vîmes quantité de chèvres sauvages , & de moutons de Californie. Plusieurs de nos gens furent à terre , dans le dessein d'en attrapper quelqu'un , & ayant

trouvé une communauté d'Indiens, ils leur demandèrent où étoit l'aiguade. Ils leur montrèrent quelques bates sur le rivage, & se retirèrent aussitôt. Cette eau est si chaude qu'elle jette de la fumée, & répand une odeur sulphureuse. Ceux qui avoient suivi les chèvres, furent reconnoître le rivage, & trouvèrent un puits d'eau saumâtre fort profond, où nous arrivâmes au coucher du soleil. Quelques-uns s'étant avancés dans le pays, trouvèrent deux familles, & un Indien leur demanda s'ils étoient ennemis; à quoi un chrétien ayant répondu qu'ils étoient leurs amis & ceux de tout le genre humain, ils les accompagnèrent jusqu'à leurs canots, & ce furent les derniers Indiens avec lesquels nous conversâmes, encore eûmes nous beaucoup de peine à le faire, parce que leur idiome est entièrement différent de celui des Cochimies, dont ils n'ont retenu que quelques mots. Je crois que c'est-là où finissent les lits des perles, n'en ayant rencontré aucun au-delà.

Le 6, quinze de nos gens furent à

terre, pour reconnoître le pays, & voir où il y avoit de l'eau. Nous mouillâmes dans une baie du côté du midi, ayant à notre droite une pointe de rocher qui avançoit dans la mer à une distance considérable. Au nord, est un banc de sable, lequel sort d'une pointe basse, & paroît lorsque l'eau est basse, avancer plus d'une lieue dans la mer. Un de nos canots toucha dessus, & comme il formoit plusieurs branches, nous fûmes quelquefois obligés de retourner sur nos pas. Le cap d'où part ce banc de sable, forme avec un autre qui est au nord une baie qui a très-peu de fond, & où les vaisseaux ne sont point en sûreté. Après avoir doublé ce dernier avec beaucoup de peine, mes gens parurent avoir envie d'aller reconnoître le pays & d'y retourner ensuite. Nous descendîmes à terre pour nous rendre à l'aiguade, qui n'est autre chose que le ruisseau dont je viens de parler. Il est presque sur le bord de l'eau, les environs étant inondés dans les marées du printemps. Les canots furent assez heureux pour remplir tous leurs barrils. A l'entrée

de la nuit, nos batteurs d'estrade vinrent nous dire que le pays étoit inculte & stérile, ajoutant qu'à quelques lieues plus haut, il y avoit de la bonne eau, mais en petite quantité.

Le 7, un de nos canots qui n'étoit point chargé, & qui ne craignoit point les Indiens, resta dans cet endroit, & les autres se mirent en mer : mais le mauvais tems les obligea de retourner. La mer continua dans la même agitation tout ce jour là, & la nuit suivante, de manière qu'on ne put envoyer aucune provision à ceux qui étoient restés à terre.

Nous fîmes route vers un autre endroit plus sûr, appelé Saint-Firmin, lequel est situé entre deux bancs de sable. Trois de nos canots y entrèrent, mais le quatrième échoua, & nous ne pûmes le remettre à flot qu'à la marée montante. Nous fûmes obligés d'en décharger un pour le radouber ; il faisoit tant d'eau que la plupart des provisions furent mouillées. L'eau y est fort bonne, mais les gros vaisseaux ont beaucoup de peine à faire aiguade au de-là de la Visitation. Il y a dans

cette baie de Saint-Firmin deux longs bancs de sable situés au nord & au sud, qui dans la basse marée restent à sec l'espace de deux lieues, ainsi que nous le vîmes à notre retour.

Nous partîmes le 9 à trois heures après midi à la marée montante, pour nous rendre à la baie de Saint-Philippe de-Jesus, dont les caps gissent nord & sud l'un de l'autre. Celui du nord aboutit à quelques montagnes noires, mais voulant profiter du vent, nous continuâmes notre route, dans l'intention de la reconnoître à notre retour. Nous la trouvâmes à l'abri du vent du nord, même pour les gros vaisseaux; mais comme elle est très-éloignée de la côte, & qu'il y a quantité de bancs de sable, on ne peut y entrer que dans la haute marée. Le rivage est sablonneux, & il y a du côté du nord une criue, où dans le tems de la pleine & de la nouvelle lune, il y a assez d'eau pour les vaisseaux, mais qui demeure à sec dans les autres tems. On trouve au pied d'une éminence platte une source dont l'eau est épaisse, désagréable, de mauvaie odeur, &

même d'une qualité dangereuse. Elle cause à ceux qui en usent une maladie qui tient du scorbut. A notre retour , nous séjournâmes pendant quelques jours à cette aiguade , mais nous ne vîmes pas un seul Indien. D'ailleurs comme mes gens étoient malades , & fatigués de la course qu'ils venoient de faire jusqu'au Rio-Colorado , nous ne pûmes pénétrer dans le pays. Nous vîmes tout le long de la côte , depuis la Visitation jusqu'à ce port , quantité de moutons & de chèvres sauvages. Nous doublâmes la pointe du nord , & quoique la marée fût haute , nous crûmes appercevoir plusieurs anses à l'abri des vents du sud & du sud-est , quoiqu'il n'y en ait qu'une du côté du midi , qui n'est propre que pour les canots ; mais dans les grandes marées , & lorsque les cables sont bons , un gros vaisseau peut y mouiller , lorsqu'il règne un vent de sud ou de sud - est , mais non point dans les petites marées , l'eau n'ayant de la profondeur qu'à une lieue & demie du rivage. Nous découvrîmes de cet endroit au lever & au coucher du

soleil la terre qui est de l'autre côté, & de la pointe de Saint Philippe qui est au nord, un autre cap en-deçà, qui nous parut former une grande baie, quoique ce n'en fût pas une; la pointe de la montagne qui est dans l'embouchure du Rio-Colorado, s'avancant dans le pays. Le rivage dans cet endroit est parfaitement de niveau, marécageux dans les grandes marées, & inondé dans les mauvais tems. Depuis Saint-Philippe jusqu'au Rio-Colorado, on ne trouve ni baie ni aiguade.

Nous fîmes très-peu de chemin le 10, à cause du vent de nord-est, qui venoit de terre, & qui nous étoit contraire. Les caps dans cet endroit gissent nord-est & nord nord-est, & c'est là que finit le détroit. Nous fîmes à terre sur le midi, mais avec beaucoup de peine, parce que l'eau étoit fort basse, & la mer fort agitée. Cette côte est entièrement stérile, la chaîne de montagnes est éloignée de trois ou quatre lieues de la mer, & même plus dans quelques endroits. Nous débarquâmes le soir dans un meilleur endroit, quoi-

que la mer fût extrêmement haute. Le fond dans cet endroit est mêlé de limon.

Nous fîmes le 11 très-peu de chemin, & arrivâmes à quelques marais de couleur rougeâtre, ce qui nous fit juger que nous n'étions pas éloignés du Rio-Colorado. Nous continuâmes notre route jusqu'au soir, nous essayâmes de relacher dans plusieurs endroits, sans pouvoir y réussir, les marais nous en ayant empêchés. Nous fûmes mouiller vis-à-vis d'une île, laquelle forme à l'extrémité du détroit une crique qui a la figure d'un arc. L'eau a dans cet endroit une qualité différente de celle de la mer, & sa malignité est telle, qu'elle emporte la peau de tous les endroits qu'elle touche. Tous mes gens furent mouillés, ce qui leur causa des inflammations dangereuses dans les parties du corps les plus sensibles, qui ne cessèrent qu'à la fin de notre expédition. Quelques-uns en furent quittes pour les premiers symptômes du scorbut; mais les autres l'eurent au point qu'ils furent hors d'état d'agir pendant tout le voyage.

Le 12, il s'éleva un vent du sud violent, qui sépara les canots. Il y en eut un qui essaya plusieurs fois de doubler en louvoyant la pointe des marécages, où se termine l'île dont j'ai parlé hier; mais la mer étoit si orageuse, qu'il pensa couler à fond. Un autre fut obligé de jeter à la mer une grande partie de la carguaïson, mais les deux autres, quoique l'équipage & la carguaïson fussent mouillés, eut le bonheur, après avoir doublé le cap, d'aborder dans un parage sûr au-delà des marais.

Le 13, le canot qui avoit abordé sur l'autre côte, après avoir marché la plus grande partie de la nuit, arriva entre les sept à huit heures du matin à Saint-Bonaventure, où on le tira à tems, & l'on mit la carguaïson à l'air pour la faire sécher. Quelques-uns des autres canots furent le chercher, mais cette crique les empêcha d'aborder.

Le 14, pendant que l'on faisoit sécher les hardes de l'équipage & les provisions, un particulier fut reconnoître le pays, & apperçut quantité de

traces d'hommes & de bêtes. Ceux qui étoient à Saint-Bonaventure cherchèrent pendant un jour & demi une aiguade, sans pouvoir la trouver. Le plus petit canot se rendit dans cet endroit, & leur apprit que les autres avoient mouillé dans la même embouchure du Colorado. On trouva quelque peu d'eau douce qui sortoit de cette rivière.

Le 15 & le 16, après que le petit canot eut aidé les autres à faire aiguade, nos gens se rendirent le 17 dans l'endroit où l'autre étoit.

Nous arrivâmes le 18 à l'embouchure du Rio Colorado, dans laquelle est l'île dont j'ai parlé ci-dessus. Elle est de figure triangulaire, & partage le fleuve en deux bras, dont l'un, qui est dans la Californie, est du côté du nord, & l'autre qui est sur le rivage opposé, du côté du nord-ouest. Mes gens débarquèrent dans l'île, & se trouvèrent entre deux courans très-rapides. L'eau de l'un refouloit avec tant de violence, & celle de l'autre couloit avec tant de rapidité, qu'ils eussent infailliblement péri s'ils n'eussent

sent jetté une partie de leur carguaifon. Les canots se rendirent sur la côte de la Californie , pour y être en sûreté , & apperçurent dans la nuit quelques feux ; mais le lendemain il ne parut aucun Indien.

Nous continuâmes le 19 à reconnoître la rivière , mais les courans devinrent fi rapides , que les rames ne pouvant point agir , on fut obligé de remorquer les canots , de sorte qu'ils firent très-peu de chemin. Il y en eut un qu'on ne put remorquer faute de cordes , ce qui l'obligea de prendre une autre route , & d'aller de l'autre côté , qui étoit une des trois îles que nos gens découvrirent dans cette occasion. Le 18 ils découvrirent la première , qui partage la rivière en deux branches , la seconde de même que la première , est dans le lit même de la rivière , & est si uée en face à quelque distance ; la troisième est à côté des deux autres. La rivière se jette ici vers l'autre rivage , & forme un bras qui reste presque à sec dans la basse marée. La côte de la Californie est si basse , que le Colorado l'inonde.

de sorte qu'on trouve au pied des montagnes des troncs d'arbres , des plantes , &c. que l'eau y laisse en se retirant. Nos gens trouvèrent dans cet endroit une espèce d'aire , où les habitans foulent une espèce de froment , dont le grain est aussi petit que l'annis.

Le 20 , les canots restèrent à sec , & le flot revint avec tant de rapidité , & la mer devint si haute , que le canot qui s'étoit séparé des autres , courut risque de périr , ce qui obligea le plus petit d'aller à son secours pour sauver l'équipage. Il arriva assez à tems pour le faire , mais on perdit les provisions & les effets , & l'on brûla le canot pour en tirer le fer.

On détacha le 21 les canots pour voir s'ils trouveroient quelques effets à terre , & ils revinrent avec deux pipes d'eau.

Le 22 , la crainte du mauvais tems empêcha les canots de partir ; & nos gens furent reconnoître le pays à la distance de cinq lieues , jusqu'à Cauzal & Saucedá.

Le 23 & le 24 , le vent & les cou-

rans nous obligèrent de relâcher dans l'endroit d'où nous étions partis. C'étoit une anse située près d'une chaîne de montagnes qui s'étend vers l'est. Les canots ne purent avancer, ceux qui avoient été à la découverte, rapportèrent que la rivière prenoit son cours le long des montagnes du côté de la Californie.

Le 25, après avoir reconnu le golfe où la mer de Californie jusqu'à son extrémité, nous fîmes route, non point directement vers le port d'où nous étions sortis, mais pour en reconnoître quelques autres, où quelques circonstances nous avoient empêchés d'aborder en arrivant. Quinze de nos gens s'avancèrent dans le pays, examinèrent avec soin la situation & le gisement de la crique à la pointe où finissent les marécages, & l'on peut en voir la figure dans la carte.

Je n'ai point parlé dans ce Journal des latitudes, parce qu'elles sont exactement marquées dans la carte de ce voyage.

J'avertirai les plongeurs des perles, qu'à moins que d'aller à cette pêche

en grand nombre & bien armés, on court risque de périr par les mains des sauvages ; car quoiqu'après avoir été batifés, ils deviennent sociables, sincères & bienfaisans, néanmoins avant de l'être, ils sont traîtres, impérieux & cruels, & beaucoup plus avec les étrangers qu'avec les nationaux avec lesquels ils sont en guerre. Je les avertirai encore, que quand même ils seroient les plus forts, ils doivent prendre garde de ne point irriter les Indiens, soit en les maltraitant, les volant, enlevant leurs enfans, ou abusant de leurs femmes, ce qui est le plus grand outrage qu'on puisse faire à un homme ; car outre qu'ils sont naturellement féroces, une pareille conduite les rend ennemis implacables de tous les étrangers qui arrivent sur leurs côtes. Ceux qui vont à la pêche des perles, doivent se conduire en chrétiens, & se montrer zélés pour l'honneur de la nation Espagnole, sur lequel ils ont empreint une tache inéfacable par la plus grande des lâchetés, lorsqu'étant l'année dernière à Saint-Raphaël, ils laissèrent tuer

deux plongeurs en leur présence , sans oser les défendre. L'impuniré les rend hardis , & i s sont toujours prêts à commettre les mêmes crimes , lorsqu'ils ont le bonheur de rencontrer des lâches.

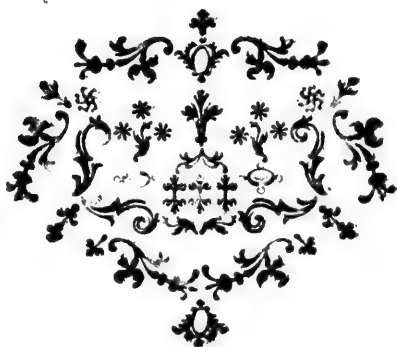
Pour prévenir ces malheurs , & faciliter la conquête du pays , on forma il y a quelques années le dessein d'aller reconnoître le golfe de Californie , pour voir si l'on ne trouveroit point quelques endroits convenables pour établir des garnisons , des ports & des missions. On n'a pu l'exécuter qu'en 1746 , que le père Jean Antoine Balthazar , Visiteur général des missions , m'envoya un ordre du père Provincial , d'aller reconnoître le golfe de Californie , & d'en dresser une relation , pour pouvoir l'envoyer à S. M. & à son Conseil. Je reçus cet ordre avec la soumission que je devois , mais j'eus peine à l'exécuter , parce que je manquois des choses nécessaires pour une pareille entreprise , les missions elles-mêmes ayant de la peine à subsister. Cependant , l'importance de ce service l'emporta sur toute autre considéra-

tion ; & les missions furent si zélées pour S. M. que malgré la détresse où elles se trouvoient , elles fournirent à la dépense des canots , des équipages & des provisions dont nous avions besoin dans le voyage que nous allions faire sur des côtes inconnues & habitées par des peuples sauvages. Ils me fournirent un nombre considérable de chrétiens Cochimies , auxquels ils donnèrent jusqu'aux armes & aux habits.

Le Capitaine Don Bernard Rodriguez de Rea , Commandant de la garnison royale de Lorette , montra pareillement dans cette occasion le zèle dont il étoit animé pour la religion & pour le service de Sa Majesté , par la promptitude avec laquelle il me fournit tout ce dont j'avois besoin pour cette expédition. Il me donna un canot , & une escorte de soldats suffisante pour ma sûreté & celle de ceux qui m'accompagnoient. Et quoique son poste de Gouverneur de la garnison ne lui permît point de se mettre à la tête des soldats , il voulut bien m'accompagner jusqu'à Saint-

Charles , qui est un port voisin sur la frontière , où l'on avoit donné rendez-vous aux canots & aux soldats ; il veilla lui même aux préparatifs de notre voyage , & y resta jusqu'à notre départ. Il courut un bruit quelques jours après que les Gentils nous avoient tous massacrés , & avoient mis notre canot en pièces. Là-dessus le Capitaine fit armer un canot pour se rendre lui-même sur le lieu , s'assurer de la vérité du fait , & prendre les mesures nécessaires pour vaincre les obstacles que le démon opposoit à la gloire de Jesus - Christ , & à l'honneur de Sa Majesté par l'entremise des Indiens. Mais on lui conseilla de ne point bouger que la nouvelle ne fût confirmée , d'autant plus que l'on sçavoit le penchant qu'ont les Indiens à mentir , & que les canots étoient en état de se bien défendre. La nouvelle s'étant trouvée fausse , le Capitaine fut dispensé d'exécuter son dessein. Dieu veuille que cette entreprise , dans laquelle on ne se propose d'autre but que sa gloire

& le salut des ames, & l'aggrandissement des domaines de Sa Majesté, réuillisse comme on le desire, & tourne à sa gloire & au bonheur de ses Etats,



APPENDIX IV.

*Description de la Californie , par
le Capitaine Anglois Woods
Rogers , avec la relation de
son voyage à la mer du sud
en 1710.*

O N ignore si la Californie est une île ou une péninsule , & je n'ai eu ni le tems ni la volonté de décider cette question. J'ai ouï dire à des Espagnols que quelques-uns de leurs compatriotes ayant cotoyé cette péninsule , & étant arrivés au 42^e degré de latitude septentrionale , rencontrèrent une si grande quantité de basses & de rochers , qu'ils n'osèrent s'hazarder d'aller plus loin. Si cela est , il y a grande apparence que la Californie tient au Continent un peu plus avant vers le nord , ces basses & ces rochers étant une marque certaine que le Continent n'est pas éloigné.

Tome III.

D d

Mais les Espagnols possédant dans cette contrée plus de terre qu'ils ne peuvent en cultiver, se mettent peu en peine de faire de nouvelles découvertes. Les vaisseaux des Philippines qui vont à Acapulco étant arrivés au 4^e degré rangent cette côte, mais je n'ai jamais ouï dire qu'aucun ait poussé plus avant vers le nord. Quelques vieilles cartes représentent cette contrée comme contiguë à celle de Yesso, & je crois assez que cela est, sans oser cependant l'affirmer positivement, d'autant plus que les Hollandois prétendent avoir pris dans ces mers un vaisseau Espagnol qui avoit fait le tour de la Californie, d'où il s'ensuivroit que c'est une île. On ne connoît pas mieux sa forme & son étendue, de sorte que le lecteur doit s'en rapporter là-dessus aux cartes, & en juger par lui-même. Quant à la partie du pays que j'ai vue moi-même, je l'ai trouvée montagneuse, stérile, & couverte çà & là de quelques petits arbres ou arbrustes, qui portent différentes espèces de baies. Les gens que j'envoyai à terre pour reconnoître la côte, s'avancèrent envi-

ron quinze lieues vers le nord , & y virent plusieurs gros arbres , mais ils n'y trouvèrent point ce port , que les Espagnols disent être près de ce cap. Nous vîmes il est vrai de la fumée dans plusieurs endroits , ce qui nous fit juger que le pays étoit bien peuplé , quoique de tous les endroits où nous touchâmes depuis notre départ d'Angleterre , celui-ci soit le moins propre à nourrir ses habitans. Il règne continuellement dans cette saison de l'année dans ce parage un vent de terre , de manière que l'ancrage est fort sûr tout le long de la baie du côté de bas-bord ; mais le meilleur endroit est un banc , sur lequel il y a depuis dix jusqu'à vingt brasses d'eau : on ne trouve point le fond près des rochers.

Pendant tout le tems que nous y fûmes , le tems fut très-beau & très-doux , & nous eûmes fort peu de pluie , mais de tems à autre de bouffées de vent très fortes ; & pendant la nuit une rosée abondante , qui refroidit extrêmement l'air. Nous vîmes une fois près de trois cens Indiens , grands ,

robustes & aussi droits que des pins ; mais plus bazanés que ceux que nous avions vus dans la mer du sud : ils avoient des longs cheveux noirs , qui leur descendoient jusqu'à la ceinture, Ils étoient tous nuds , à l'exception des femmes qui avoient des espèces de jupons faits des fibres d'une certaine plante , ou de peaux d'animaux , ou de plumes d'oiseaux. Celles que nous vîmes étoient vieilles & extrêmement ridées , & il y a toute apparence qu'ils firent cacher les jeunes , de peur de nous causer de la tentation ; mais ils n'avoient rien à craindre de notre part , & nous n'étions pas gens à nous laisser enflammer par les beautés de la Californie. Leur prononciation est entièrement gutturale ; leur langue n'est pas plus séduisante que leurs traits , & leur manière nous parurent grossières & désagréables. J'en aurois volontiers pris deux avec moi , pour me mettre au fait du pays ; mais comme je manquois de provisions , je ne voulus pas augmenter le nombre de nos bouches. Quelques-unes avoient des bracelets , d'autres des colliers ,

d'autres des bracelets. & des colliers tout ensemble, faits de grains de bois, de morceaux de coquillages, de baies rouges & de perles, mais qu'ils ne sçavent point percer, se contentant d'y faire une entaille tout autour, & de les pendre avec un fil de pite. Elles sont si jalouses de ces ornemens qu'elles refusèrent de les échanger avec des colliers de verre que j'avois, & qui étoient de plusieurs couleurs; elles préférèrent des couteaux, des ciseaux, & autres instrumens. Je dois dire à la louange de ces Indiens, qu'ils ne nous volèrent jamais rien, quoique nos toli rs & nos charpentiers laissassent leurs outils sur le rivage.

Je ne m'apperçus point qu'ils connussent la plupart des utensiles dont nous nous servons en Europe. Leurs huttes sont extrêmement basses, & construites de branches d'arbres & de brins de roseaux, mais si mal couvertes, que la pluie y entre de toutes parts. Ils ne connoissent ni le jardinage, ni le labourage. Pendant tout le tems que nous séjourname dans cet endroit, ils ne vécurent que de pois-

son ; ce qui joint à la mauvaise construction de leurs huttes , nous fit juger qu'ils n'ont point de demeure fixe , & qu'ils se rendent sur la côte dans cette saison pour pêcher du poisson. Leurs pêcheurs n'avoient ni filets ni hameçons , mais seulement une espèce de lance de bois qu'ils manient avec une adresse extraordinaire , & avec laquelle il dardent le poisson. Ils sont aussi excellens plongeurs. Quelques-uns de mes gens me dirent qu'ils avoient vu un de ces Indiens , qui après avoir dardé un poisson , l'avoit suivi jusqu'au fond de l'eau , & l'avoit donné à son camarade qui étoit dans le canot , sans sortir la tête hors de l'eau. Bien des gens prendront ceci pour une fable , mais le fait est vrai , & j'ai vu moi-même quelques-uns de ces plongeurs , qui m'ayant vu jeter un vieux couteau dans la mer , l'attrapèrent avant qu'il fût au fond.

Leur pain , si l'on peut l'appeller ainsi , consiste dans une petite graine noire , qu'ils broient & qu'ils avalent par poignées. Quelques matelots qui en avoient mis dans leur pain , me

dirent qu'elle approchoit du gout du café. Ils ont aussi une racine peu différente de l'yam, & une espèce de légume enfermée dans une gousse, que mes gens comparèrent aux poids verds. Ils ont aussi des baies, qui étant séchées au feu, ont à peu pres le même gout que les feves roties. Il y en a d'autres dont il font beaucoup de cas, & dont le gout tient de celui des groseilles; mais leur pulpe a une douceur acide, & renferme un noyau. Nous vîmes aussi quelques figuiers, dont le fruit a le gout de nos groseilles, & est fort bon pour assaisonner les viandes. Le pays produit quantité de plantes que nous n'eumes ni le tems ni la curiosité d'examiner.

Il me parut par les animaux que je vis, que les Californiens ont une saison particulière pour la chasse. Je remarquai que les habitans témoignoiient beaucoup de respect à une personne qui avoit la tête ornée de plumes; mais il me parut d'ailleurs, que tout étoit commun entr'eux. Du moins j'observai, qu'après avoir échangé du poisson contre des vieux couteaux que

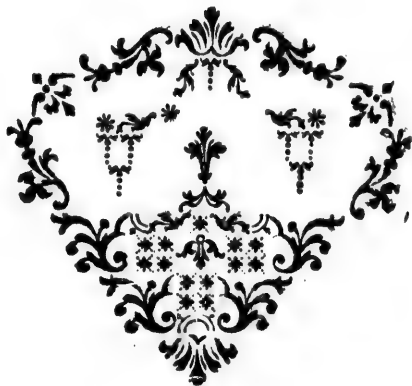
nous avions, ils les donnoient au premier qu'ils trouvoient ; & lorsqu'ils en eurent assez , ils ne voulurent plus nous donner du poisson. Leur vice dominant est la paresse ; ils ne pensent qu'au présent. Ils s'entretenrent avec nos gens pendant qu'ils faisoient leur provision d'eau & de bois , mais ils ne leur offrirent jamais de les aider. En un mot, je n'ai jamais vu de peuple qui ait plus d'aversion pour le travail & pour la fatigue. Ils sont armés d'arcs & de flèches avec lesquelles ils tuent un oiseau à la volée. Leurs arcs ont environ sept pieds de long , & sont faits d'un bois blanc que nous ne connumes point, leurs cordes sont de pite. Leurs flèches sont faites d'un roseau , armé d'un os de poisson très-aigu , & ont environ quatre pieds & demi de long. La plupart de leurs outils tranchans , sont faits de dents de loup marin. J'aperçus à leurs colliers deux ou trois grosses perles , & les Espagnols que nous avions fait prisonniers, me dirent qu'il y en avoit quantité dans le golfe de Californie , où les missionnaires étoient établis. Ils

ajoutèrent que l'intérieur du pays jusqu'au Continent du Mexique, étoit très-fertile, agréable, & abondant en bétail & en toute sortes de provisions. Pendant que j'étois sur mer, quelques-uns de mes gens me dirent qu'ils avoient vu des pierres extrêmement pesantes & luisantes, qui paroissent renfermer quelque métal. Ils m'avertirent trop tard, car j'en aurois pris quelques unes à bord pour les examiner. Quelques Indiens qui avoient lié amitié avec nous, étant venus à bord furent étonnés de sa construction. Ils n'ont que des baïzes ou des radeaux, qu'ils conduisent avec des pagayes. Nous donnâmes à un une chemise, mais au lieu de la mettre, il la déchira en plusieurs morceaux, qu'il distribua à ses camarades, pour enfermer la graine dont ils font leur pain. Je crois qu'ils n'ont aucun utensile de cuisine, du moins, n'ont-ils point d'autre méthode pour apprêter leur poisson, que de l'enterrer dans le sable, & d'allumer du feu dessus. Après qu'il est suffisamment cuit, ils

le retirent, & le mangent sans autre cérémonie. Ils allument du feu, en frottant deux morceaux de bois sec l'un contre l'autre. Les autres Indiens de l'Amérique font la même chose ; mais ils ont sans cesse du feu dans leurs huttes. L'eau est très-bonne dans cet endroit. Je vis aussi quantité de fénouil marin , mais je ne m'appergus pas qu'il y eût des oiseaux fort rares.

On reconnoît l'entrée de ce port , en venant du côté de l'ouest , à quatre rochers blancs , pareils à ceux qui sont dans l'île de Wight , & les deux qui sont à l'ouest , sont faits comme deux pains de sucre. Celui qui est le plus près de terre , a une arche ou une ouverture faite comme celle d'un pont , qui donne passage à l'eau. En entrant dans le port , on doit laisser le rocher le plus près de la mer une longueur de cable à bas-bord ; & aussitôt qu'on l'a passé , aller directement au fond de la baie , qui est fort sûre par tout , & a depuis dix jusqu'à vingt brasses d'eau

de profondeur. Un vaisseau y est à couvert des vents du nord-est jusqu'à celui de sud-est ; la rade ne seroit pas sûre s'il s'élevoit un vent de midi , mais cela n'arriva point pendant mon séjour.



APPENDIX V.

*Extrait de quelques passages du
voyage de l'Amiral Anson.*

DANS la dernière guerre qui survint entre les Couronnes d'Espagne & d'Angleterre, celle-ci envoya en 1740 une escadre dans la mer du sud, sous les ordres de l'Amiral Anson, lequel après avoir doublé le cap Horne, & cotové le Pérou & la Nouvelle-Espagne,* fit route pour les îles Mariannes, pour enlever le ^g ^{on} des Philippines qui retournoit à Acapulco. Il y réussit, & trouva à bord quatre millions de piaftres. Il conduisit cette riche prise à la Chine, & de-là par le cap de Bonne-Espérance en Europe. M. Richard Walter, qui

* Après avoir pillé la ville de Payta, & pris plusieurs vaisseaux.

étoit de l'expédition , en a publié une relation d'après les journaux & les papiers de cet Amiral , qu'on a traduite en françois , & imprimée à Amsterdam en 1749.

Il est parlé dans cette relation de la Californie , à l'occasion du commerce des îles Philippines , & des galions qui s'y rendent ; il traite en passant de l'origine & de l'état des missions. Comme l'Auteur est Protestant , on ne doit attendre de sa plume qu'une satire contre les Jésuites ; en quoi il ne ressemble point à quelques-uns de ses confrères , qui en écrivant ne perdent jamais de vue les égards que l'on doit à la vérité & à la bien-séance. Il vouloit plaire aux habitans de Londres , & il n'a point laissé échapper l'occasion de le faire , en leur représentant les Jésuites comme il l'a fait , quoiqu'aux dépens de l'honneur & de la vérité. Je mépriserois l'accusation de Walter , si je ne sçavois par expérience que les Protestans n'ont rien avancé contre la Société des Jésuites , qui n'ait été adopté par les Catholiques , soit de vive voix ou par

écrit , tant ils se plaisent à l'insulter. Cependant cette Société , toujours attentive à répondre au but de son institution , ne se mêle que des choses dont la religion les charge , ou sur lesquelles elle leur donne quelque supériorité. C'est - là ce qui m'oblige à dire ce que je pense de cette relation , de peur qu'on ne regarde mon silence comme un approbation tacite de ce que M. Walter a avancé.

Walter employe le 10^e Chapitre du 2. livre à décrire la manière dont se fait le commerce de la ville de Manille , Capitale de l'île de Luçon , & Acapulco , sur la côte du Mexique : & après s'être beaucoup étendu sur la conquête des Philippines, les prétentions , les disputes & les conventions des deux Couronnes d'Espagne & de Portugal , la concession du Pape , le voyage de Magellan , les établissemens des Espagnols , l'ancien commerce avec Calao , & la difficulté des voyages en ligne directe , il rapporte que cette mauvaise manière de naviguer fut changée par l'avis d'un Jésuite , qui apprit aux Espagnols , qu'en

revenant des Philippines, ils devoient faire route vers le nord, avant la Mousson, jusqu'à ce qu'ils rencontraient les vents d'ouest, qui règnent communément lorsqu'on est arrivé à une plus haute latitude, lesquels les conduiroient en peu de tems vis-à-vis la côte de Californie. Cet avis est vrai, mais il est faux qu'un Jésuite l'ait donné, & il n'y a pas plus à compter sur ce fait, que sur quantité d'autres qu'il rapporte. Il ajoute qu'on a suivi cette méthode depuis au moins cent soixante ans. Thomas Cavenish ayant attaqué en 1586 un vaisseau qui alloit de Manille à l'Amérique, Cependant ce nouveau plan de navigation n'est point du gout de l'Amiral Anglois, & comme les Espagnols qui voyagent dans ces mers, seront peut-être bien-à-les de savoir le sentiment d'un navigateur aussi expérimenté que le lord-Anson, j'ajouterai ici, que Walter, *liv. III, chap. 8.* parlant de la route des Philippines à Acapulco, se moque des précautions extraordinaires dont use le galion de Manille, prétendant que le voyage est plus long, & ex-

pose l'équipage à un plus grand nombre de maladies. Le Capitaine a ordre de ne point passer le 30^e degré de latitude septentrionale, au lieu dit-il, que s'il avançoit jusqu'au 40^e ou au 45^e, il seroit aidé des vents alizés, & éviteroit par-là les obstacles auxquels l'exposent l'ordre qu'on lui a donné de ne pas aller plus loin. Il trouveroit à cette latitude des vents d'ouest plus forts & plus vifs. Suivant leurs propres journaux, ils font quelque fois cinq à six semaines à se rendre à la latitude de 30 degrés; au lieu qu'en prenant leur route au nord ou au nord-est, ils arriveroient * dans quinze jours au 40^e degré de latitude, où les vents d'ouest les pousseroient

* Voici quels sont les termes de M. Walter.
 „ Il paroît par leurs journaux, qu'ils font sou-
 „ vent un mois ou six semaines avant d'arriver à
 „ la latitude de 30 degrés, au lieu qu'en prenant
 „ leur route plus au nord, ils pourroient y arriver
 „ dans moins de quinze jours. „ On observera
 que l'Auteur copie la traduction françoise, qui
 paroît dans plusieurs endroits s'écarter du sens de
 M. Walter.

en moins de tems sur la côte de Californie.

La route que tient actuellement le galion, est de faire route au nord jusqu'au 30^e degré de latitude, jusqu'à ce qu'il rencontre les vents d'ouest qui le conduisent le long du même parallèle jusqu'au 96^e degré de longitude du cap du Saint-Esprit, jusqu'à ce qu'il trouve la mer couverte d'une herbe flotante, qu'on croit être du Varech, ce qui marque qu'il est près de la Californie. On chante alors le *Te Deum*, mais il n'aborde point la côte que lorsqu'il est parvenu à une moindre latitude, à cause de la quantité d'îles & de basses dont elle est environnée. Il fait ensuite route au midi, & pousse la précaution jusqu'à ne point s'approcher de terre, qu'il ne soit près du cap de Saint-Luc, tant pour s'assurer de sa route, que pour s'informer s'il n'y a point quelque ennemi qui l'épie. Dans ce trajet immense, il n'y a point un seul port où l'on puisse relâcher. Le seul moyen que l'on ait d'avoir de l'eau, est de profiter des pluies qui tombent réguliè-

rement entre le 30° & le 40° degrés. Ce long séjour que l'on fait dans le vaisseau, occasionne un scorbut qui emporte une grande partie de l'équipage. Mais, dit il, s'ils faisoient route au nord jusqu'au 40° ou au 45° degré ils seroient exempts du scorbut, ils trouveroient de l'eau & des ports, dont ils se privent pour ne point s'exposer à la violence des vents & des flots. Pour appuyer son sentiment, M. Walter cite un exemple, que je ne conseilerois à aucun Capitaine de suivre, car il s'en trouveroit mal. Il rapporte qu'un vaisseau François, en tenant la route qu'il indique, arriva en 1721 de la Chine à Valle de Nanderas sur la côte du Mexique de cinquante jours, mais il ajoute que pendant ce tems-là, le scorbut fit un si grand ravage parmi l'équipage, qu'il n'échappa que cinq à six hommes. Si ce malheureux vaisseau ne relâcha nulle part, comme il y a tout lieu de le croire, je ne suis point surpris que ce malheur lui soit arrivé, vu qu'il s'avança trop vers le nord. On sçait par expérience quelle est la violence du scorbut lorsqu'on ap-

pro
con
lat
bai
que
les
der
sep
j'ai
con
arri
la C
titu
si l'
un p
vital
grès
gem
ame
&c.
voit
il ser
ne l
actue
pine
dessa
valo
il au

proche de cette région, & pour s'en convaincre, il ne faut que lire les relations des voyages au nord, dans les baies d'Hudson, de Baffin, &c. Ce que je dis ici est encore confirmé par les voyages que les Russes ont fait dernièrement dans les parties les plus septentrionales de la mer du sud, dont j'ai parlé ci-dessus, par ceux de nos compatriotes; & enfin par ce qui est arrivé à ceux qui ont été reconnoître la Californie, dont la plus haute latitude n'est que de 33 degrés. Mais si l'on trouvoit par celle de 40 ou 45 un port où les vaisseaux pussent se ravitailler, il seroit aisé d'arrêter les progrès de cette maladie à l'aide du changement d'air, des fruits & des végétaux amers & acides, des viandes fraîches, &c. En un mot, si un vaisseau pouvoit trouver de l'eau & des provisions, il seroit moins exposé au scorbut qu'on ne l'est dans la route que l'on tient actuellement en revenant des Philippines. Il me paroît donc que dans le dessein où étoit M. Walter de faire valoir l'opinion de son Commandant, il auroit du, au lieu de l'exemple de

ce malheureux vaisseau François , en citer un autre que tout le monde connoît , auquel il auroit pu joindre celui du Saint-Antoine de Padoue , que commandoit M. Frondal. Celui ci dans un voyage qu'il fit dans les mois de Mai , Juin & Juillet 1709 , fit voile de la Chine pour l'Amérique , & arriva au 45^e degré de latitude septentrionale , & au 197^e de longitude , à compter du premier méridien de l'île de Fer , qui est à peu près le méridien des Antipodes de Paris , d'où les vents d'ouest le conduisirent à l'Amérique. Cependant son équipage ne fut point attaqué du scorbut , comme le fut celui du vaisseau qui arriva à Valle de Nanderas , ni encore moins comme le font les équipages des galions des Philippines. La raison en fut que M. Frondal eut la prudence de relâcher dans la Californie à la hauteur de 31 degrés ; ce qui le mit en état de continuer heureusement son voyage. Qu'auroit-ce donc été , s'il eût trouvé dans cet endroit une colonie où il eut pu prendre les remèdes , les provisions & les rafraîchissemens dont il avoit besoin !

Je conclus de ce qui précède , que le raisonnement du Lord-Anson , au sujet de la route des Philippines est extrêmement juste : mais il faut en même tems , pour le mettre en pratique , avoir une colonie d'Espagnols ou d'Indiens alliés , ou une garnison ou une colonie au port San-Diego , Monte-Rey , au cap Mendocino , &c. où les galions des Philippines puissent relâcher. Comme cet établissement est très-avantageux à ces îles , il n'est pas difficile d'y établir une colonie ou une garnison , en prenant certaines mesures & certaines précautions. On demanda il y a cent cinquante ans la permission de le faire à Philippe III , & il l'accorda.

Walter ajoute que la cargaison du galion , qui , quoique évaluée à 600,000 piaftres , excède toujours cette somme ; est partagée à son retour entre les prosélytes de Manille , & que les Jésuites en ont la meilleure part. Il y a toute apparence que le Lord-Anson a appris ce fait de quelque Interlope qui avoit été fait prisonnier par les Espagnols , & qui haïssoit tous les Ordres reli-

gieux des Philippines & surtout les Jésuites. Mais je croirois plutôt qu'il a eu en vue d'amuser les habitans de Londres, aux dépens des Ordres Religieux. Ce fait est trop absurde, pour mériter qu'on le refute en forme. Il n'y a personne en Espagne, dans l'Amérique & les Philippines qui ne sçache la manière dont se fait ce commerce, de même que les réglemens & les ordonnances qu'on a faites là-dessus. La plus grande partie de la cargaison des galions appartient aux marchands de ces îles, & c'est eux par conséquent qui en reçoivent le montant à leur retour. Il est vrai que les Religieux ont un certain droit dessus, & si cela n'étoit, comment pourroient-ils se procurer par échange les effets d'Europe & de l'Amérique dont ils ont besoin? Ce droit est fixé pour tout le monde, & les Jésuites n'ont pas en cela plus d'avantage que les autres; & ils sont si fort éloignés d'en abuser, que je pourrois citer une infinité de cas où ils se sont plaints, qu'on les frustrât de ce qu'on leur avoit accordé. Ce que Walter avance

est donc faux, & il n'y a personne qui n'en rit dans l'Amérique & aux Philippines. Mais il a fallu appuyer ce fait de l'autorité de l'Amiral, pour faire croire aux Anglois que les Jésuites & les autres Religieux catholiques qui vont aux Indes, n'ont pas d'autres vues que celles qui engagent les Anglois à aller dans leurs colonies; & qu'au lieu de catéchiser & de convertir les Indiens, ils ne s'occupent que du commerce.

Ce n'étoit pas assez de représenter les Jésuites à la tête du commerce de Manille, quoiqu'ils y soient infiniment plus pauvres qu'ailleurs; les protestans Anglois sont tellement animés contre eux, qu'il falloit quelque chose de plus. Walter, pour les satisfaire, se sert de la connexion qu'il y a entre les Philippines & la Californie, & croit devoir parler des missions qui y sont établies, & de l'état actuel où elles se trouvent. Il dit, que quoique depuis la première découverte de la Californie, quelques Missionnaires Jésuites s'y soient rendus de tems en tems, leurs services n'ont

produit leur effet, qu'après que les Jésuites sont venus s'y établir, & y ont fondé une mission considérable, au moyen d'une donation que leur fit le Marquis de Valero. Il paroît parce que j'ai dit ci-dessus, que Walter ignore la manière dont les missions se sont établies dans la Californie, quoiqu'il lui eût été facile de l'apprendre sans sortir de l'Europe, par la lecture des lettres édifiantes, dans le Dictionnaire de Morery, &c. Les missions étoient déjà établies, lorsque le Marquis de Valero parvint à la Viceroyauté, & sans vouloir diminuer en rien sa générosité & sa piété, j'ose assurer qu'il ne donna jamais rien du sien aux missions de la Californie, comme l'avoit fait son prédécesseur le Duc de Linares. Walter ajoute que le principal établissement des Jésuites est au cap Saint-Lucas, où ils ont rassemblé un nombre considérable d'Indiens, qu'ils instruisent dans l'agriculture & les arts mécaniques, de sorte, ajoute-t-il, qu'ils sont aujourd'hui une quantité considérable de v. n. dont le goût approche de celui de Madère. Cela

Cela est faux , car on ne fonda les missions du cap Saint-Lucas , qu'après qu'on eut établi une nouvelle garnison en 1736 , après la mort des pères Carranco & Tamarral ; & de plus ces missions sont peu de chose eu égard au nombre & au caractère des Indiens. Leurs vignobles ne valent pas la peine qu'on en parle : le vin qu'on y porte est pour l'étranger , l'usage de cette liqueur étant absolument défendu aux Indiens.

Il a plu à M. Walter de dire que les Jésuites sont entièrement les maîtres de la Californie , qu'ils ne travaillent que pour le bien de la Société , & que les Missionnaires ne sont occupés que du galion de Manille , dont les couvents de cette ville sont les principaux propriétaires & intéressés. Il ajoute que c'est la raison pour laquelle ils tiennent des rafraîchissemens pour ce vaisseau , & qu'il y a toujours au cap Saint - Lucas une sentinelle qui épie les vaisseaux ennemis qui pourroient s'y trouver pour enlever le galion à son retour des Philippines ; n'y ayant point dans le monde de station

plus commode pour cet effet. En conséquence des mesures concertées entre les Jésuites de Manille & de la Californie, le Capitaine du galion a ordre d'aborder au nord du cap Saint-Lucas, les habitans ne l'apperçoivent pas plutôt qu'ils allument certains feux, & à la vue de ces signaux le Capitaine envoie sa barque longue à terre avec vingt hommes bien armés, chargés des lettres des Jésuites de Manille pour leurs frères de la Californie, lesquels rapportent à bord les provisions qu'on leur a préparées, & avertissent le Capitaine des ennemis qu'il peut y avoir sur la côte. Dans le cas où celui-ci n'a rien à craindre, il a ordre de se rendre au cap Saint-Lucas, & de-là à celui de Corrientes, d'où il continue sa route jusqu'à Acapulco, en rangeant la côte.

Voilà ce que rapporte M. Walter, & l'on peut l'en croire sur ce qu'il dit de l'attention qu'ont les Missionnaires du cap Saint-Lucas de tenir des rafraîchissemens prêts pour le galion des Philippines; il auroit pu ajouter pour la réception, le soulagement & la gué-

rison des malades. Les Jésuites sont
 les seuls qui n'exigent aucune recon-
 naissance pour cet office de charité,
 & s'ils ne font pas mieux, on doit s'en
 prendre à la stérilité du pays. On sçau-
 ra cependant que ce secours, cette
 vedette, & cet ordre qu'a le galion
 de relâcher au cap Saint-Lucas, ne
 font point l'effet des mesures que les
 Jésuites ont prises, mais une sage pré-
 caution des Rois d'Espagne, qui
 du moment que le commerce des Phi-
 lippines a commencé, ont senti la né-
 cessité dont il étoit que les vaisseaux
 eussent un azile dans la Californie;
 & c'est là le principal motif qui les
 a engagés à faire tant de dépenses &
 tant d'armemens pour conquérir cette
 péninsule, & pour y établir des colo-
 nies & des garnisons. J'ajouterai que
 la garde que l'on tient au cap Saint-
 Lucas pour observer la côte & faire
 les signaux dont on a parlé, est com-
 posée des soldats de la nouvelle gar-
 nison de Saint-Lucas. La Société la
 demanda pour la sûreté de ses missions,
 & ce fut dans la baie de la Paz, en
 dedans du golfe, ou le galion ne sçau-

roit aborder qu'elle fut établie, & non point au cap. On l'établit enfin, & l'on jugea prudemment que les galions n'étoient nulle part en plus grande sûreté qu'à ce cap. Mais la Société n'y eut aucune part, & ce furent les habitans des Philippines qui la demandèrent, parce qu'ils en sentoient la nécessité. De plus, elle fut érigée par un Viceroy, qui quoique élevé dans le sein de la Société, ne suivoit aucune des mesures que prenoient les Jésuites pour favoriser leurs intérêts temporels. N'eût-on d'autres preuves de l'utilité de la Californie & de ses garnisons, la conduite que vient de tenir l'Amiral Anson, en fourniroit une suffisante, vu que depuis que la Californie est réduite, peuplée d'Espagnols, & défendue par des garnisons, il n'a pu s'y mettre en embuscade pour intercepter le galion des Philippines, quoique l'Auteur avoue lui même que c'est le meilleur passage où l'on puisse l'attendre. Il a mieux aimé traverser la mer du sud jusqu'à l'île de Tinian, s'exposer à mille dangers, & comme d'autres l'écrivent,

se placer entre les Mariannes & les Philippines, pour l'attaquer dans le détroit de Saint-Bernardin.

Quant au commerce de la Californie, mettant à part la pêche & le commerce des perles, dont j'ai parlé, & dont les Jésuites ni les soldats ne se mêlent point, j'avoue que le commerce de la péninsule est tout entier entre les mains des Jésuites. Quand même je ne le dirois point, la chose se feroit assez sentir de soi-même. Les Européens peuvent-ils le faire, puisqu'il n'y a que des Jésuites dans le pays? Que si M. Walter nous envie ce commerce, je souhaite de tout mon cœur, par reconnoissance pour sa politesse, que l'Angleterre n'en ait pas de meilleur à l'avenir avec l'Espagne. Celui de la Californie consiste dans quelque peu de vin qu'on recueille dans les missions, & que l'on vend dans la Nouvelle-Espagne. C'est la seule chose qu'elle produise, il n'y a ni de rées, ni marchandises ni manufactures dans le pays, & il n'y a pas même espérance qu'il y en ait jamais. Au contraire, on y manque de tout,

& s'il arrive que les provisions tardent les Missionnaires qui sont dans l'intérieur des terres sont réduits au même état que les Indiens, & obligés de se nourrir comme eux de racines, d'herbes & de fruits sauvages. Le seul vaisseau qui ait relâché depuis quelques années dans la Californie, est le galion des Philippines, ainsi qu'on l'a vu ci-dessus. Le Capitaine en échange des rafraîchissemens que les Missionnaires lui procurèrent, leur fit présent de quelques bagatelles qu'il avoit à bord. C'est là tout le commerce que font les Jésuites dans la Californie, & dont ils sont entièrement les maîtres. Si M. Walter s'avisait jamais de prier le Ciel que celui d'Angleterre devînt aussi étendu, seroit-il bien-aise que sa prière fut exaucée ?

Enfin, M. Walter, zélé vraisemblablement pour le bonheur de la nation Espagnole, dont il est ennemi, & contre laquelle il complot des hostilités, dit, que le commerce des Philippines nuit à l'Espagne, en ce que les soies qu'on apporte de la Chine & de Coromandel dans l'Amérique,

empêchent l'exportation des étoffes & des draps de Valence, & des autres villes d'Espagne, & que Don Joseph Patinho eut supprimé ce commerce en 1725, si les Jésuites n'eussent paré le coup, par l'intérêt qu'ils y trouvent. Si j'étois homme à me conduire par de petites considérations, lorsqu'il s'agit de l'intérêt de ma nation, je passerois cet article sous silence, de peur qu'on ne soupçonnât que mon apologie du commerce des Philippines, n'a d'autre motif que l'intérêt que les Jésuites y prennent, selon M. Walter. Peut-être a-t-il eu peur que les Jésuites en parlant de leurs missions, ne s'en ressouvinsent, & ne réveillassent la jalousie des Espagnols, dans la vue de se procurer tous les avantages que leur offre le commerce des Indes orientales, & ne se servissent de cette ruse politique, pour leur en imposer. Quoi qu'il en soit, ce motif est trop bas pour faire impression sur moi. Il s'est passé des faits dans l'Asie, l'Amérique & l'Europe, qu'on ne sauroit cacher, & dont chacun est à même de s'instruire. Le sentiment de M. Wal-

ter ne prévaudra jamais contre celui de tout le monde , surtout lorsqu'il s'agit des faits dont il n'a point été témoin. D'un autre côté, la partie équitable de ma nation, pour laquelle j'écris, rendra justice à ma sincérité & à mes bonnes intentions ; & quand même elle ne feroit point de mon sentiment, je me flatte du moins qu'elle ne me soupçonnera pas d'avoir d'autre vue que le service de Dieu & le bien public.

Ce n'est pas à moi à décider si le commerce des Philippines sur le pied où il est aujourd'hui est avantageux ou non à l'Espagne ; mais je ne sçaurois croire qu'on ne puisse point trouver d'autre méthode pour le régler de manière qu'il ne nuise ni à la Couronne en général, ni à l'Espagne en particulier. De savoir quelles sont ces mesures, c'est ce que j'ignore, & que je ne suis point en état de décider. Tout ce que je sçai, est que sous le règne de Charles V, l'Espagne se vit au plus haut degré de prospérité. Elle avoit infiniment plus de villes & d'habitans, & non-seulement ces villes, mais les

plus petits villages , fourmilloient d'hommes & de manufactures. Ses productions montoient au double de ce qu'elles sont aujourd'hui , & les bétiaux étoient dans la même proportion. L'Espagne trafiquoit de ses marchandises avec l'Italie , la France , l'Angleterre , la Flandre & les pays du nord ; elle avoit partout ses marchands & ses Agents , comme on peut le voir dans les ordonnances du Confu'at , ou de l'assemblée des marchands , tenue à Burgos. Elle envoyoit des cargaisons aux Indes , lesquelles consistoient dans le produit de ses terres & de ses manufactures , dont Tolède étoit comme l'entrepôt , ou le magasin général. Par ce moyen , les profits du commerce , l'argent & les richesses des Indes restoient dans le pays , ou du moins , il n'en passoit qu'une très-petite partie chez l'étranger. Alors subsistoient dans toute leur force , les sages réglemens des Rois catholiques en faveur du commerce & de la navigation d'Espagne , qui étoient les mêmes en substance que ceux auxquels les autres nations doivent leur com-

merce & leurs forces navales. Ces réglemens rouloient sur l'établissement des nouveaux chantiers, l'encouragement de la marine, les récompenses accordées à ceux qui construisoient des vaisseaux, les moyens de se procurer du bois & des cordages, les privilèges accordés à ceux qui avoient les plus gros vaisseaux, leur carguaïson, &c. Ils tendoient à abolir les abus & les vexations qui se commettent dans les douannes & les péages, à publier des ordonnances équitables sur le commerce intérieur du royaume, & à les faire observer exactement, à supprimer les juridictions inutiles, à assurer les grands chemins, au moyen des *Santas-Hermandades*, * à rectifier souvent les coins; à supprimer les impôts onéreux aux sujets, & peu avantageux à l'Etat, à les diminuer le

On appelle ainsi une Confrérie que l'on fonda en Espagne dans le tems de troubles pour prévenir les vols que l'on commettoit sur les grands chemins. Elle subsiste encore aujourd'hui, & elle est répandue dans toute l'Espagne, ce qui fait la sûreté des voyageurs.

plus qu'il étoit possible , & à en faire des tarifs pour prévenir les fraudes & les exortions , à augmenter de la moitié les droits sur les marchandises qui entroient dans le royaume , à l'exception de celles qui n'étoient point manufacturées , en donnant ordre dans quelques ports , que ceux qui apporteroient des marchandises , en emportassent d'autres du pays , à procurer les mêmes avantages en fait de commerce aux villes & aux provinces , à procurer l'abondance des denrées utiles , en en fixant le prix , à obliger les Chefs de la nation , les Magistrats des villes , & la noblesse du royaume , à faire exécuter ponctuellement ces ordres , & quantité d'autres choses qui concernent la police , au moyen de quoi , le corps de la Monarchie se maintint pendant plusieurs années dans un éclat & une puissance , qui excita l'envie & la jalousie de toute l'Europe. Telle étoit la constitution de l'Espagne sous le règne de Charles V , & ce fut elle qui la mit en état de soutenir avec honneur les grandes entreprises & les dépenses immenses , quelquefois nécessaires , &

quelquefois volontaires de ce Monarque entreprenant. Malgré la prospérité dont jouissoit alors l'Espagne, elle s'efforça plus que jamais de s'assurer une partie du commerce des Indes orientales avec l'Amérique. On ne croyoit pas alors que ce fût une chose nuisible au commerce de l'Espagne avec cette contrée du monde, d'apporter dans ce royaume les épiceries & les autres effets des îles & des contrées orientales de l'Asie, quoique l'Espagne en eût beaucoup plus qu'il ne lui en falloit, & qu'elle envoya ses galions & ses caravelles dans toutes les parties du monde, chargées de ses productions & de ses manufactures. Pourquoi ne feroit-on pas la même chose aujourd'hui, quand même elle auroit plus d'effet qu'elle n'en a? Pourquoi n'en chargeroit elle pas plutôt ses vaisseaux que ceux des étrangers, comme on le pratique actuellement? Dans ce tems-là, l'Amérique étoit peu peuplée, & l'Espagne pouvoit aisément fournir aux besoins de ses habitans. Aujourd'hui qu'elle l'est davantage, elle ne peut le faire. Dans ce tems-là

l'Espagne avoit quantité de manufactures & de denrées ; aujourd'hui elle en a très-peu ; alors l'or & l'argent passaient entre les mains des ouvriers Espagnols , & maintenant l'un & l'autre passent dans celles des étrangers ; alors il n'y avoit point de rivalité en fait de commerce dans l'Asie , excepté avec les Portuguais , qui étoient nos amis & comme nos frères ; aujourd'hui il n'y a point de nation qui ne veuille le partager avec nous. Malgré tous ces avantages , les Espagnols s'occupent du commerce des Indes orientales. Me fera-t-on croire qu'on ne puisse le rétablir sur le même pied , qu'il leur est actuellement désavantageux , & que tout petit qu'il est , on doive l'abandonner sans faire attention à l'utilité qui peut en revenir.

C'est là le sentiment de M. Walter ; & je crois qu'il seroit bien-aise de le faire adopter aux Espagnols. J'ai observé qu'en parlant de sa nation , il exhorte beaucoup les avantages qu'elle tire de son commerce avec la Chine & les Indes orientales , & qu'il insiste beaucoup à ce qu'elle établisse un plus

grand nombre de colonies dans ces contrées du monde. On sçait d'un autre côté, les peines que les Anglois se sont données pour trouver une route qui les y mène plutôt, & les avantages qu'ils en tireroient, si jamais ils réussissoient. J'ajouterai encore que l'émulation qui règne entre les compagnies des Indes orientales, Angloise & Françoisise, prouve que ces deux nations sont fort éloignées de croire que ce commerce nuise à celui d'Europe.

Cela étant, qui est-ce qui pourra se persuader que le commerce prodigieux que font les Anglois dans les Indes orientales, est avantageux à la Couronne d'Angleterre, laquelle inonde le monde de denrées, d'étoffes & de manufactures de toute espèce, & croire en même tems que celui que l'Espagne fait annuellement avec un seul vaisseau des Philippines, est nuisible à la Couronne, à cause que les soies de la Chine & les cotons de Coromandel, empêchent le débit des soieries & des étoffes que l'on fabrique à Valence & dans les autres villes

d'Espagne, & qu'on ne puisse point prendre des mesures pour commercer avec les Indes orientales par la voie des Philippines, de manière que ce commerce ne nuise point à ce Royaume? L'Angleterre, la Hollande, la France, la Suède, le Danemarck & la Prusse travaillent tous les jours à augmenter le leur; cependant on ne s'apperçoit point que les soies & les cotons qu'ils tirent des Indes, les empêchent de débiter leurs étoffes & leurs toiles, puisqu'ils en apportent journellement en Espagne pour les échanger contre l'argent que nous tirons de l'Amérique. Le Portugal, qui fait partie de l'Espagne, entretient un commerce avantageux avec les Indes orientales, mais il pourroit l'augmenter. Il a, de même que l'Espagne de grandes possessions dans l'Amérique, où il peut débiter les effets qu'il tire d'Asie, à plus bas prix que ceux d'Europe. La Couronne d'Espagne est-elle donc la seule qui ne puisse point imiter cet exemple, & prendre les memes mesures que les autres nations, nonobstant les avan-

rages prodigieux qu'elle a sur elles.
 Je suis persuadé que M. Walter se-
 roit bien aise que les Espagnols aban-
 donnassent le commerce de Manille,
 & même les Philippines, parce qu'il
 sçait qu'ils ne peuvent se maintenir
 sans commercer dans l'Europe & dans
 l'Amérique, & que les Anglois trou-
 vassent en même tems un passage dans
 la mer du sud par le nord de l'Améri-
 que & la Californie, (ce passage n'est
 pas impossible, & l'on peut un jour
 le trouver) afin qu'après s'être fortifiés
 de part & d'autre, ils pussent éten-
 dre leur domination depuis l'Améri-
 que septentrionale jusques à la méri-
 dionale, & venir confiner avec nos
 possessions. Si jamais les Anglois éta-
 blissoient des colonies & des garni-
 sons sur la côte de la mer du sud au-
 delà du cap de Mendoza, ou même
 dans la Californie, cette nation devien-
 droit alors maîtresse de cette mer, &
 de son commerce, elle seroit trembler
 l'Espagne tant par mer que par terre,
 elle s'empareroit des domaines qu'elle
 possède à l'ouest, à l'est, au nord &
 au sud, & la feroit de tous côtés:

meis grâces à la Miséricorde Divine, & au nouvel esprit que le ministère a répandu sur toute la nation, il y a lieu d'espérer qu'on prendra de si bonnes mesures dans les contrées méridionales & septentrionales de l'Amérique, qu'elles feront échouer les desseins que peuvent former les autres nations, lesquelles ne doivent leur puissance & leur grandeur qu'à notre paresse & à notre négligence.

Ce que M. Walter dit de Don Joseph Patinho est absolument faux ; & je doute que les Anglois qui ont eu tant d'occasions de connoître le caractère de Ministre, puissent aisément se persuader, qu'il ait eu dessein en 1725 d'abolir entièrement le commerce des Philippines. Il s'éleva dans ce tems-là de grandes disputes entre les marchands des Philippines & ceux de la Nouvelle-Espagne au sujet du tonnage, la quantité & la qualité de la cargaison des galions. Mais ce Ministre étoit trop sage & trop prudent pour se régler sur les contestations de quelques marchands, lorsqu'il s'agissoit des intérêts de la Couronne, &

c'est sans fondement qu'on a avancé qu'il vouloit supprimer ce commerce. Il est encore plus faux que les Jésuites aient détourné le coup, à cause de l'intérêt qu'ils y prenoient. Don Joseph de Patinho n'étoit point homme à se régler sur la façon de penser d'autrui, dans une affaire aussi importante. D'ailleurs, il me seroit aisé de prouver que la Société n'eut aucune part à ces disputes. En un mot, pour se convaincre que ce Ministre n'a jamais eu une pareille idée, au sujet du commerce des Indes orientales, il ne faut que comparer cette façon de penser avec celle du Cardinal Alberoni *, qui quelques années auparavant tenoit la même place auprès du même Prince, & à qui M. Patinho devoit son élévation & sa fortune.

* Part. III. Sect. XIII.

A P P R O B A T I O N.

J'A I lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit ayant pour titre : *Histoire Naturelle & Civile de la Californie, traduite de l'Anglois, &c.* & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression, à Paris ce 26 Février 1766.

L'ABBÉ GRAVES.

P R I V I L È G E D U R O I.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Courts de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ;
SALUT. Notre amé le Sieur DUNAND, Neveu Libraire à Paris. Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Histoire Naturelle & Civile de la Californie, traduite de l'original Espagnol, de Michel Venegas, Mexicain en Anglois & de l'Anglois en François, par M. ***.* Il Nous prioit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, de le vendre faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce puisse être sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un

vers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Ex-
posant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous
dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Pré-
sentes seront enrégistrées tout au long sur le Régistre
de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de
Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'im-
pression dudit Ouvrage, sera faite dans notre Royaume
& non ailleurs, en bon papier & beaux caractères,
conformément aux Réglemens de la Librairie, & no-
tamment à celui du 10 Avril 1725: à peine de déchéance
du présent Privilège qu'avant de les exposer en vente,
le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression
dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Ap-
probation y aura été donnée, es mains de notre très-
cher & feal Chevalier Chancelier de France, le Sieur
DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux
Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publi-
que, un dans celle de notre Château du Louvre, &
un dans celle dudit DE LAMOIGNON, & un dans celle
de notre très-cher & feal Chevalier, Vice-Chancelier
& Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUREOU,
le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu
desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir
ledit Exposant & ses ayans causes pleinement & paissi-
blement, sans souffrir qu'il lui soit fait aucun trou-
ble ou empêchement. Voulons que la copie des Présen-
tes, qui sera imprimée tout au long au commence-
ment ou à la fin dudit Ouvrage soit tenue pour due-
ment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un
de nos amés & feaux Conseillers Secrétaires, foi soit
ajoutée comme à l'original. Commandons au premier
notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour
l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires,
sans demander autre permission, & nonobstant clameur
de Haro, Charte Normande & lettres au contraires;
car tel est notre plaisir. Donné à Compiègne le ving-
tième jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cent
soixante six, & de notre règne le cinquante-unième.
Par le Roi en son Conseil.

LEBEGUE

*Régistré sur le Régistre XVII de la Chambre Royale &
Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 626, fol. 20 conformément au Règlement de 1723, à
Paris, ce 6 Septembre 1766.*

GANEAU, Syndic.

ॐ
७०.
६३